



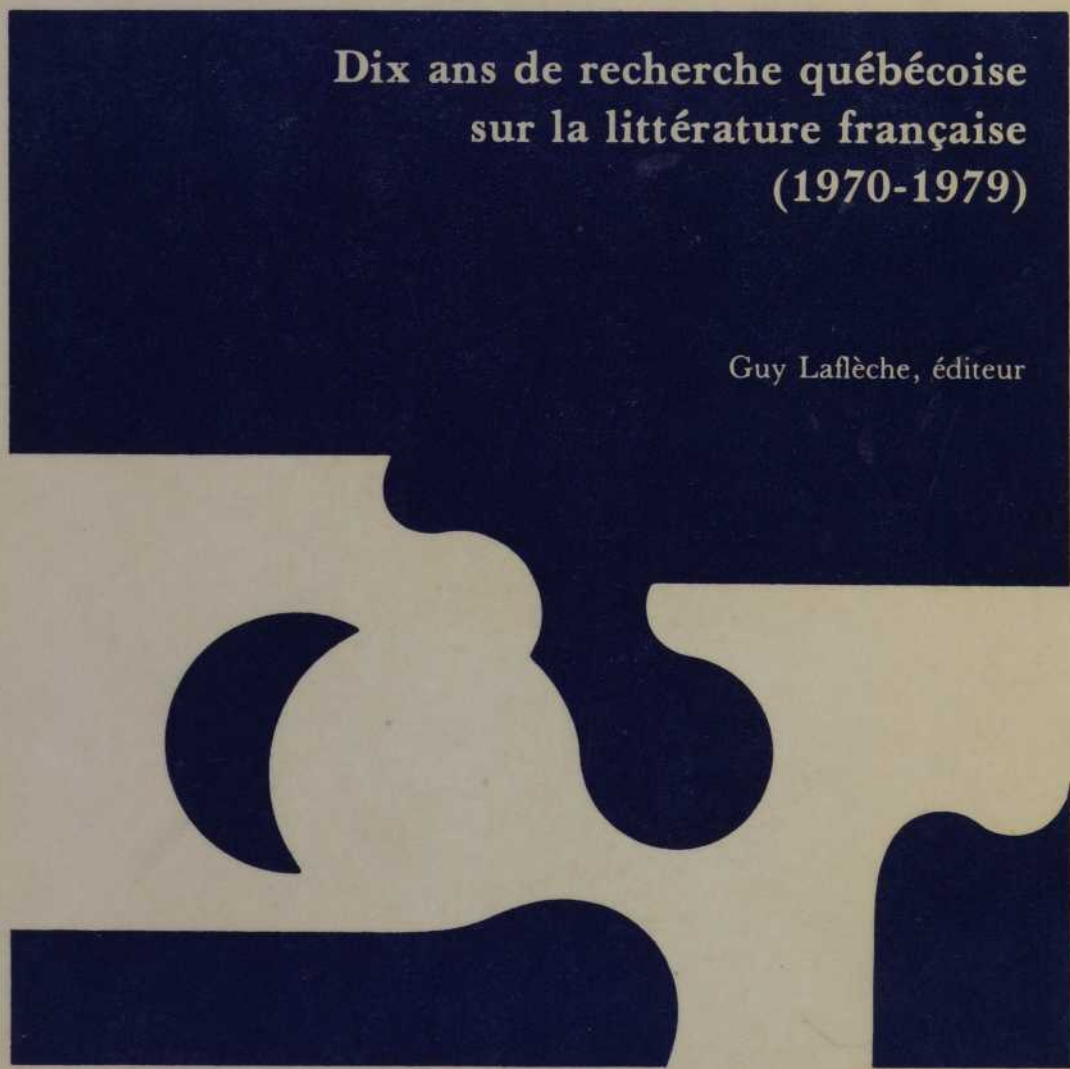
4

840.720714
D619
1980

Cahiers de l'ACFAS

**Dix ans de recherche québécoise
sur la littérature française
(1970-1979)**

Guy Laflèche, éditeur





Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec







**Dix ans de recherche québécoise
sur la littérature française (1970-1979)**

CAHIERS DE L'ACFAS

Déjà parus dans la même collection:

1. Les contraintes du développement du Moyen-Nord
2. La thérapeutique de l'obèse adulte
3. Le comportement psychomoteur du déficient mental

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)

Textes de

Pierre Berthiaume
Bernard Beugnot
Pierre Boissonnault
Joseph Bonenfant
André Brochu
Jean-Pierre Duquette
Vital Gadbois
Madeleine Jeay
Gilles Hénault
Guy Laflèche
Paul Lefebvre
Jean-Louis Major
Jean-Claude Moisan
Bruno Roy
Michel Vaïs

1980

Association canadienne-française pour l'avancement des sciences
C.P. 6060, Montréal, Québec H3C 3A7

L'Acfas (Association canadienne-française pour
l'avancement des sciences),
2730, Chemin de la Côte-Ste-Catherine,
Montréal, Québec H3T 1B7

Tél.: (514) 342-1411

Maquette et composition: Photolithographie Artès Inc.

© L'Acfas, 1980

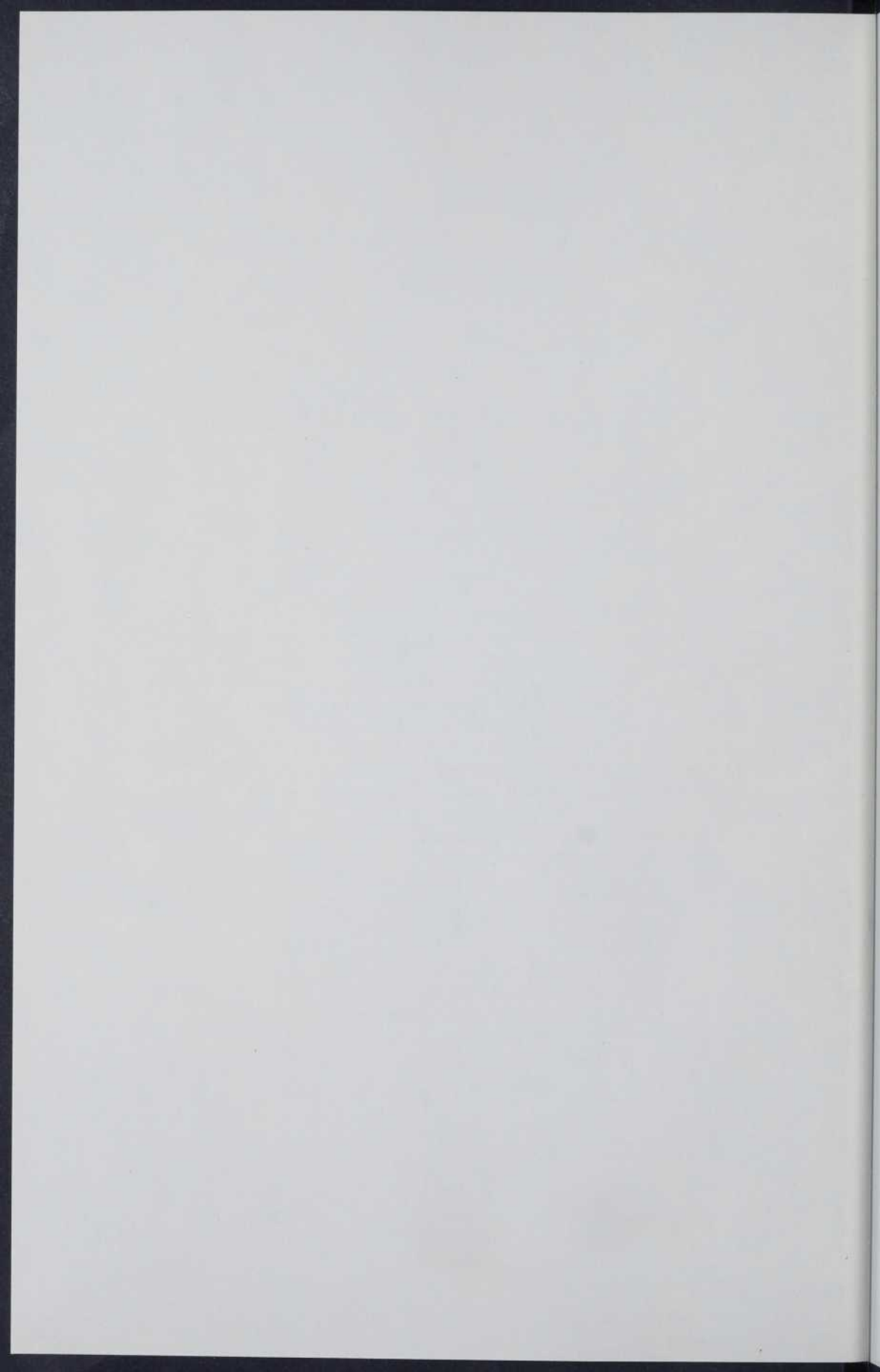
Dépôt légal: 3^e trimestre 1980
Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

PQ
63
C3D59
08103293

Avant-propos

J'ai réuni dans ce volume quatre communications et sept états de la recherche présentés et élaborés au colloque de la section des littératures de langue française du congrès de l'ACFAS tenu à l'Université de Montréal du 9 au 11 mai 1979. Avec André Brochu et Jean-Pierre Duquette, j'ai organisé ce colloque autour d'un thème qui se trouvait dans l'air depuis quelques années: «*La littérature française au Québec: état de la recherche sur la littérature française au Québec et au Canada français.*» Participants et organisateurs, chacun d'entre nous avons dû composer avec un ensemble d'opinions qui impliquait ou pouvait impliquer des réactions politiques, idéologiques, culturelles et intellectuelles. Il ne pouvait certes s'agir de répondre à la question de la lecture nationale d'une littérature étrangère, celle de la critique québécoise de la littérature française, mais simplement (?) de la formuler. C'est fait. Aux lecteurs d'y répondre. Et la question ne pouvait être posée (et à plus forte raison si l'on prétendait qu'elle est mal posée — ou ne se pose pas) qu'au Québec. D'où le titre que j'ai choisi de donner à cet ouvrage qui ne m'appartient pas.

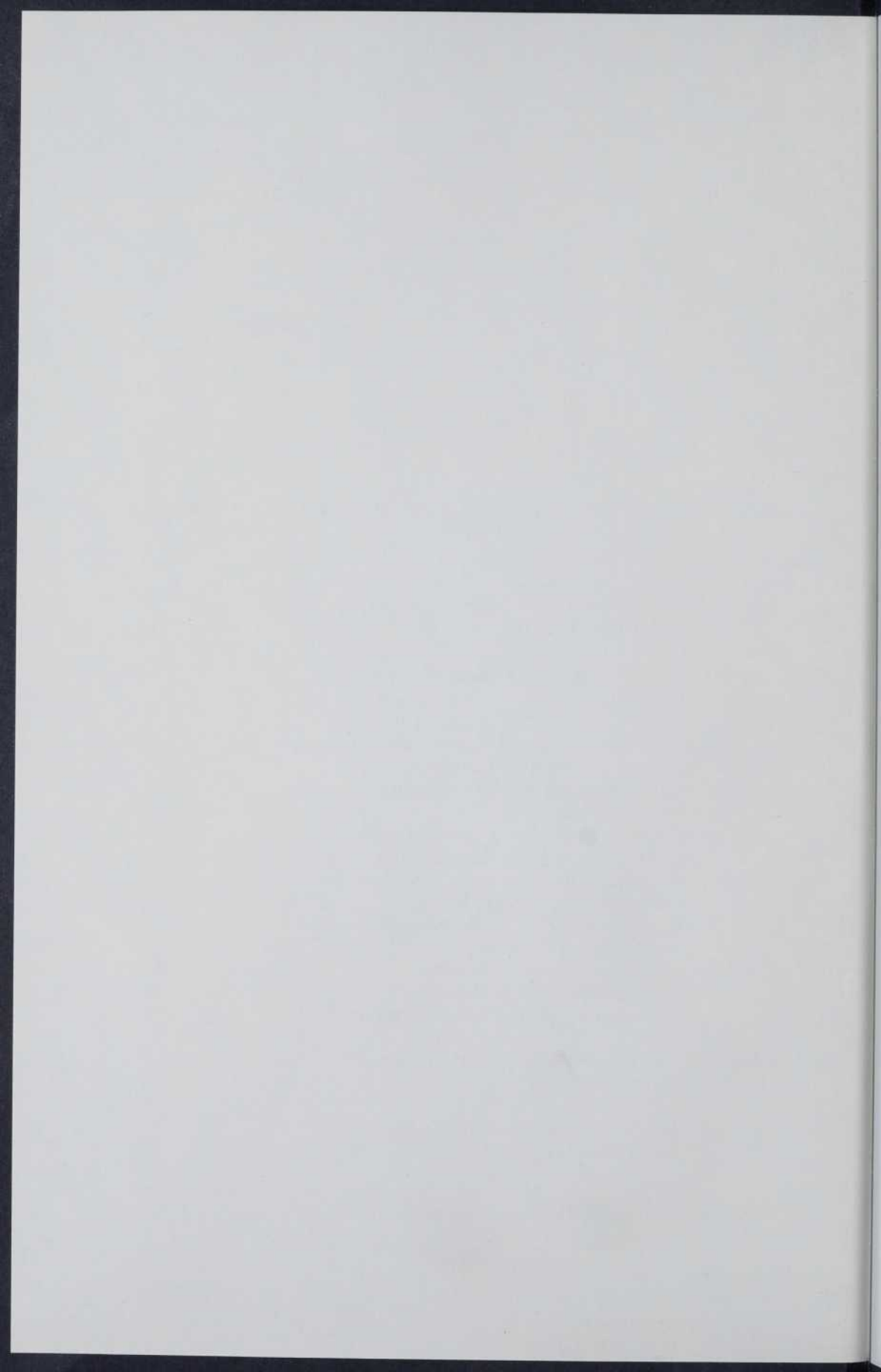
Guy Laflèche



Sommaire

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970-1979

Présentation	
Jean-Pierre Duquette	11
1 La littérature française et l'écrivain québécois	
Gilles Hénault	17
2 La cathédrale engloutie ou réflexions sur l'histoire récente de l'enseignement de la littérature française au Québec	
Pierre Boissonnault et Vital Gadbois	27
3 Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française	
Le Moyen Âge, Bruno Roy et Madeleine Jeay	37
Le XVI ^e siècle, Jean-Claude Moisan	52
Le XVII ^e siècle, Bernard Beugnot	61
Le XVIII ^e siècle, Pierre Berthiaume	75
Les XIX ^e et XX ^e siècles	
La poésie, Joseph Bonenfant	82
Le roman, Guy Lafèche	93
Le théâtre, Michel Vaïs et Paul Lefebvre	106
4 Lecture(s) québécoise(s) de la littérature française	
André Brochu	115
5 Critique (française) et littérature (québécoise)	
Jean-Louis Major	123
Index des auteurs	137
Index des critiques	141



Présentation

Prendre le pouls des lettres françaises au Québec, dresser un état de la recherche québécoise portant sur l'ensemble du fonds français, voilà le but que s'était fixé le comité organisateur de ce colloque. Question fort vaste on en conviendra, dont on ne ferait sans doute pas le tour complet, mais qu'il fallait poser maintenant. Trois volets principaux à cette interrogation, dont certaines composantes se recoupent fatalement, si l'on songe par exemple au rapport de la recherche à l'enseignement, ou à celui de la critique à la recherche.

Dans un premier temps, Gilles Hénault trace quelques avenues d'une pratique de l'écriture au Québec en regard de l'immense paysage de la production littéraire française, en posant la question fondamentale: «A partir d'où écrivons-nous? (...) A partir de quels textes se trame le texte québécois?» Il note d'une part l'omniprésence de ce corpus plusieurs fois séculaire, son influence indéniable et «privilegiée» sur nos écrivains, pour ouvrir aussitôt, et largement, la porte à d'autres courants universels tout aussi féconds. Dénonçant le danger qu'il y aurait à importer des modèles («il ne faut pas prendre *Tel Quel* tel quel»), il rappelle à point nommé que «Nos coordonnées se situent en ce point toujours mouvant de l'abscisse littéraire française et de l'ordonnée socio-historique québécoise.» Les «textes touffus» qui s'écrivent ici à l'heure actuelle s'inscrivent au départ dans cette géométrie de base; mais à mesure que nous nous affirmerons dans une civilisation «forte» (André Brochu parlera ainsi de «culture forte»), le filtrage des multiples apports étrangers se fera plus attentif, plus sévère, même si toutes ces voix diverses ne peuvent faire autrement que de se répondre, par-delà les siècles et par-dessus les frontières.

Pour André Brochu, qui pose le problème de la réception multiple, au Québec, des oeuvres françaises, «on n'échappe pas à l'ancrage national»:

toute littérature étrangère, quelle qu'elle soit (à plus forte raison s'il s'agit d'une littérature «forte»), est le lieu d'une lecture autochtone. Or force est de constater qu'il n'existe pas encore de lecture proprement québécoise de la littérature française, faute d'appareils théorique et méthodologique qui nous soient propres: en critique, nous sommes toujours à la remorque des idées américaines et européennes; et cela, parce qu'il n'existe pas encore de culture québécoise «forte». Nous sommes, globalement parlant, en situation d'inchoativité. Après avoir rappelé que, jusqu'aux années soixante, la littérature française était ici le seul objet de tout l'enseignement littéraire, et que celle-ci a été peu à peu éliminée par la montée de la littérature québécoise, André Brochu affirme qu'il est urgent pour nous de refaire les bases mêmes de l'enseignement de la littérature française pour les étudiants d'ici, de mettre au point des instruments critiques originaux. Et il exprime en vue de cela un vœu qui sera repris par plusieurs: la création d'une revue universitaire (ou encore le réaménagement d'une revue existant déjà) qui soit à la littérature française ce que *Voix et images* est à la littérature québécoise.

Sur le même registre critique/enseignement, Pierre Boissonnault et Vital Gadbois proposent un diagnostic-minute péremptoire; constatant à leur tour la disparition rapide et systématique de la littérature française dans les programmes de l'enseignement secondaire, ils attribuent ce phénomène à un refus de la culture traditionnelle, à une remise en question de la formation de type humaniste, et à un mouvement de rejet pur et simple des valeurs du passé; la littérature française devient ainsi «étrangère» en plus d'être «dépassée». A sa place, de jeunes enseignants ont imposé l'étude de la littérature québécoise, dans le mouvement d'émergence d'une conscience nationale. Puis les deux auteurs de cette communication lancent allègrement la pierre dans le jardin universitaire où l'on continue, selon eux, de former des «mandarins» à l'heure où «Le succès des sciences humaines a mis fin au règne du littéraire». C'est encore une fois le procès (à vrai dire quelque peu ambigu) de l'enseignement traditionnel de la littérature française, qui a voulu se reconvertir en catastrophe aux méthodes (aux «trucs») de la linguistique, et qui a raté le coche. Boissonnault et Gadbois finissent tout de même par admettre que la littérature française a sa place dans l'enseignement ici; et rejoignant là-dessus André Brochu, ils insistent sur la nécessité de mieux préparer, à l'université, les futurs professeurs de lettres.

Pour sa part, Jean-Louis Major aborde une autre facette de notre thème de départ: celle de la critique française appliquée à la production littéraire québécoise. Nous vivons les retombées multiples de l'impact des nouvelles critiques qui sévissent en France depuis 1965 environ. Mais, constatation fort révélatrice, il s'agit surtout de citations, de références théoriques, et non de pratique d'une méthode donnée sur une oeuvre précise. Du reste, Jean-Louis Major en est venu à vérifier que la nouvelle critique s'intéresse moins aux oeuvres qu'aux structures et aux modèles à fabriquer, aboutissant généralement à un déplacement de la notion de littérature, sinon toujours à

son annulation. On pense ici à la mise au point de Lévi-Strauss dans *L'Homme nu*, qui dénonçait «maintes entreprises frelatées menées par des pêcheurs en eau trouble, tel ce «structuralisme-fiction» qu'on a vu fleurir dans le monde philosophico-littéraire et dont les productions représentent à peu près, par rapport au travail des linguistes et des ethnologues, un équivalent de ce qu'offrent certaines revues aimées du grand public en matière de physique et de biologie: un dévergondage sentimental nourri de connaissances sommaires et mal digérées.» L'intention structuraliste, rappelait Lévi-Strauss, est «de découvrir pourquoi des oeuvres nous captivent, non d'inventer des excuses à leur peu d'intérêt.»

En définitive, selon Jean-Louis Major, le domaine littéraire est désormais ouvert aux sciences de l'homme, pour le meilleur et/ou pour le pire. Reprenant à son compte la définition que Meschonnic donne de la littérature (l'oeuvre est son système), il appelle la critique une «écriture de la rencontre du texte»; et sans rejeter ce qui fonde la critique française, il souhaite à son tour voir s'instaurer ici une pratique des oeuvres qui nous soit enfin propre.

Le troisième volet du colloque, qui nous amène plus directement au thème central, était constitué d'une série d'exposés présentant des états de la recherche par siècle. Tout en déplorant parfois de ne pas pouvoir offrir un tableau parfaitement exhaustif de la situation, surtout à cause de l'inexistence de centralisation des données, chacun a tracé pour son domaine un bilan assez complet de ce qui s'est fait ici ces dix dernières années.

Au cours de cette décennie, on a pu noter un net déblocage des études portant sur le Moyen âge français, qui s'est manifesté surtout par l'intérêt accru des étudiants et l'abondance de la recherche; cette vaste production constitue un terrain idéal pour la réflexion théorique et l'application de méthodes d'approche diversifiées. Trois champs d'action principaux: l'établissement d'éditions critiques (une quarantaine de titres ont été publiés entre 1970 et 1979), la mise au point d'instruments de travail (bibliographies, répertoires), et le traitement des textes par ordinateur. Mais comme il n'existe pas ici de revue spécialisée portant sur cette période, les chercheurs québécois sont fatalement dispersés dans l'internationalité. Il faudrait créer une association de médiévistes et une revue scientifique pour véhiculer travaux et information.

Le XVI^e siècle est moins bien partagé: l'absence de cours sur la Renaissance dans les programmes force les uns et les autres à se recycler, ce qui amène à un certain abandon de la recherche chez les spécialistes de cette époque. Ce qui n'empêche pas, de façon peut-être un peu paradoxale, de compter d'assez nombreux mémoires et thèses, soutenus ou en cours, portant sur ce siècle. Les seiziémistes souhaitent eux aussi un regroupement, et l'ouverture de voies pédagogiques nouvelles.

L'époque classique, bien que n'occupant pas une place prépondérante dans l'enseignement et la recherche, suscite néanmoins quantité de travaux

qui attestent une participation dynamique des chercheurs canadiens au mouvement actuel de redécouverte et de réinterprétation du XVII^e siècle français. L'histoire littéraire, en particulier, ouvre des voies inédites pour l'inventaire de la production classique. En outre, l'intérêt marqué pour la littérature du XVII^e siècle en Nouvelle-France a permis de vérifier qu'il s'agit certes là d'un prolongement de la littérature de la métropole, mais plus encore, qu'on peut y déceler très tôt d'irréfutables caractères d'autonomie. Les dix-septiémistes voudraient voir des cours obligatoires dès le programme du premier cycle, et à leur tour ils appellent de leurs vœux une association et une revue spécialisée.

Pour ce qui est du XVIII^e siècle, le tableau est plus fragmentaire, étant donné que pour cinquante-six questionnaires expédiés, à peine plus du tiers sont revenus, dont certains révèlent des réponses très incomplètes. Les grands noms sur lesquels se concentre la recherche sont évidemment Diderot, Voltaire et Rousseau, l'intérêt des chercheurs étant surtout dirigé vers la publication d'indédits. On note, comme pour le siècle précédent, que l'attention se porte sur les lettres en Nouvelle-France. Les dix-huitiémistes déplorent, tout comme leurs collègues spécialistes d'autres époques, la difficulté qu'il y a à publier le fruit de leurs recherches.

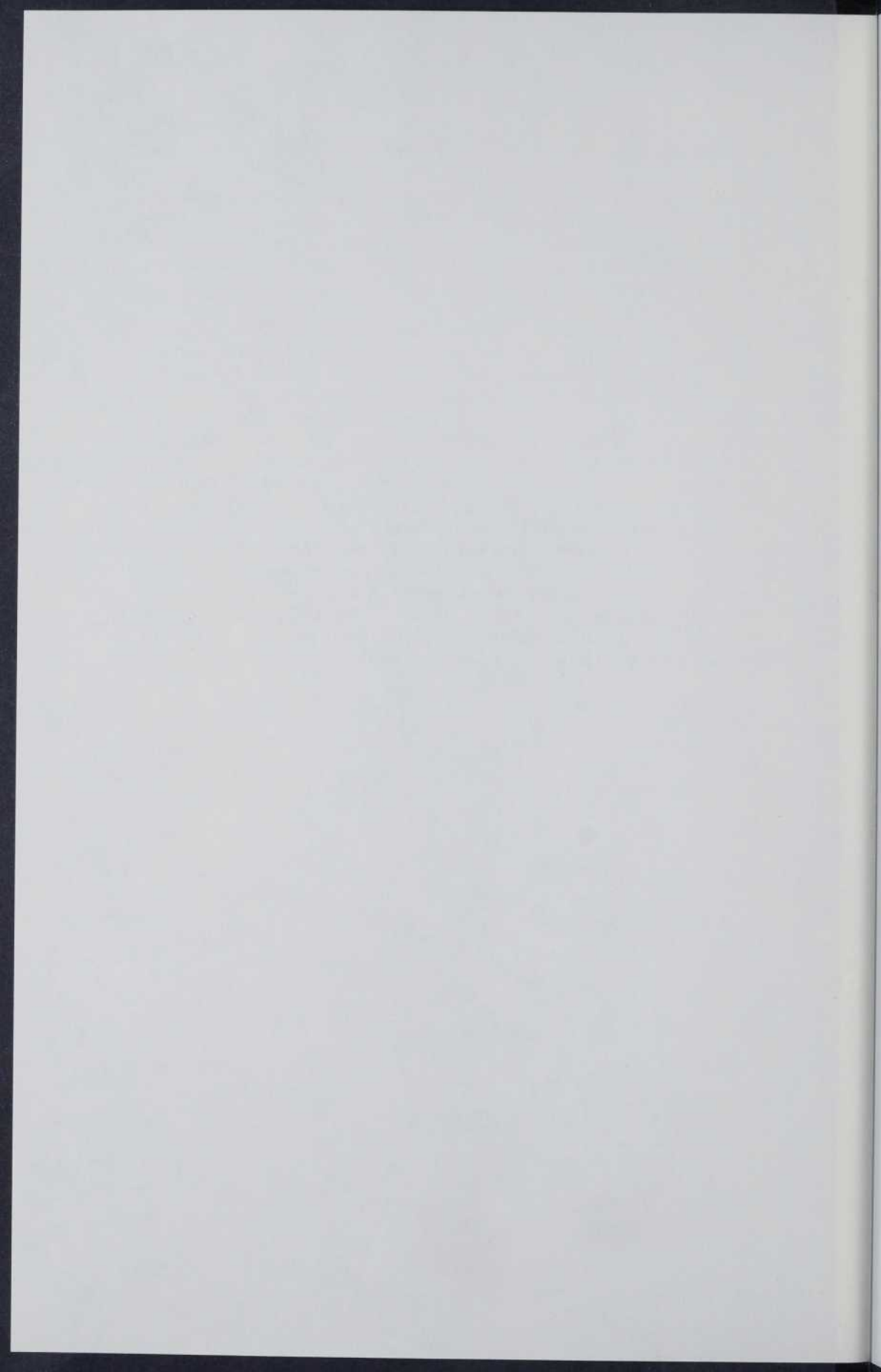
Les XIX^e et XX^e siècles ont été réunis, quitte à opérer un découpage par genres. La poésie semble en perte de vitesse dans l'enseignement (Baudelaire et Rimbaud tenant tout de même toujours le haut du pavé). La recherche inédite (mémoires et thèses) est beaucoup plus abondante que les publications, dans ce domaine précis. Là comme partout, on a pu constater, ces trente dernières années, un déplacement de l'intérêt pour la poésie française en faveur de la québécoise, et la recherche a suivi le mouvement même si, au total, la poésie ne semble plus susciter la même attention que jadis. Quant à l'écriture dramatique, l'émergence du théâtre québécois ces dix dernières années a aussi entraîné une nette désaffection vis-à-vis du théâtre français. Quoi qu'il en soit, il faut constater le très petit nombre de publications dans ce domaine, même s'il se prépare d'assez nombreuses thèses. Une distinction s'impose du reste entre littérature dramatique (en ne perdant pas de vue que le texte théâtral est différent des autres formes d'écriture) et théâtre en action. Les recherches portent de toute façon sur l'une ou l'autre, alors qu'il existe dans les programmes des cours portant sur la littérature dramatique, mais également, et de plus en plus, des cours axés sur la pratique théâtrale.

C'est de loin le roman des XIX^e et XX^e siècles qui jouit de la faveur la plus large, aussi bien dans l'enseignement (et ses prolongements que sont mémoires et thèses) que dans la critique. Les recherches sont nombreuses et variées. Pour le XIX^e, les œuvres les plus étudiées sont celles de Balzac, Flaubert et Zola. L'éventail est plus vaste quand on entre dans le XX^e siècle, Camus étant tout de même - et de loin - celui sur qui l'on écrit le plus, après la grande vogue, il y a plus de dix ans, de Bernanos et de Mauriac. On s'in-

téresse également beaucoup à Céline. Les spécialistes du roman reprennent à leur compte le vœu exprimé tout au long du colloque: la création d'une revue québécoise consacrée exclusivement à la recherche en littérature française, qui soit ouverte à diverses approches, hors de l'étroit sentier de la formule des numéros thématiques.

Voilà, résumées à larges traits, les communications entendues à ce colloque de mai 1979. Même si la participation aux ateliers fut parfois un peu mince, les séances plénières ont réuni des auditoires assez nombreux et les échanges ont permis de dresser ce bilan significatif. Ni trop alarmant dans son ensemble ni exagérément optimiste, il permet de constater que les études et la recherche en littérature française se portent plutôt bien au Québec, mais qu'il est temps de créer des programmes raisonnés, surtout aux niveaux secondaires et du premier cycle, qui accordent à la littérature française la place qui lui revient. En même temps, il faudra inventer des pédagogies nouvelles, songer à préparer plus adéquatement les enseignants. Du côté de la recherche, des regroupements s'imposent, de même que la création d'une revue du genre d'*Études françaises* ancienne formule, par exemple, mais entièrement consacrée à la littérature française. Vœux pieux que tout cela? Peut-être pas, tout au moins dans la mesure où, les choses étant dites, une conscience de la situation se fera jour, partagée par plusieurs, et mènera éventuellement à des actions, à des gestes concrets.

Jean-Pierre Duquette
Université McGill



1

La littérature française et l'écrivain québécois

Est-ce une question? Je ne le crois pas. Est-ce une recherche? Alors, ce n'était pas à moi de la faire. Est-ce une problématique? A peine. Alors, d'entrée de jeu, je me demande ce que je fais là, et vous aussi, sans doute.

Devant cette équation mystérieuse, je me suis posé longtemps la question de savoir ce qu'elle pouvait bien signifier. A vrai dire - et je l'avoue humblement - je n'ai pas trouvé de solution. Ou plutôt, dans ma recherche hallucinée, chaque point d'interrogation se transformait en évidence. Donc, chaque fois, j'en conclusais que s'il y a des problèmes sans solution, il y a peut-être aussi des solutions sans problème.

Dans ces conditions, vous ne serez pas étonnés si je me contente de verser du vide dans du néant - ce qui serait d'ailleurs la meilleure définition d'une conférence.

J'ai donc griffonné quelques notes brutes que je vous livre brutalement; d'ailleurs, tout ce que je dirai s'ordonne à ce genre de dérive qui n'a rien à voir avec un texte d'analyse. Une certaine rationalité nous enferme dans des structures débilantes. Mettre en doute n'est pas suffisant. C'est une opération cartésienne. Il faut sauter hors de ce schéma, et carrément divaguer. Pas question de table rase - trop souvent table à disséquer de nouveaux concepts - mais de table où s'accumulent toutes les nourritures terrestres, pour un nouveau banquet. Nous entrons dans l'ère mondiale où le marché des idées,

des créations, n'échappera pas au marché des marchandises. Nous devons en être conscients.

J'espère seulement que mon propos n'aura pas l'allure d'une démonstration. Je commence donc par quelques aphorismes plus ou moins pertinents.

— Se promener dans l'espace - dans notre espace, - est un exercice qui fouette le sang. Se promener dans le temps - dans le temps littéraire de la langue - est un exercice qui fouette l'esprit.

— Je suis un dix-huitiémiste, me confiait un vieux professeur du New York State University, à Buffalo, du ton dont il m'aurait dit: «Je souffre de rhumatisme».

— Nos écrivains continueront de lire éperdument la littérature française, tout en prétendant parfois s'en foutre éperdument.

— En littérature, une certaine naïveté est nécessaire; une trop grande naïveté joue de mauvais tours. Il ne faut pas toujours recommencer l'histoire à zéro et croire que l'on a tout découvert.

— Pour fonder une lignée, chaque nouvelle école se cherche, non pas une postérité, mais des ancêtres.

— Notre littérature sera toujours, successivement en conjonction et en opposition avec la littérature française. Je ne crois pas que nous puissions nous échapper de cette orbite, contrairement à la littérature américaine par rapport à la britannique. Ce qui nous manque, c'est «la masse critique».

— Notre Moyen âge n'est pas loin; c'est pourquoi les études médiévales furent, ici, tellement florissantes. Notre modernité est récente et virulente; c'est pourquoi le virus de *Tel Quel* fut, ici, tellement envahissant.

— Etudier la littérature française: oui. Mais selon quels critères? Il ne s'agit pas d'un bloc monolithique et homogène. Quels courants choisir? Quels filons exploiter? Quel minerai en extraire pour notre usage?

— La littérature française nous permet de voyager dans notre temporalité linguistique. Notre espace langagier nous permet de prendre racine quelque part.

— La littérature française continuera de nous influencer, mais ce n'est peut-être pas elle qui agira comme catalyseur dans la chimie de nos mutations littéraires. De nombreux autres facteurs sont à l'oeuvre dans ces transformations.

Ce qui traverse le texte, c'est non seulement les arts du langage (qui

s'interpénètrent de plus en plus, au niveau des genres, par exemple) mais les autres arts, au niveau du geste, de la voix, des rythmes, des images, des structures, - bref, des grammaires. L'enseignement m'a montré, - car mes meilleurs maîtres sont mes élèves - que la musique - le jazz notamment - la chanson, le film peuvent influencer davantage les jeunes écrivains que la traversée des genres littéraires.

De même, dans beaucoup de cas, la peinture, ou une autre expression graphique, accompagne le texte. Il faut non seulement *savoir*, mais aussi *voir* ce qui est dit, dans sa matérialité même.

Nous en sommes à ces textes touffus, sans points et sans points de repère, sans morale discursive, sans logique imposée du dehors par la hiérarchie du pouvoir langagier codifié, où les catégories éclatent, ensanglantées, dans les contradictions d'un dire brisant toutes les normes.

Curieusement, dans certains milieux, on semble croire qu'il suffit de nier un ensemble de phénomènes pour - magiquement - les faire disparaître. Par exemple, pour l'écriture dite féminine, une certaine attitude la rature, l'autre la souligne. Le trait n'est pas au même niveau, mais c'est le trait qui est de trop.

Déjà Rimbaud, dans sa *lettre du voyant*, en avait parlé d'une autre manière qui permettait à cette expression littéraire d'émerger librement des vagues de l'avenir sans autrement la connoter: «Quand sera brisé l'infini servage de la femme, écrivait-il, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, - jusqu'ici abominable, - lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi... La femme trouvera de l'inconnu... Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons.»

Je cite ce vieux texte que vous connaissez tous pour rappeler l'importance grandissante de la femme écrivain - contre l'homme parfois, ce qui est normal - mais surtout avec les autres écrivains pour agrandir notre espace littéraire.

Je veux aussi attirer votre attention sur ce processus de dématérialisation bien connu qui consiste à isoler la littérature de son substrat idéologique et social, soit des réalités d'une époque, pour en faire quelque chose qui flotte dans un ciel des catégories littéraires. Ainsi, l'on constitue l'en-soi d'une historicité de la littérature, comme si chaque fois, l'oeuvre ne naissait que de l'oeuvre, sorte de parthénogénèse qui ferait que la littérature s'enfante elle-même et se reproduit par simple différenciation.

Il est bien sûr que le jeu se joue aussi à ce niveau de formalisation. Toutefois, il est, à mon avis, aussi dangereux d'importer des formes toutes faites en littérature que dans les autres disciplines artistiques, comme d'ailleurs, dans le domaine des structures sociales. En disant cela, je ne

plaide pas pour un régionalisme littéraire, pour un isolement des grands courants de la pensée contemporaine, ce qui serait absurde.

Cette horizontalité est nécessaire. Je dis tout simplement que notre production ne peut se situer qu'en un point de jonction de notre verticalité qui recoupe cette ligne horizontale du savoir, de la production littéraire. Nos coordonnées se situent en ce point toujours mouvant de l'abscisse littéraire française et de l'ordonnée socio-historique québécoise. Donc, il ne faut pas prendre *Tel Quel* tel quel, il ne faut pas copier dans le texte, mais inventer dans le contexte.

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange, (de plus personnel aussi) c'est - chez un écrivain - son parcours, sa dérive au cours de sa formation littéraire. Sous cet aspect, j'oserais dire que nous sommes tous des autodidactes.

Les rats de bibliothèques parviennent toujours à sortir du labyrinthe académique en utilisant des chemins imprévus où se rencontrent le hasard objectif, l'intuition profonde, et cette espèce de flair qui nous fait subodorer le livre qui correspond précisément à notre faim spirituelle ou intellectuelle du moment.

Bien sûr, l'éducation nous impose une grille, mais ce sont les affinités électives, si je puis dire, qui départagent les parcours, qui orientent les désirs, les plaisirs, les besoins.

Bref, très tôt, en dépit du dirigisme des institutions, chaque lecteur en qui s'élabore un écrivain se file son propre fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe. Une fois à ciel ouvert, chacun se choisit, selon toutes sortes de rencontres, une constellation d'écrivains qui détermineront pour un temps plus ou moins long, son orientation, sa manière, bref, sa vision du monde. Ceci est affaire de substance, non de structure.

Il est sans doute intéressant de s'interroger sur l'enseignement de la littérature française dans nos institutions. Il le serait davantage de savoir par quels cheminements tous ceux qui, parmi vous, sont des écrivains ont poussé leurs expériences de lecture jusqu'à la production d'une oeuvre. Il ne s'agit pas tant d'influences (concept qui implique une poussée extérieure) que d'affinités, je dirais même de porosité, de désir et d'accueil. Dans ces découvertes, comme dans toutes les rencontres de la vie, les hasards sont nombreux. Pourtant, au bout du compte, on a l'impression que ces hasards étaient des nécessités. L'élimination (et l'adhésion) se font en cours de route. A mesure qu'on avance, on a l'impression que le réel, c'est ce qui nous ressemble (et nous rassemble).

Ces quelques considérations préalables me permettent peut-être de relativiser le problème qu'on me pose: «La littérature française et l'écrivain québécois». C'est un cadre à l'intérieur duquel j'accepte (provisoirement) de

fonctionner. Car si j'en réfère à ma propre expérience (très marginale, je l'avoue) ce n'est pas ainsi que se pose l'équation. Elle contredit trop ce que j'ai pu lire, dans le texte, chez les Anglais et les Américains, chez les Espagnols et les Sud-Américains, et en traduction chez les Russes, les Italiens, les Hongrois, les Tchécoslovaques, les Allemands, ainsi que chez les Orientaux, notamment les Japonais et les Chinois.

Tout ce qui nous informe (au sens de la communication) nous informe au sens philosophique de donner forme.

En outre, et cela est de plus en plus vrai, la littérature d'expression française ne se limite plus à la France, aux pays francophones d'Europe et au Québec. Nous avons été quelques-uns à être attentifs à ce qui surgissait de neuf dans la francophonie, et cela n'est pas négligeable.

Le principe même de la recherche, c'est l'ignorance, cette omniprésente ignorance dont nous savons qu'elle ne nous fera jamais défaut. C'est même là une de nos rares certitudes. Pour parler, aujourd'hui, je m'autorise donc de cette notion d'ignorance.

Il y a plusieurs sortes d'ignorances. D'abord, il y a celle des spécialistes «who know more and more about less and less». C'est la tendance vers une espèce d'ignorance encyclopédique. Le monde leur échappe: à la limite, ils savent tout sur rien.

Il y a l'ignorance cultivée de ceux qui ont fait des études, et qui ont donc appris selon un code, selon un réseau qui reproduisait plus ou moins les codes et les réseaux antérieurs. Ils se distinguent des marginaux qui titubent dans les marges du grand Discours continu.

Il y a les ignorants qui ont dû se forger eux-mêmes leur ignorance. (C'est mon cas). Elle ne leur fut pas imposée par les institutions, mais par les circonstances, par les errances et les dérives. Cette ignorance constitue avec celle des universitaires, par exemple, une sorte de chassé-croisé où le savoir forme parfois des noeuds de coïncidences.

Dans le domaine littéraire comme dans tous les autres, c'est l'étendue des connaissances qui détermine la conscience de l'ignorance, qui nous fait découvrir cette contrée énorme où tout se tait. Une connaissance approximative de la littérature française nous permet d'imaginer tout ce que nous en ignorons.

Un écrivain du Québec peut n'avoir lu que certains auteurs, selon une certaine tradition; ou n'avoir lu que quelques livres dont il tire sa substance, ou bien, avoir une vaste information littéraire. Je crois que c'est le cas le plus fréquent parmi nous. Pourquoi? Parce que nous sommes une civilisation faible, une culture qui se nourrit d'importations.

Mais curieusement, c'est là notre force. Dans les civilisations fortes, c'est le réflexe du rejet qui joue le premier rôle. Dans les civilisations incertaines de leur destin, c'est le regard circulaire, l'adhésion à d'autres formes de civilisation qui s'imposent. Je vous fais part de cette notion à titre d'hypothèse. Cependant, (et c'est là qu'intervient une autre notion) le filtrage, si l'on peut dire, se fait avec une plus grande précision, chez nous. Une fois que «l'autre» est dans la maison, on veut savoir ce qu'il nous apporte: passion ou poison?

Je n'ai pas fait enquête, mais je suis convaincu que la plupart des écrivains québécois ont de vastes lectures. C'est le cas de tous mes amis. Pourtant, je ne jurerais pas qu'elles soient à prédominance française (sauf, peut-être dans le domaine de l'analyse du langage). En tout cas, parmi les auteurs qui ont passionné ou qui passionnent les écrivains québécois, on entend souvent les noms de Faulkner ou de Melville, de Henry Miller ou de John Donne, de Nietzsche et de Brecht, de Maïakovski et de Neruda, de Borges et de Cortazar, et je pourrais continuer longtemps cette litanie. Ce qui ne signifie pas, évidemment, que Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont, les surréalistes français, les écrivains de *Tel Quel* et beaucoup d'autres soient absents du paysage mental des écrivains québécois.

Dans le cadre de votre recherche, la littérature française est évidemment privilégiée. La langue, c'est le terrain, le terreau de la littérature. Cependant, d'autres forces nous agitent qui se répercutent au niveau langagier. D'abord, notre vécu, cela va sans dire, mais aussi des influences subtilement géographiques, culturelles, sociales des autres peuples, et qui nous déterminent.

Il semble donc, à première vue, que l'enseignant et l'écrivain poursuivent des stratégies différentes, et même opposées: l'idéal de l'enseignant serait de donner à l'étudiant une information globale sur la littérature française, alors que l'écrivain tente d'échapper à tout monolithisme pour se faire des amis, les amis étant ceux qui nous aident à penser, à créer, à produire. La contradiction est peut-être plus apparente que réelle: il faut connaître avant de choisir. D'ailleurs, ce choix, pour chaque écrivain, n'est pas aussi absolu qu'il voudrait bien le croire ou le laisser croire. Il ne s'agit pas d'un égo qui se promènerait superbement au-dessus des contingences, d'une étoile filante qui trace librement sa propre trajectoire.

J'oserais dire que moins l'on est conscient de ce qui détermine son comportement, plus on est prisonnier de ce déterminisme. Ce qui se joue dans le texte, on l'a souvent dit, c'est bien plus que le texte. L'écriture n'est pas seulement un mode d'existence: elle se caractérise aussi, par une mode, selon les époques. C'est notamment ce que nous apprend l'étude de la littérature française qui constitue notre temporalité linguistique. Elle nous présente une stratification et montre que le changement est la loi. C'est un modèle diachronique.

Les «nouveaux» auteurs nous apprennent qu'à partir d'un espace socio-culturel, psychologique, linguistique, l'écrivain se détermine *aussi* en fonction du temps.

La littérature française et l'écrivain québécois ne sont pas les deux termes d'une équation. Ces termes entrent plutôt dans un rapport dialectique et qualitatif. La contradiction ne se résout pas dans l'oeuvre: elle y perpétue, au contraire, des tensions qui déterminent sa configuration même.

Dans l'état actuel des choses, cette problématique révèle une tendance à la simplification, car elle met entre parenthèses un autre phénomène: celui d'une littérature québécoise spécifique en train de se constituer. J'entre ici, je le sais, dans une espèce de querelle des Anciens et des Modernes, querelle dont je n'ai pas suivi très attentivement toutes les phases, je l'avoue.

Si j'ai bien compris le sens du débat, une chose me frappe: c'est que, pour la première fois, l'affrontement se fait sur le terrain de la littérature québécoise. Vers la fin des années cinquante, les écrivains d'ici, et tout particulièrement les poètes, s'interrogeaient sur la spécificité de leurs oeuvres, par rapport à la littérature française. C'était un effort de rapatriement du langage, d'appropriation de la parole. Aujourd'hui, parce qu'il s'est constitué un «corpus» d'oeuvres québécoises avec lesquelles il faut compter, les «nouveaux» écrivains doivent se gendарmer, non plus contre un, ou des modèles littéraires français, mais contre leurs aînés. Ce faisant, ils fondent la légitimité de la littérature antérieure: c'est avec elle qu'ils dialoguent d'abord. En la rejetant, ils la confirment, ils se situent par rapport à elle, ils reconnaissent son existence. En un sens, ils instituent une tradition qui ne peut se perpétuer qu'à travers des négations successives, si elle veut demeurer vivante. Le nouveau, en niant l'ancien, ne l'abolit pas: il ne peut que l'affirmer autrement.

Je le répète, on ne devient pas, du jour au lendemain, citoyen du monde. Chaque être, et l'écrivain plus que tout autre, est prisonnier de l'espace-temps - de son espace géographique, charnel, biologique - et de son temps qui véhicule de nouveaux modes (de nouvelles modes) de penser et d'agir.

Evidemment, je trouve impensable que nous puissions évoluer sans tenir compte, notamment, du devenir intellectuel de la France. Ce serait choisir l'infirmité. Ce serait nous retrancher dans la bourgade d'une intellectualité québécoise atrophée.

Plus nous serons affermis dans notre identité, plus nous pourrions nous mêler à ce que Montaigne appelait: «Le branle du monde», plus nous pourrions participer à l'élaboration d'une littérature, non seulement française, mais francophone, car je ne suis pas pour l'impérialisme, même culturel. Je voudrais que nous soyons à l'écoute des peuples qui commencent à balbutier,

comme nous, des fragments de leur réalité, et qui le font souvent par de nouvelles utilisations du langage.

Un proverbe chinois dit merveilleusement: «On ne peut pas remplir une tasse pleine». Or, en ce siècle de saturation théorique et de technologie de pointe, nous (ici et maintenant) avons la chance d'être, culturellement, une tasse à moitié vide, ou à moitié pleine. C'est là un grand avantage, à mon avis. Cette notion s'oppose à celle de «rattrapage» qui implique une course derrière quelque chose que nous n'aurions pas choisi.

Après toutes ces divagations - car je n'étais pas convoqué ici pour déchirer le voile d'une brumeuse incertitude - il me semble que la voie la plus sûre, la plus fructueuse en tout cas, c'est celle qui débouche sur des désirs de connaissance, sur des découvertes, sur des échappées, non sur de fastidieuses litanies d'auteurs, de siècles, de genres.

Autrement dit, le problème qui se pose - le seul - c'est de savoir comment rejoindre la modernité chez les auteurs anciens. A partir d'où écrivons-nous? Comment découvrir ceux qui pourraient nous aider à penser? A partir de quels textes se trame le texte québécois?

Voilà autant de questions que je me pose - et que, par conséquent, je vous pose. Tant que la littérature se fait au petit bonheur - au petit bonheur d'occasion - ces interrogations concernent surtout les individus qui veulent écrire. Mais dès que le savoir est organisé, dispensé selon des programmes, selon des grilles, selon des réseaux, il faut se poser la question de l'adéquation des connaissances à une situation donnée.

Vous sentez bien qu'il s'agit là d'un rapport dynamique entre des besoins réels, qui sont nôtres - que nous devons d'ailleurs identifier - et des richesses diffuses auxquelles la langue nous donne accès, mais que nous devons choisir.

Une oeuvre littéraire n'est jamais qu'un rapport d'un écrivain à lui-même, à la langue de son temps, aux problèmes de son époque. C'est ce rapport qui nous importe, car il demeure vivant et plein de potentialités, bien qu'il soit dépassé dans sa forme, dans son expression et même dans sa problématique.

Donc, dans mon système, ce sont les découvreurs qui sont privilégiés, les chercheurs, les rêveurs - autant dire, les poètes - (en prose ou en vers) - bref, ceux qui prennent des risques.

Ce qui m'intéresse dans les littératures (y compris la française) c'est leur aspect dynamique, ce sont les moments de rupture, les poussées, les trouées, les cris lancés dans le siècle et pour longtemps inaudibles, indéchiffrables,

comme si le son voyageait à la vitesse de la lumière. Des siècles passés me parviennent certaines lumières qui continuent de m'éclairer.

«Tout voyage, écrit Mallarmé, se passe après, en esprit, il vaut par recherche et comparaison, quand on est de retour.» Il en va de même pour la découverte de la temporalité littéraire française.

Gilles Hénault



2

La cathédrale engloutie ou Réflexions sur l'histoire récente de l'enseignement de la littérature française au Québec

Celui qui s'avise de comparer le contenu littéraire des programmes scolaires d'il y a dix ans avec ceux d'aujourd'hui ne peut s'empêcher d'être surpris par le caractère draconien du changement. Non pas par ses approches: les choix didactiques restent sensiblement les mêmes; non plus par la nouveauté pédagogique: on en est encore à digérer les trouvailles des années soixante.

Ce qui surprend vraiment, c'est la disparition presque totale de l'enseignement de la littérature française chez nous. Bien sûr quelques îlots surnagent toujours au secondaire; certains achats massifs de la part des commissions scolaires datent du début des polyvalentes et résisteront encore le temps d'une reliure agonisante. Bien sûr quelques archipels étendent leurs

pages choisies au hasard des dictées et des exercices de compréhension de texte. Emile Zola, George Sand et Paul Eluard y voisinent quotidiennement avec Félix Leclerc, Grimm et Dickens. Bien sûr aussi que tel ou tel prof de CEGEP a sauvé des eaux ses *Liaisons dangereuses* ou son Lautréamont.

Mais une simple compilation quantitative du temps consacré à l'apprentissage de la littérature française (et incluons-y le texte-prétexte) permettrait de conclure à une rapide et systématique diminution de l'importance de cette littérature dans notre système scolaire depuis dix ans. Et l'on y remarquerait sans doute que cette diminution s'accélère à mesure que nous nous élevons d'un palier scolaire à un autre. Ainsi, plus l'étudiant approche l'âge où il peut aborder la littérature pour elle-même, moins il touchera à la littérature française.

Pourquoi?

Les raisons de cet état de fait nous semblent de deux ordres: celles assez générales qui relèvent de l'évolution rapide de la société québécoise; et celles, plus spécifiques, qui proviennent du leadership universitaire.

**Quand on en a d'autres,
c'est son chat qu'il faut d'abord fouetter**

Démocratisation et anti-élitisme

Il faut voir dans l'énorme effort de démocratisation scolaire du milieu des années soixante un de ses effets secondaires: celui de la contestation d'un certain élitisme culturel. Les attentes impérieuses de la génération issue de la guerre, le mûrissement d'une opinion publique insatisfaite d'un siècle de repliement sclérosant auront les conséquences scolaires que l'on sait: augmentation phénoménale de la fréquentation scolaire, des structures d'accueil et, en corollaire, éclatement des assises institutionnelles traditionnelles.

Pour répondre à la demande, de nombreux jeunes envahissent le milieu de l'enseignement, transportant tous, plus ou moins consciemment, avec plus ou moins d'agressivité, leur refus de la culture traditionnelle. La prospérité, dorénavant, s'habillerait de technologie à l'américaine. Le nettoyage s'imposait: il ne restera de l'école traditionnelle qu'un certain nombre d'épouvantails qui baliseront l'école de demain.

Cette contestation culturelle frappera l'enseignement de la littérature française de façon insidieuse. Par la remise en question de la formation humaniste, on attaquera la littérature française. Pas autant que le grec et le latin (langue et civilisation), mais tout de même. Elle aura le tort de partager le même monde des «humanités», d'être étrangère dans notre nouvelle américanité d'après-guerre.

La conquête de notre espace

A cette force que l'on pourrait qualifier de préliminaire se joindra une seconde, beaucoup plus directe, qui, sans avoir rien de scolaire comme tel, trouvera assez tôt son «débouché» naturel. Il s'agit, il va sans dire, de ce qu'il est convenu d'appeler l'affirmation du phénomène québécois.

L'enseignement de la littérature en sera rapidement marqué. D'autant plus que cette affirmation s'exprimera d'abord dans le phénomène littéraire: essayistes, romanciers, poètes, dramaturges décideront d'occuper le champ culturel d'ici avec l'impétuosité que l'on sait, s'appropriant très tôt un espace linguistique qui fera de la littérature française une littérature différente, la plus différente possible. Pour répondre à l'angoissante question de l'existence collective incertaine, il fallait compléter notre réponse à Lord Durham. Après lui avoir montré très tôt que nous avions une histoire, il nous restait à lui démontrer que nous pouvions avoir une littérature.

C'est avec passion et avidité que les enseignants se mettront à la littérature québécoise. A l'école primaire, le choc sera moins grand, les thématiques anti-colonisatrices ne trouvant pas toujours preneurs, au premier cycle comme au second et l'expérimentation d'un langage littéraire comme celui du *Cassé* produisant des parasites assez inutiles dans l'acquisition de l'orthographe d'usage. Malgré tout chaque éditeur s'efforcera de lancer des manuels dont le contenu fera le plus québécois possible. Roger Brien, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Tante Lucille, Félix Leclerc.

Au secondaire, surtout au second cycle, les changements seront radicaux, tout comme au collégial. Les nouveaux programmes officiels proposeront l'approche par genres. Pour le reste, chaque professeur, chaque équipe de professeurs parfois, aura la responsabilité de son programme particulier: les administrateurs et directeurs vous font confiance; vous êtes les spécialistes, alors carte blanche.

Le programme-cadre au secondaire accélérera le processus compte tenu de la souplesse du matériel. En fait, le professeur décide, en respectant autant que possible le genre littéraire qui identifie le cours qu'il doit donner, la nature du contenu qui doit plaire suffisamment et le coût qui doit être abordable. Pour le reste, tout lui est permis. Au niveau collégial, les mêmes critères s'appliquent avec encore plus de souplesse, les pouvoirs d'intervention extérieurs étant encore plus lointains.

Inutile d'insister sur le fait que dans ces conditions la littérature québécoise s'est littéralement engouffrée dans le système scolaire: les professeurs ouvraient volontiers la porte, les écrivains et leurs éditeurs n'ayant pas eu à cogner bien longtemps. Nationalisme et ardeur de néophyte, lassitude d'ex-étudiants obligés d'ingurgiter du grec, du latin et du français de France à raison souvent de dix-huit heures/semaine (plus l'anglais), découverte tardive d'un monde inconnu et qui pourtant était d'ici, système

scolaire qui avait bien d'autres chats à fouetter, remise en question des valeurs sociales traditionnelles: il n'y avait plus tellement de place pour la littérature française dans le monde de l'enseignement.

L'envahissement du présent

Et comble de malheur, à l'envahissement de la culture d'ici (expression assez paradoxale convenons-en, mais qui peut nous rappeler notre condition) coïncidera un nouvel impérialisme, celui du présent.

Voilà en effet qu'en plus d'être devenue étrangère, la littérature française nous a semblé soudainement craquer de toutes ses articulations. Le patient n'était pas d'ici et on s'apercevait maintenant qu'il avait l'âge nettement canonique. Rappelons-nous que le corps enseignant est jeune, lui, qu'il est en réaction contre sa formation et que, en outre, on vient de lui apprendre qu'il vit dans un grand village global: il est presque né avec la télévision, c'est lui qui est devenu conseiller privilégié dans l'achat de matériel audio-visuel dont le coût élevé (ce qui est secondaire) annonce le caractère miraculeux des prouesses pédagogiques électriques. Le texte littéraire doit devenir parole (puisque nous en avons l'âge maintenant, c'est écrit), et la parole doit devenir happening. Chaque étudiant peut devenir parole, et pourquoi pas écriture. Si Chose Untel qui habite sur le bord de la rivière a pu publier, pourquoi pas toi aussi. Celui qui importe, c'est celui qui dit, non pas celui qui lit!

Comment une littérature dont la tradition pédagogique est *d'enseigner*, c'est-à-dire d'être nourriture intellectuelle et humaine dans la formation de la jeunesse, peut-elle survivre quand on lui fait savoir, d'abord qu'elle est une étrangère et ensuite, ou enfin, que son propos est tordu et ne correspond pas à un présent qui a l'intention de ne compter que sur ses propres moyens!

Incapable de se mouvoir dans les grilles étroites des nouveaux régimes pédagogiques, en butte à la réaction latente au duplessisme, comme à l'ultramontanisme d'ailleurs, la littérature française perdra son principal support didactique, celui de l'approche historique à laquelle se greffait toute une attitude pédagogique.

Il est loin le subjonctif plus-que-parfait quand le temps ne se conjugue plus qu'au présent de l'indicatif.

Petite histoire sado-masochiste à l'intention des facultés de lettres.

Pendant ce temps, à l'université, on formait de nouveaux mandarins. Au Québec, la révolution tranquille avait été d'abord universitaire: de 1938 à 1960, elle avait subi de profonds changements. Alors que les écoles et les facultés traditionnelles ne subissaient que très faiblement les soubresauts de l'évolution sociale, des centres d'études, des facultés nouvelles faisaient leur

apparition qui allaient fournir au Québec ses contingents d'esprits neufs, avides de prendre en mains les destinées sociales et économiques de notre société. Avec quelques décennies de retard sur l'Europe et les États-Unis, l'étude de l'homme, de ses langues et de la société prenait place au rang des sciences. Le succès fulgurant des sciences humaines et linguistiques, leur capacité d'expliquer rationnellement et systématiquement ce dont traditionnellement seul l'esprit de finesse ou littéraire pouvait rendre compte, la propension contemporaine à ne se satisfaire que de positivisme et de modèles «efficaces» ont créé une telle crise de conscience chez les littéraires, ont développé un tel complexe d'infériorité chez ceux qui pratiquaient l'étude de la littérature, ont finalement entraîné une telle révolution dans l'approche du littéraire qu'on peut sans doute parler aujourd'hui des «sciences» du littéraire; mais en même temps, on écrivait l'histoire de l'évincement des études littéraires du champ de la réalité, du champ de la formation et même du champ du littéraire: les facultés de lettres venaient de perdre leur leadership incontesté dans la formation des enseignants des collèges classiques et celui qu'elles auraient pu avoir dans celle des enseignants du primaire et du secondaire.

La fonction heuristique de la littérature n'est plus

Traditionnellement la littérature était jugée utile à l'esprit parce qu'on la considérait comme leçon de choses et leçon de vie. Commynes, ne pense pas autrement quand il écrit: «L'exemple (...) est assez pour faire sages plusieurs et leur donner vouloir de se garder». Toute littérature était connaissance de l'homme: l'affrontement des passions, l'histoire d'une décadence morale, l'angoisse devant la mort, la nostalgie des temps heureux, l'effroi des espaces infinis, la curiosité des travers humains, la conscience aiguë du plaisir, un voyage de Paris à Jérusalem, en Orient ou au Niagara; un séjour sur la lune, autour du monde, ou sous les mers; la naissance d'une révolution, l'histoire d'une réussite sociale, le récit de celui qui d'un adversaire fit son principal allié, la fin d'une amitié, le regret d'un départ, l'incapacité de supporter autrui; autant de sujets de poèmes, de romans, d'essais, de pièces de théâtre qui faisaient voir la vie et y réfléchir si on savait lire, analyser et goûter; autant d'oeuvres dont on s'approchait avec précaution et respect pour peu qu'on eût quelques convictions morales ou humaines: en ces temps, on croyait encore au pouvoir humain de la littérature.

Faire des études littéraires signifiait alors acquérir des connaissances d'histoire de la littérature, lire beaucoup et apprendre à faire des analyses littéraires et des dissertations. Enseigner la littérature signifiait alors situer un texte à faire lire, et faire faire des explications de textes dont l'étude du pittoresque, la psychologie du personnage, l'analyse des sentiments était suivie de réflexions et de discussions morales. En somme, la littérature avait une fonction pédagogique: celle de faire connaître l'homme et ses visions du monde.

Le succès des sciences humaines a mis fin au règne du littéraire: pour expliquer le réel, Zola n'était plus qu'un amateur en face de Marx, Madame

de La Fayette ne pouvait longtemps résister aux assauts de Freud et Stendhal pas plus qu'Ovide ne pouvait faire le poids devant les Marcuse et les Eric Fromm. Si bien que les études littéraires, pour combattre d'égal à égal, ont cru bon d'assimiler les techniques d'analyse des comportements des sciences humaines. Mais cela suffisait-il vraiment ? Primo une étude de la lutte des classes sociales à la fin du XIX^e siècle faite par un bon sociologue n'est-elle pas plus riche d'enseignement que les Rougon-Macquart ? Secondo, le St-Henri de Gabrielle Roy tiendrait-il le coup contre celui d'un sociologue chevronné ? Sur le marché de l'analyse scientifique de l'humain, toute littérature est perdante, surtout si elle est d'ailleurs et d'autrefois.

La fonction linguistique de la littérature n'est plus

Pendant longtemps, la littérature a été discipline obligatoire dans les écoles parce que les grands auteurs écrivaient bien; ils étaient des modèles qu'il fallait imiter. On a longtemps fait admirer l'ampleur et le rythme des phrases solennelles de Bossuet et de Chateaubriand, la clarté et la simplicité d'un La Bruyère, d'un Voltaire, d'un Gide ou d'un Camus. On a fait apprécier les harmonies imitatives et les antithèses d'un Hugo et le rythme ternaire des fins de phrase de Flaubert. Voilà comment il fallait écrire !

Enseigner la littérature consistait à faire faire l'analyse logique et grammaticale des textes littéraires et à en mener l'analyse littéraire: étude des sonorités, des figures, des images, de la prosodie; étude du vocabulaire: mots rares, synonymes, etc. En suivant l'évolution de la littérature, on pouvait même faire voir l'évolution de la langue.

Mais le développement de la linguistique a sorti le littéraire de ce champ de formation. Que peuvent les études littéraires dans l'apprentissage de la langue en comparaison des méthodes d'analyse linguistique ? Que peuvent les études littéraires à côté des pédagogies de la communication ? A côté des pédagogies issues de la socio- et de la psycho-linguistiques ?

Aux yeux des littéraires, ces spécialistes de la langue ont eu l'allure de magiciens. On s'est hâté d'apprendre leurs trucs, ne voyant pas toujours que des méthodes linguistiques, même appliquées à des textes littéraires, ne donnent que des résultats d'intérêt linguistique. D'autant plus que souvent ces études étaient appliquées aux textes littéraires français. Quel intérêt et quelle valeur de formation peuvent représenter pour le jeune Québécois l'étude syntaxique d'une pièce de Racine, l'étude phonétique des poèmes symbolistes, l'étude des niveaux de langue chez Céline ou le rôle des archaïsmes chez Péguy ? Ces prouesses linguistiques, ne devrait-on pas plutôt les réaliser au sujet de la langue parlée ici, aujourd'hui et en situation de communication ? Encore une fois, les études littéraires ont manqué le bateau.

La fonction littéraire de la littérature ne sert à rien

Doublees par les sciences humaines, supplantées par la linguistique, les études littéraires se sont désespérément mises à la recherche d'un champ

d'étude spécifique, continuant de postuler que les études littéraires seront scientifiques ou ne seront pas: l'objet des études littéraires devrait être la littérarité de la littérature, s'est-on mis à croire. Le structuralisme venait à passer: on s'empara de ses techniques d'analyse. Mimesis, diegesis, actants, focalisation interne et externe; sèmes, sémèmes, lexèmes, synthèmes: une prolifération fantastique de modes, de modèles, de concepts, de mots ont envahi, traversé, usé et laissé pantelants étudiants, enseignants et élèves. Chaut-il beaucoup aux étudiants de savoir que les *Essais* de Montaigne ne forment pas un essai au sens structural moderne du terme ? Ou que l'art épistolaire de la *Nouvelle Héloïse* est transcendé par l'intention diégétique de l'écrivain qui prime l'apparence mimétique de l'écriture ?

En somme, les facultés de lettres, surtout de littérature française, acharnées qu'elles ont été à se donner une allure scientifique devant les succès des sciences humaines, de la linguistique et du structuralisme en général, ont oublié qu'à part de former des chercheurs, elles formaient aussi des enseignants. Or ces derniers, par milliers, doivent quotidiennement répondre par leur action à cette question à laquelle leurs études littéraires n'ont pas permis de répondre: à quoi peut servir la littérature dans la formation fondamentale d'un étudiant, qui soit d'une telle importance et d'une telle nécessité que son statut de matière obligatoire en serait justifié ? Les facultés de lettres, surtout de littérature française n'ont pas su non plus répondre aux besoins des futurs enseignants qui en plus de vouloir comprendre pourquoi, voulaient également apprendre comment la littérature peut servir à la formation obligatoire de tous les individus d'une nation. Qu'on ne lise plus de littérature française à l'école ou au collège peut donc s'expliquer aussi par le fait que les enseignants ont en vain fréquenté les facultés de lettres et qu'ils fréquentent de plus en plus les facultés de linguistique, de sciences de l'éducation et de communication: c'est qu'ils ont besoin de connaître le véritable objet de leur enseignement et que les facultés de lettres ne le leur enseignent plus.

Pour que brûle au Québec la flamme du sanctuaire hexagonal

C'est le temps de se poser la question: y a-t-il de la place pour l'enseignement de la littérature française au Québec ? Bien sûr on «enseigne» encore quelques auteurs français du primaire au collégial. Mais en vertu de quelles décisions ? S'agit-il de choix individuels ? S'agit-il de choix institutionnels ou collectifs ?

Quand on sait que les programmes gouvernementaux des années quatre-vingt vont paraître dans les prochains mois, quand on sait que les premières ébauches circulent dans le milieu, on est en droit de s'interroger: la littérature française chez nous serait-elle en voie, ô ironie! de folklorisation, de balkanisation culturelle ?

N'y aura-t-il bientôt plus qu'une poignée de professeurs nostalgiques pour conserver la flamme du sanctuaire hexagonal ? Il n'y a plus guère que les facultés de lettres qui enseignent la littérature française. Et elles ne sont pas les meilleures pépinières des enseignants à l'élémentaire ou au secondaire. Quand au collégial, l'heure n'est pas à l'embauche débridée; nous en sommes à notre septième année de vaches grasses.

Les arguments à favoriser

A partir de quels faits pourrions-nous bâtir une argumentation, une défense et illustration de la littérature française, qui aurait des chances de convaincre l'«honnête homme» québécois ?

L'argument des droits acquis: la littérature française a toujours fait partie des programmes, pourquoi changer ?

L'argument de type philosophique: la littérature française a constamment témoigné des interrogations les plus profondes du monde occidental.

L'argument par la quantité: la littérature française a produit un corpus énorme, varié, un véritable Eaton littéraire.

L'argument dit du «Commonwealth»: cette littérature est produite en français comme la nôtre, donc elle est parfaitement accessible.

L'argument hédoniste: à l'extérieur du système scolaire, la littérature française est lue et elle touche; les rayons des librairies en témoignent !

L'argument linguistique: pour étudier l'évolution de la langue française, la littérature de France est indispensable.

L'argument généalogique: après tout, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la littérature française, c'est *notre* littérature. Evidemment depuis ce temps, il s'agit plutôt de cousinage; mais chez nous, pour la parenté on n'est pas regardant.

Tous ces arguments, et d'autres que l'on pourrait ajouter à la liste, pourraient peut-être nous convaincre. Mais cela laisserait encore une autre question en suspens. Que la littérature française ait sa place, très bien, mais laquelle ?

Les conditions de sa survie

Pour définir la place exacte que devrait occuper cette littérature, il faudra au moins la situer en fonction des objectifs d'apprentissage de la langue et de la littérature au Québec.

En quoi, par exemple, permettra-t-elle le développement des habiletés à communiquer, qui est l'objectif premier et général de tous les cours de français du primaire au collégial ?

En quoi peut-elle développer la langue comme lieu d'expression de l'homme au sens général: ses sentiments, sa sensibilité, ses rêves, son imaginaire ?

En quoi peut-elle contribuer à créer des liens entre l'homme d'ici et celui de là-bas, entre l'homme d'Amérique et l'homme plus globalement occidental ?

Y a-t-il des marches à cette tour d'ivoire?

La littérature française a sa place dans l'enseignement du français au Québec. Et pour établir et défendre cette place, l'université a un rôle à jouer, d'abord dans la formation des enseignants et ensuite dans la recherche.

La formation des enseignants

Les facultés de lettres n'ont jamais attaché beaucoup d'importance au fait que la grande majorité de leurs étudiants se destinent à l'enseignement. Les cours de lettres répondent rarement à ce que doivent savoir et savoir faire les enseignants de français de chacun des niveaux d'enseignement. On n'a pas vu souvent les littéraires, chercheurs et pédagogues universitaires avoir des contacts avec les enseignants en exercice. Quand ces derniers font du perfectionnement, ils trouvent davantage pour les aider les professeurs des sciences de l'éducation, rarement ceux de lettres, et encore moins ceux de lettres françaises.

Les futurs enseignants de français recevront-ils cette formation fondamentale en littérature qui leur serait nécessaire et qui leur ferait puiser, et puiser bien, dans le fonds littéraire français ? Les enseignants de demain doivent avoir une connaissance large et intégrée de la littérature française; ils doivent également connaître et maîtriser un large éventail de modes d'approche de l'oeuvre, des plus conventionnelles aux plus récentes. Ils doivent enfin être capables de convertir ces connaissances en habiletés pédagogiques et en comportements à faire acquérir à leurs étudiants. Ils écouteront qui les aidera.

La recherche universitaire

Les enseignants, sauf exception, n'ont pas les conditions de travail pour occuper le champ de la recherche et fondamentale et appliquée. Personne ne contestera à l'Université le devoir de se livrer à la première. Elle s'y est même parfois adonné de telle manière qu'elle a été la cause de bien des désaffections chez les enseignants et même chez les amateurs en général.

Les facultés de lettres devraient mettre quelques énergies à ce qu'il faudra bien nommer la recherche appliquée. Une telle recherche, pour être utile à notre enseignement, devrait être cohérente avec les objectifs généraux de l'enseignement du français et accessible tant par la simplicité de son propos que par son intérêt didactique. Il ne nous appartient pas de vous dire quoi faire, mais pouvons-nous rappeler le succès de PERMAFRA et le rôle de premier plan que les linguistes y ont joué en s'associant aux pédagogues ?

Pourquoi devrait-il y avoir hiatus entre savoir et pédagogie ? L'Université n'a-t-elle pas aussi le rôle de vulgarisateur du savoir ? La didactique ne devrait-elle pas être un aspect de l'enseignement universitaire ? Dans ces conditions, à nouveau, l'université jouerait le rôle social qu'elle avait perdu, les facultés de lettres auraient leur mot à dire dans la formation des enseignants et dans le savoir à enseigner, les facultés de lettres françaises pourraient alimenter le corpus littéraire, la didactique et la pédagogie des enseignants québécois. Il suffit de se rappeler peut-être un peu plus souvent que l'Université, comme tous les niveaux d'enseignement d'ailleurs, doit garder au rang de ses préoccupations la formation des générations nouvelles.

Pierre Boissonnault

Vital Gadbois

Cégep Bourchemin (Saint-Hyacinthe)

3

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970—1979

Le Moyen Âge

La difficulté majeure à laquelle ont été confrontés les auteurs de ce rapport tient d'abord à l'ampleur de la période concernée, qui s'étend sur plusieurs siècles. Elle vient ensuite de l'abondance même de la production, abondance qui nous paraît être le signe de l'intérêt manifesté pour la littérature de cette période, et de la vitalité des recherches qu'elle suscite. Une telle richesse a de quoi étonner, et ceci à plusieurs titres. En effet, les écrits du Moyen âge français se trouvent sans contrepartie américaine, ce qui ajoute à la distance temporelle une étrangeté dans l'espace. Chaque cher-

cheur canadien se trouve face à la nécessité de recourir aux bibliothèques européennes, a fortiori s'il travaille sur des inédits, contrainte tout à fait caractéristique de la recherche en littérature médiévale. Le plaisir du texte médiéval pourrait suffire à expliquer ce paradoxe. Mais il faut ajouter que les oeuvres de cette période de genèse de la langue et des genres, de passage du texte oral au texte écrit et de transitions multiples, offrent un terrain privilégié pour la réflexion théorique. C'est pourquoi, à la richesse quantitative révélée par notre enquête s'ajoute une grande diversité des méthodes d'approche.

S'excuser de l'aspect lacunaire de notre rapport bibliographique n'est certes pas simple clause de style. Il ne pouvait en être autrement, compte tenu de l'absence, pour la littérature du Moyen âge, de répertoires ou de revues spécialement canadiens. Dissous dans l'internationalité, nos chercheurs et leur production ne peuvent être rejoints qu'indirectement. La très complète bibliographie de O. Klapp ne désigne pas l'origine des chercheurs; 1 par contre le répertoire des thèses établi par A. NAAMAN ne mentionne pas systématiquement les thèses soutenues à l'étranger par des étudiants canadiens; au surplus il s'arrête en 1975; une enquête épistolaire et des contacts personnels ont complété notre information¹. Le tout reste une esquisse préliminaire à des mises à jour ultérieures, mais qui trouve sa raison d'être dans les contacts et discussions qu'elle pourra favoriser et les initiatives qu'elle ne manquera pas de suggérer.

Malgré la quantité et la diversité des travaux, quelques caractéristiques de la recherche canadienne se dessinent. D'abord un intérêt marqué pour la constitution d'outils de travail, éditions critiques et, secteur neuf et très prometteur, le traitement des textes par ordinateur. Par ailleurs, bien que l'histoire littéraire marque de plus en plus sa prédilection pour les problèmes de théorie, elle ne perd le contact ni avec les textes ni avec leur enracinement historique.

1 — Ouvrages de référence

1.1 — *Les éditions de textes*

La liste des textes édités au cours de cette décennie ne comprend pas moins de quarante titres. La disposition chronologique que nous avons adoptée pour les présenter laisse apparaître une nette progression qui se manifeste aussi par le nombre de projets en cours et de thèses en préparation dans ce secteur.

1 Cette enquête nous ayant fait connaître de première main l'existence d'études en instance de publication et de thèses inédites ou en cours de rédaction, il nous a paru nécessaire de les inclure. Le problème des délais de publication est bien connu; quant aux thèses, le fait qu'elles soient publiées ou non est en fonction directe des possibilités éditoriales du milieu; on pourra ajouter ce fait aux constatations faites plus loin sur l'amélioration nécessaire des infrastructures.

- 2 *Les enfances Garin de Monglane* (JEAN-MARCEL PAQUETTE, thèse, Poitiers, 1968).
- 3 *Sermon anonyme sur ste Agnès* (ROBERT TAYLOR: VIII, 1535).
- 4 *Le chevalier à l'épée* (J.I. GRANT, thèse, U. de Toronto 1971).
- 5 *La légende de s. Thomas et du prêtre qui ne connaissait qu'une messe* (PIERRE KUNSTMANN: IX, 1581).
- 6 *La bourgeoisie et le chanoine* (PIERRE KUNSTMANN: IX, 1580).
- 7 *Plantaire* du ms. Paris, B.N. fr. 12483 (DENISE MCLELLAND, thèse, U. d'Ottawa, 1973).
- 8 *Dix miracles de Nostre Dame* (FRANKLIN ALLIEN, thèse, U. d'Ottawa, 1974).
- 9 *La chanson de captivité du roi Richard* (JIM K. ARCHIBALD: XIII, 1844).
- 10 Cinq contes extraits du *Tombel de Chartrose* (GEORGES ROYER, thèse, U. d'Ottawa, 1974).
- 11 *Blandin de Cornouaille* (MARGARET BURRELL, thèse, U. de Toronto, 1974).
- 12 *Le Chevalier qui la nef maine*, version en prose (CLAUDE LÉVY, thèse, U. McGill, 1974).
- 13 *L'Art d'amours* (BRUNO ROY, Leyde, 1974).
- 14 *Li ystoire de la male marastre* (HANS RUNTE: XIV, 1948).
- 15 Deux fabliaux (DIANE CHOQUETTE, thèse, Sorbonne, 1976).
- 16 *La Court d'amours de Mahieu le Poirier* (TERENCE SCULLY, Waterloo, 1976).
- 17 *Miracles de N.-D. de Chartres* de J. le Marchant (PIERRE KUNSTMANN: XIV, 1783).
- 18 Pierre Michault, *La dance aux aveugles* (BARBARA FOLKART, thèse, U. de Montréal, 1977).
- 19 Pierre Michault, *Le procès d'honneur féminin* (BARBARA FOLKART, dans *Le moyen français*, 1978).
- 20 *La vie de s. Laurent* (D. W. RUSSELL: XV, 2077).
- 21 Les rédactions en vers du *Couronnement de Louis* (YVAN-G. LEPAGE, Paris-Genève, 1978).
- 22 Joinville, *Vie de s. Louis* (NOËL L. CORBETT: XV, 1954).
- 23 *Wistasse le Moine* (DENIS CONLON: XI, 1815).
- 24 *Romant de Guy de Warwick et de Hualt d'Ardenne* (DENIS CONLON: X, 1792).
- 25 Alexandre du Pont, *Le roman de Mahomet* (YVAN-G. LEPAGE, Paris, 1977).
- 26 Devinettes françaises du Moyen âge (BRUNO ROY: XV, 1694).
- 27 Guyart des Moulins, *Bible historique*, synopse évangélique (PAUL ROY, thèse, U. d'Ottawa, 1978).
- 28 Froissart, *Ballades et rondeaux* (RAE S. BAUDOUIN, Paris-Genève, 1978).
- 29 Froissart, *Lais, virelais, chants royaux*, (RAE S. BAUDOUIN: en préparation).
- 30 Corpus des «venditions» du XVe siècle (RÉJEAN BERGERON, U. de Montréal).
- 31 *Vie de s. François d'Assise* (FRANK COLLINS et ROBERT HARDEN).
- 32 Jean Sauvage, *Réceptaire* (MARTHE FARIBAUT, Paris, Sorbonne).
- 33 Walter of Bibbesworth, *Traité* (CONSTANCE B. HIEATT).
- 34 *Huon de Bordeaux*, version en alexandrins (EVELYN HUYGHE, thèse, U. Laval).
- 35 *Les Evangiles des quenouilles* (MADELEINE JEAY, thèse, U. de Montréal).
- 36 *Les sets dormanz Chardri* (ROBIN JONES).

- 37 *Treize miracles de Notre-Dame*, ms. Paris, B.N. fr. 2094 (PIERRE KUNSTMANN).
- 38 Richard de Fournival, *Oeuvres lyriques* (YVAN-G. LEPAGE).
- 39 *Le chevalier des dames du Dolent fortuné* (JEAN MIQUET).
- 40 «*Fierabras*» en prose (JEAN MIQUET).
- 41 *Fergus* (GHISLAINE LEGENDRE).
- 42 *Aubéri le Bourguignon* (DENIS CONLON).
- 43 Vies de saints en prose (s. Barthélémy, s. Jean-Baptiste, s. Jean, s. Pierre, s. Paul) (D.W. RUSSELL).
- 44 *La vie de Marie-Madeleine en prose* (LYS ANN SHORE, thèse, U. de Toronto).
- 45 *Sermons*: Sur «*Laudate*»; De la méditation; De diligendo Deo; Sur le «*Missus est*»; Bele Aeiz; s. Bernard, Sur les «*Cantiques*» (ROBERT TAYLOR).
- 46 *La vie de Marie-Madeleine* (ROBERT TAYLOR).
- 47 *La Glose des Echecs amoureux*, extraits (FRANÇOISE TESSON, thèse, U. de Montréal).
- 48 Bérout, *Tristan* (éd. et traduction) (JEAN-MARCEL PAQUETTE).
- 49 Les troubadours anonymes (262 pièces lyriques: ELISABETH SCHULZE-BUSACKER, en préparation).
- 50 *Oeuvres du troubadour Peire d'Alvernhe* (E. SCHULZE-BUSACKER, en préparation).

1.2 — Instruments de travail

1.2.1 — Jusqu'à tout récemment, la constitution d'instruments de travail de type habituel tels que guides, répertoires, etc., n'avait pas constitué une priorité pour les chercheurs. Le seul effort en ce sens fut un travail d'équipe qui réunit en 1974 des chercheurs montréalais (J. MÉNARD, P. 51 PIEHLER, B. ROY, C. SUTTO, D. WILLIAMS) pour constituer un *Guide pour l'étude du Moyen âge et de la Renaissance à Montréal*. Ce guide dactylographié, qui ne se trouve plus maintenant que dans les bibliothèques, comporte trois sections: un répertoire des médiévistes montréalais, une liste de textes publiés en collections et un catalogue collectif des revues concernant le Moyen âge et la Renaissance.

- En 1977, ROBERT TAYLOR publiait aux Presses de l'Université de 52 Toronto sa *Littérature occitane du Moyen âge. Bibliographie sélective et critique*. Deux autres outils bibliographiques sont en préparation: un répertoire analytique 53 et descriptif des épopées françaises et occitanes du Moyen âge (J.-M. PAQUETTE, Laval), et une bibliographie historique et critique de Guillaume de 54 Machaut (ARLETTE THOMAS, Edmonton). Par ailleurs, il ne faut pas négliger les efforts de JOHN ALLEN (Winnipeg) pour assurer l'information 55 bibliographique courante dans *Olifant* (revue de la Société Rencesvals) et *Encomia* (bulletin de la Société internationale de littérature courtoise).

- 1.2.2 — La décennie a vu naître et se développer un secteur nouveau, celui du traitement des textes par ordinateur. En 1970, l'Institut d'études médiévales se voyait confier par le comité CARA de la Medieval Academy of America la tâche de centraliser l'information concernant les projets en ce do- 56 maine. Cela donnait CAMDAP (*Computers and Medieval Data Processing*),

bulletin édité par SERGE LUSIGNAN, qui inclut de plus en plus les projets enregistrés outre-Atlantique et collabore maintenant de façon étroite avec l'Institut de recherche et d'histoire des textes (C.N.R.S.). Voici le relevé des projets canadiens répertoriés dans la collection des CAMDAP, où on les trouvera décrits avec toutes les précisions utiles (ordinateur et langage utilisés, types d'index et de concordances disponibles, etc.):

- 57 Etude stylo-statistique du *Narcisus*, SERGE LUSIGNAN et BRUNO ROY (I, 1, no 7);
- 58 The «Baligant» Episode in the *Chanson de Roland*, JOHN ALLEN (I, 2, no 9);
- 59 Edition critique des poésies lyriques de Jean Froissart, RAE BAUDOUIN (IV, 1, no 113);
- 60 Bibliography of Medieval Epic Literary Criticism, JOHN ALLEN (VIII, 1, no 217);
- 61 Concordance lemmatisée du corpus de Chrétien de Troyes, MARIE-LOUISE OLLIER et SERGE LUSIGNAN (VIII, 2, no 218).

Ce dernier projet a été entrepris avec une équipe d'étudiants qui y ont acquis une expérience intéressante; par ailleurs son ampleur mérite qu'on en donne ici un aperçu. Il s'agit de la première concordance lemmatisée de cette ampleur d'un corpus littéraire médiéval, l'ensemble des cinq romans d'attestation certaine de Chrétien de Troyes (220,000 mots). Cette concordance est lemmatisée, ce qui implique une analyse morphologique poussée. Selon les termes mêmes de Mme Ollier, il s'agit d'établir une série de relevés très précis des faits de langue et des effets de discours sous la forme d'index-concordances lexicaux programmés de façon à répondre à un ensemble de questions touchant les enchaînements syntaxiques et stylistiques. Des tables de fréquences permettront de cerner des faits comme la distribution du vocabulaire et de syntagmes-clés, des rimes, des éléments registraux. L'objectif final est de produire une publication en 1980 à la photocomposeuse.

- 62 Tout récemment, GHISLAINE LEGENDRE a entrepris à l'Université de Montréal une étude du vocabulaire courtois dans les romans d'aventure et de type courtois du XII^e et du XIII^e siècles. Elle a déjà constitué une banque de textes sur ordinateur (environ 30 textes totalisant 300,000 occurrences), dont les index et concordances brutes sont disponibles au Centre de calcul de l'Université de Montréal.

- 63 Dans ce secteur de pointe, les chercheurs bénéficient depuis 1972 d'un laboratoire de traitement de textes animé par SERGE LUSIGNAN en liaison avec PAUL BRATLEY du département d'informatique. Les objectifs, équipement, logiciel et listes de données archivées et disponibles sont présentés en détail dans CAMDAP VIII, 2.

2 — *Etudes sur les textes*

2.1 — *Etudes d'ordre général*

- 64 Le projet collectif d'*Histoire comparée des littératures de langue européenne* dont

le premier volume (1400-1480) doit paraître incessamment à Paris et à Budapest, sous la direction d'EVA KUSHNER, regroupera plusieurs contributions de chercheurs canadiens: Avant-propos (Paul Zumthor); le thème chevaleresque (Jeanne Demers et Jean Miquet); le thème courtois (Lucie Brind'amour); l'amour (Olga Pugliese); la littérature religieuse en langue vulgaire (Rosemarie Bergman); le conte et la nouvelle (Michel Barreau); les traductions (Paul Chavy).

Parmi les articles de synthèse autour d'un genre ou d'un thème, signalons:

- 65 GIUSEPPE DI STEFANO, Art. «Aucassin et Nicolette», «Chanson de Roland», etc., dans *Dizionario critico della letteratura francese*, Turin, 1972;
- 66 PIERRE KUNSTMANN, «La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française au Moyen âge», *Cah. des études anciennes*, 1973;
- 67 NICOLE DESCHAMPS et BRUNO ROY, «L'Univers des bestiaires» (XII, 1061);
- 68 BRUNO ROY, «La belle e(s)t la bête» (XII, 1796);
- 69 YVAN LEPAGE, «Le *Roman de la Rose* et la tradition romanesque au Moyen âge», (IX, 1555);
- 70 E. SCHULZE-BUSACKER, *Typologie de l'emploi de proverbes et expressions proverbiales* (à paraître en 1980).

Quelques articles se consacrent plus spécifiquement à l'histoire des textes et aux aléas de leur transmission:

- 71 HANS RUNTE, «Zur Textgeschichte des *Roman des sept Sages de Rome*: Die zwei Autoren der *Histoire de la male marastre*» (XII, 2391);
- 72 HANS RUNTE, «A Forgotten Old French Version of the Old Man of the Mountain» (XII, 2392);
- 73 YVAN LEPAGE, «Un recueil français de la fin du XIII^e siècle: le ms. B.N. fr. 1553» (XIII, 1342);
- 74 YVAN LEPAGE, «Les versions françaises médiévales du récit apocryphe de la formation d'Adam», à paraître bientôt dans *Romania*.

La réflexion sur la matérialité des textes a donné lieu à des tentatives de théorisation:

- 75 JOHN ALLEN, «Methods of Author Identification through Stylistic Analysis» (XII, 1590);
- 76 GIUSEPPE DI STEFANO, «L'édition des textes en moyen français», dans *XIII^e congrès international de linguistique et philologie romanes*, Québec 1975.

2.2 — Histoire littéraire

Il nous a semblé illusoire de chercher des critères pour organiser la diversité des travaux consacrés à l'histoire littéraire médiévale. On peut cependant les regrouper d'une part selon un chronologie large, qui distingue les XIV^e-XV^e siècles des siècles précédents, et d'autre part autour des genres traditionnels de la littérature médiévale. Il nous a aussi paru utile de traiter à

part les études consacrées à la théorie littéraire. C'est pourquoi les recherches d'Eugène Vance qui s'intéresse à l'épopée du point de vue surtout théorique, sont mentionnées plus loin. John Allen a porté ses efforts sur la constitution d'outils d'analyse à partir de données fournies par l'ordinateur sur la *Chanson de Roland* (voir *supra*). Quelques-unes de ses conclusions apparaissent dans:

- 77 JOHN ALLEN, «Du nouveau sur l'authenticité de l'épisode de Baligant», dans *Actes du VI^e congrès international de la société Rencesvals*, Aix-en-Provence.

L'intérêt des chercheurs pour la chanson de geste se porte de plus en plus sur son aspect formel:

- 78 MINNETTE GRUNMANN, «Narrative Voices in the Old French Epic and Romance» (XIII, 1355q); «Temporal Patterns in the *Chanson de Guillaume*» (XV, 1912);
 80 ELISABETH SCHULZE-BUSACKER, «Girart de Roussillon - considérations stylistiques», *Actes du 8^e Congrès de la Soc. Rencesvals* (à paraître);
 81 CHRISTIANE JOBIN-TREMBLAY, *Evolution du modèle narrateur/narrataire dans les sept versions de la «Chanson de Roland»* (thèse en prép., Univ. Laval);
 82 M. A. CROMIE, *Le style formulaire dans le «Pèlerinage de Charlemagne»* (thèse en prép., U.B.C.).

Les recherches sur les romans courtois du XII^e siècle ont donné lieu à quelques études; sur le *Tristan*, voir:

- 83 JEAN-MARCEL PAQUETTE, «Notes sur quelques passages du *Tristan* de Béroul», *Tristania* 1976;
 84 PIERRE KUNSTMANN, «Did Thomas of England Commit Suicide?» à paraître dans *Tristania*;
 85 TERENCE SCULLY, «The Two Yseults», *Mediaevalia* 3 (1977).
 Sur Chrétien de Troyes:
 86 HANS RUNTE, «Yvain's Absence», *The Academic Quarterly* (Marist College) 5 (1976);
 87 MARIE-LOUISE OLLIER, voir *supra* (1.2.2) et *infra* (2.4).

Spécialiste de la littérature occitane dont il vient de publier une bibliographie, Robert Taylor anime à Toronto plusieurs recherches sur les troubadours:

- 88 CYNTHIA CORCORAN, *Poetic Structures in the Poetry of Guiraut de Bornelh*;
 89 JOHN JULIAN, *Poetic Structures in the Poems of Arnaut Daniel*;
 90 ANN GOODSTADT, *Lexico-stylistic analysis of the Poetry of Marcabru*;
 91 BEATA SITARZ, *Linguistic Study of the Works of Cerveri de Girona*;
 92 WENDY PFEFFER, *The Theme of the Nightingale in Medieval European Literature*.

ELISABETH SCHULZE-BUSACKER a consacré plusieurs études à la philologie occitane:

- 93 «Le vocabulaire de la lumière dans la poésie des troubadours», Québec 1976;
 94 «L'exorde dans la pastourelle occitane», *Actes du 7^e Congrès de langue et littérature occitanes* (sous presse);

- 95 «La complainte des morts dans la littérature occitane», dans C. Sutto, *Le sentiment de la mort au Moyen âge*, Montréal 1979;
- 96 «Réminiscences lyriques dans l'épopée occitane *Ronsasvals*», *Olifant* 1976;
- 97 «*Ronsasvals*, essai de datation», *Romania* 100 (1979);
- 98 «Particularités des éléments religieux dans l'épopée *Ronsasvals*», *Mélanges Jules Horrent* (à paraître).

Signalons trois études centrées sur la production des troubadours:

- 99 ROBERT TAYLOR, «Les images allégoriques d'animaux dans les poèmes de Rigaut de Berbezilh», *Cultura neolatina* (à paraître);
- 100 E. SCHULZE-BUSACKER, «Éléments de culture populaire dans la littérature courtoise», dans P. Boglioni, *La culture populaire au Moyen âge*, Montréal, 1978;
- 101 JACQUES BRAULT, «Le secret d'amour dans la lyrique courtoise», dans B. Roy, *L'érotisme au Moyen âge*, Montréal 1977.

HANS RUNTE a concentré ses recherches sur le *Roman des sept Sages*; il a même fondé la «Society of the Seven Sages», qui publie un bulletin d'information (Dalhousie Univ., Halifax). Parmi les études qu'il a consacrées à ce roman, citons:

- 102 XII, 2391 (mentionné *supra*);
- 103 «The Matron of Ephesus: the Growth of the Story in the *Roman des sept Sages*», *The Academic Quarterly* 3 (1974);
- 104 «Studies on the Seven Sages of Rome», *Mélanges Jean Misrahi*, Columbia (S. Carol.,) 1977;
- 105 «L'Histoire de la male marastre»: nouvelles recherches sur le *Roman des sept Sages*» (XIV, 1949).

La faveur croissante dont jouissent actuellement les derniers siècles du Moyen âge a ses répercussions au Canada. On découvre l'intérêt des mises en prose qui ont diffusé les thèmes épiques et romanesques:

- 106 JEAN MIQUET, «A propos de la fixité thématique de l'épopée aux XIV^e et XV^e siècles», Liège 1978.

Les grands rhétoriciens ont surmonté le discrédit dû à l'incompréhension de la critique, grâce à PAUL ZUMTHOR, qui sait nous faire apprécier la complexité subtile de leur poésie et la replacer dans son contexte vivant: *Le masque et la lumière, La poétique des grands rhétoriciens*, Paris 1978. Il ne redoute pas de les rendre familiers au grand public, en publiant son *Anthologie des grands rhétoriciens*, Paris, 10/18, 1978. Cette entreprise de réhabilitation se poursuit avec LUCIE BRIND'AMOUR, dont la thèse sur la poétique de Jean Parmentier sera bientôt publiée (Presses de l'Université de Montréal). Voir aussi, du même auteur:

- 109 «J. Parmentier et la tradition palinodique», dans G. Mermier et E. DuBruck, *Fifteenth-Century Studies*, II, Michigan, 1979;
- 110 «Rhétorique et théâtralité: étude de quatre entrées royales» (XV, 1527).

Cependant Charles d'Orléans et Villon ne cessent pas de représenter la poésie du XV^e siècle à son meilleur:

- 111 PATRICIA CHILDS, *The Ideal and the Real in the Poems of Charles d'Orléans*, thèse en préparation, U.B.C.;
- 112 GIUSEPPE DI STEFANO, «Villoniana», *Le Moyen âge* 1 (1977);
- 113 ANTONIO COSTANZO, «Time and Space in Villon», dans G. Mermier et E. DuBruck, *Fifteenth-Century Studies*, I, Michigan 1978.

La fin du Moyen âge est le moment où la narration en prose se développe et précise ses caractéristiques formelles et thématiques, ce qui nous vaut:

- 114 NAZL RIZK, *Les moralités finales dans la nouvelle en France au XV^e et au XVI^e siècles*, thèse en préparation, Univ. McGill;
- 115 JEANNE DEMERS, «La quête de l'anti-Graal ou un récit fantastique: le Paradis de la reine Sibylle», *Le Moyen âge* 1977;
- 116 JEANNE DEMERS, *Commynes mémorialiste*, Montréal, P.U.M., 1975;
- 117 MARGUERITE GOLD, *The Didacticism of Philippe de Commynes*, Thèse, Oxford, 1970.

Un aspect du jeu sur le langage caractéristique de cette époque, qui n'est pas sans rapports avec l'esthétique des rhétoriciens, le comique verbal, retient l'attention de BRUNO ROY:

- 118 «L'humour érotique au XV^e siècle», dans *Ibid. L'érotisme au Moyen âge*, Montréal, 1977;
- 119 «La devinette du bénédictin et les Distiques du Pseudo-Caton. Observations sur la parodie médiévale», *Florilegium* I (1979).

On ne peut éviter de situer par rapport à la culture folklorique la production narrative de la fin du Moyen âge, car celle-ci intègre largement croyances, devinettes, coutumes et contes populaires:

- 120 MADELEINE JEAY et B. ROY, *L'émergence du folklore dans la littérature du XV^e siècle*, dans G. Mermier et E. DuBruck, *Fifteenth-Century Studies*, II, Michigan 1979.

GIUSEPPE DI STEFANO s'est fait une spécialité d'étudier l'influence des écrivains italiens sur la littérature et la langue française, ainsi que l'oeuvre des traducteurs des classiques et des humanistes italiens:

- 121 *La découverte de Plutarque en Occident: aspects de la vie intellectuelle au XIV^e siècle, en Avignon*, Turin 1971;
- 122 «Boccaccio nella cultura francese» (IX, 1190);
- 123 «L'hellénisme en France à l'orée de la Renaissance» (IX, 1680);
- 124 «L'oeuvre oratoire française de Jean Courtecuisse» (X, 1749);
- 125 «Nicolas de Gonesse et la culture italienne» (IX, 1418);
- 126 «Alain Chartier ambassadeur à Venise» (XIII, 1613);
- 127 «Jacques Legrand lecteur de Boccace» (XII, 2261);
- 128 «La diffusion de Valère-Maxime au XIV^e siècle» (Congrès d'études néo-latines, publ. à Munich, 1973);
- 129 «Le traducteur comme lexicographe» (XV, 1412);

- 130 «Petrarchismo Villoniano», *Mélanges Franco Simone*, Turin 1979.

- Une thèse est en cours à McGill sous sa direction, sur l'italianisme chez
 131 les grands rhétoriciens (Angela Soda-Bozzer). De son côté, CURT WIT-
 TLIN s'occupe aussi de questions relatives aux traductions:
 132 «Les traducteurs au Moyen âge: observations sur leurs techniques et dif-
 ficultés», *Actes du 13^e Congrès de Linguistique romane*, Québec 1976;
 133 «Traductions et commentaires médiévaux de la «Cité de Dieu» de s.
 Augustin», *Mélanges Jean Rychner*, Strasbourg 1978;
 134 «Tite-Live, Trevet, Bersuire: un exemple de l'importance des commen-
 taires médiévaux pour les premiers traducteurs», *Rev. de l'Assoc. des humanités*
 28 (1977).

2.3 — Linguistique

- En 1970 voyait le jour un projet ambitieux, qui se proposait de décrire
 «l'ensemble du vocabulaire français depuis les «Serments de Strasbourg» jus-
 qu'au milieu du XIV^e siècle». Etabli à partir d'une collaboration entre deux
 équipes de travail, l'une autour de JEAN-DENIS GENDRON à Laval, et l'autre
 135 autour de KURT BALDINGER à Heidelberg, le *Dictionnaire étymologique de l'an-
 cien français* s'est interrompu après la publication de trois fascicules; mais il
 continue à survivre à Heidelberg. Le responsable canadien de la documenta-
 tion est le professeur Boisvert, de Laval.

- Les dictionnaires existants ont été l'objet d'une appréciation critique
 par E. SCHULZE-BUSACKER:
 136 «Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du
 français», Paris 1974 («Bibl. française et romane»);
 137 «Les collaborateurs du FEW», *Bull. des jeunes romanistes*, 1973.

- GHISLAINE LEGENDRE dont les recherches lexicographiques ont été
 138 mentionnées plus haut, a soutenu une thèse intitulée *Etude descriptive du
 vocabulaire de Jean Renart* (XV, 1951). Le vocabulaire courtois intéresse aussi
 139 FRANK COLLINS, «The Terms *courtois*, *courtoisie* and *corteisis* in the Works of
 Chrétien de Troyes», *Vox Romanica* 36 (1977).
 Quelques études d'ancien français sont aussi à signaler:
 140 PIERRE KUNSTMANN, «Un exemple de hiérarchie des niveaux de langue: le
 tu et le vous dans les *Miracles de N.-D. dramatiques*», *Actes du 14^e Congrès in-
 tern. de linguistique...*, Naples, 1974;
 141 ROBERT TAYLOR, «Les préfixes de négation *non* et *nient* en ancien français»,
 (XIV, 1369);
 142 MINNETTE GRUNMANN, «The Old French formula *es voz*», *Romance Phil.*, 31
 (1977).

On commence à considérer le moyen français non plus comme une sim-
 ple étape de transition vers le français moderne, mais sur le plan synchroni-
 que comme un état de langue dont on cherche à déterminer les caractéristi-

ques. GIUSEPPE DI STEFANO a contribué ici à cette nouvelle orientation, d'abord par la fondation de la revue *Le moyen français*, et par quelques études:

- 143 «Contributo alla definizione di *moyen français*», *Mélanges G. Favati*, Padoue 1977;
- 144 *Essais sur le moyen français* (XV, 1563);
- 145 «Flexion et versification en moyen français» (XI, 1400).

Un des axes du deuxième Colloque de l'Institut d'études médiévales consacré aux commencements et recommencements de la langue française (1975) s'articule autour des relations entre langue et traditions médiévales et québécoises. Les Actes, parus dans la revue *Liberté* (no 115), comportent, sur cet objet de réflexion, les études suivantes:

- 146 JEAN-MARCEL PAQUETTE, «Genèse et apocalypse d'une langue: le français de la Gaule à la Nouvelle-France»;
- 147 JACQUES BRAULT, «Sur la langue des poètes: Villon et Miron»;
- 148 MARCEL JUNEAU et MICHELINE MASSICOTTE-FERLAND, «L'«ancien français» dans les récits folkloriques québécois»;
- 149 LUC LACOURCIÈRE, «Les contes d'animaux dans la tradition orale au Canada français et le *Roman de Renart*».

Les observations de Luc Lacourcière sont reprises et élargies par

- 150 LUCILLE GUILBERT dans une thèse en préparation à l'Université Laval, sous la direction de ELLI KÖNGÄS-MARANDA.

2.4 — Théorie

PAUL ZUMTHOR a commencé son enseignement à l'Université de Montréal en 1969, et la période que couvre notre bilan en fut une pour lui d'intense production, qui lui permit de renouveler en profondeur la lecture des textes médiévaux à la lumière de la nouvelle critique. Il faut renoncer à citer tous les titres d'une bibliographie qui ne compte pas moins de cinquante

- 151-85 articles pour ces dix années; le lecteur pourra en retrouver le plus grand nombre sous les numéros suivants de Klapp: VIII, 1194, 1203, 1214; IX, 1182, 1235, 1273, 1274, 1275; X, 298, 1493, 1582, 1604; XI, 857, 1284, 1985, 1746; XII, 1833, 1953, 1954, 1955; XIII, 1343, 1415, 1503, 1905, 1906; XIV, 1374, 1418b, 1467, 1538, 1539, 1837; XV, 1191, 1522, 1592, 1747.

- 186 En 1971, il a publié son fondamental *Essai de poétique médiévale*, suivi
- 187 d'un recueil d'études portant le titre de *Langue, texte, énigme*, et les deux ouvrages sur les rhétoriciens, cités plus haut.

Un cycle d'études qui s'était ouvert dans les années cinquante sur les aspects formels de l'épopée, s'est poursuivi durant la décennie qui nous occupe, avec JEAN-MARCEL PAQUETTE:

- 188 «Epopée et roman: problème de la continuité» (XI, 1162);

- 189 «Le texte en métamorphose. Contribution à la poétique des laisses similaires», *Mélanges P. Jonin*, 1979;
- 190 «Nouvelle contribution à la poétique des laisses similaires», *Actes du 8^e Congrès international de la Société Rencesvals*, 1979;
- 191 Art. «Chanson de geste», *Dictionnaire international des termes littéraires*, Berne, 1979;
- 192 EUGÈNE VANCE a présenté dans son *Reading the Song of Roland* (VIII, 1509) la synthèse de ses travaux sur la chanson de geste; ses recherches actuelles sont de plus en plus orientées vers la poétique;
- 193 «The Word at Heart, *Aucassin et Nicolette* as a medieval Comedy of Language» (IX, 1314);
- 194 «Le combat érotique chez Chrétien de Troyes» (X, 1735);
- 195 «The Modernity of the Middle Ages in the Future» (XI, 1397);
- 196 «Signs of the City. Medieval Poetry as Detour» (XI, 1414);
- 197 «Love's Concordance. The Poetic of Desire and the Joy of the Text» (XIII, 1522);
- 198 «Roland et la poétique de la mémoire» dans G. Allard, *Epopée, légendes, miracles*, Montréal 1975;
- 199 «La théorie du signe et les genres littéraires au Moyen âge» (XIV, 1298).

La production critique de MARIE-LOUISE OLLIER est centrée sur le roman médiéval et spécialement sur Chrétien de Troyes. Nous avons présenté plus haut son projet de concordance de cet auteur. Il faut y ajouter:

- 200 «Le discours en abyme ou la narration équivoque» (XIII, 1388);
- 201 «Demande sociale et constitution d'un genre» (XIII, 1452);
- 202 «Le roman courtois, manifestation du dire créateur» (XIII, 1459a);
- 203 «The Author in the Text. The Prologues of Chrétien de Troyes» (XIII, 1647);
- 204 «Proverbe et sentence. Le discours d'autorité chez C. de Troyes» (XIV, 1663);
- 205 «Le présent du récit: temporalité et roman en vers», *Langue française* 40 (1978).

Quelques autres études ont aussi été consacrées au discours narratif:

- 206 PIERRE KUNSTMANN, «Vers un catalogue des éléments narratifs des Miracles de N.-D. au Moyen âge», *Actes du 15^e Congrès intern. de Linguistique*, Rio de Janeiro, 1977;
- 207 PIERRE KUNSTMANN, «Texte, intertexte et autotexte dans le *Tristan* de Thomas», à paraître dans *French Forum*;
- 208 JEANNE DEMERS, «L'art du conte écrit ou le lecteur complice», (XI, 1484);
- 209 JEAN-MARCEL PAQUETTE, «Temps, écriture, marché: pour une sémiosis du *Testament* de Villon», *Poétique*, 1979;
- 210 YVAN LEPAGE, «La dislocation de la vision allégorique dans la *Messe des Oiseaux* de Jean de Condé», *Romanische Forschungen* (à paraître).

2.5 — Vulgarisation

Un seul chercheur, à notre connaissance, a apporté son effort à vulgariser et à rendre accessibles en français moderne les grands textes

médiévaux. De 1967 à 1973, JEAN-MARCEL PAQUETTE a publié en tranches
 211-13 trois oeuvres dans *Information médiévale*: la *Chanson de Roland*, le *Chevalier à la*
 214 *Charrette*, le *Tristan* de Bérout. Il a aussi traduit les *Versets de la mort* d'Hélinand
 de Froidmont (Bruxelles, éd. du Théâtre-poème, 1973), et il publiera bientôt
 215 chez Stock une version moderne en prose de la *Chanson de Roland*. Il a
 216 préparé, sous le titre *Poèmes de la mort: 12^e - 15^e siècles*, une anthologie qui
 paraîtra bientôt en 10/18 et viendra s'ajouter à celle de Paul Zumthor sur les
 rhétoriciens (voir *supra*).

Un autre type de vulgarisation est celui qui a fait sortir le *Ménagier de*
Paris des histoires littéraires pour en faire un livre de cuisine moderne: CON-
 217 STANCE B. HIEATT et SHARON BUTLER, *Pleyn Delit, Medieval Cookery for*
Modern Cooks, Toronto 1976. Ce livre a aussitôt été traduit par une des par-
 218 ticipantes au «laboratoire», BRENDA THAON, sous le titre *Pain, vin et veneison*,
 Montréal, l'Aurore 1977.

Si on la considère globalement, la période des dix dernières années sem-
 ble bien témoigner d'un déblocage des études et de la recherche en littérature
 française médiévale. On peut voir un indice de cette évolution dans la pro-
 venance et les qualifications des chercheurs: un grand nombre de professeurs
 actuels dans les universités ont dû recevoir leur formation à l'étranger, alors
 qu'il devient de plus en plus possible de trouver au Québec et au Canada les
 lieux et les instruments d'une formation complète. En même temps, l'intérêt
 des étudiants pour la littérature médiévale s'accroît. Mais il est dans la logi-
 que de cet intérêt de susciter à son tour de nouvelles demandes, au point
 qu'on peut se demander si les infrastructures existantes sont suffisantes pour
 les années qui viennent. Arrivée à ce point, notre analyse débouche sur une
 série de questions qu'il serait long de traiter en détail: homogénéisation des
 programmes de cours dans les départements, amélioration des bibliothèques,
 possibilités de stages dans les grands centres d'études médiévales et
 d'échanges inter-universitaires, mise sur pied d'associations et de revues
 scientifiques, etc. Certaines carences dans les équipements scientifiques au
 Canada se dégagent très vite à la lecture du bilan qui précède: notamment le
 fait qu'un chercheur d'ici publie partout dans le monde, sauf ici. Si l'absence
 d'une revue scientifique consacrée aux recherches des Canadiens en
 littérature française médiévale pouvait se justifier, il y a quelques années,
 par la terreur sacrée et légitime qu'ont toujours eue les universitaires pour les
 revues-maison, nous n'en sommes heureusement plus là, et il devient urgent
 que les chercheurs canadiens regroupent leurs efforts pour mettre sur pied
 une revue de classe internationale. Cette suggestion aura encore plus de
 chance d'aboutir si on l'assortit d'une autre: que les mêmes chercheurs se

donnent une association qui soit leur lieu naturel de rencontres et d'échanges. En effet, l'important n'est pas que les recherches faites au Canada reçoivent telle ou telle orientation qui permette de leur reconnaître quelque spécificité que ce soit, au contraire: pour qu'elles deviennent de plus en plus diversifiées et riches, il est essentiel que l'information scientifique circule facilement sur l'ensemble du territoire. C'est en tout cas dans cet esprit qu'a été conçu le présent bilan.

Juin 1979

Bruno Roy
Madeleine Jeay
Université de Montréal

Index des chercheurs

- | | |
|---------------------------------|----------------------------------|
| Allen, John: 55, 58, 60, 75, 77 | Faribault, Marthe: 32 |
| Allien, Francklin: 8 | Folkart, Barbara: 18, 19 |
| Archibald, Jim K.: 9 | Gendron, Jean-Denis: 135 |
| Barreau, Michel: 64 | Gold, Marguerite: 117 |
| Baudouin, Rae S.: 28, 29, 59 | Goodstadt, Ann: 90 |
| Bergeron, Réjean: 30 | Grant, J.I.: 4 |
| Bergmann, Rosemarie: 64 | Grunmann, Minnette: 78, 79, 142 |
| Boglioni, Pierre: 100 | Guilbert, Lucille: 150 |
| Boisvert, Lionel: 135 | Harden, Robert: 31 |
| Bratley, Paul: 63 | Hieatt, Constance: B. 33, 217 |
| Brault, Jacques: 101, 147 | Huyghe, Evelyn: 34 |
| Brind'Amour, Lucie: 64, 109-110 | Jeay, Madeleine: 35, 120 |
| Burrell, Margaret: 11 | Jobin-Tremblay, Christiane: 81 |
| Butler, Sharon: 217 | Jones, Robin: 36 |
| Chavy, Paul: 64 | Julian, John: 89 |
| Childs, Patricia: 111 | Juneau, Marcel: 148 |
| Choquette, Diane: 15 | Köngäs-Maranda, Elli: 150 |
| Conlon, Denis: 23, 24, 42 | Kunstmann, Pierre: 5, 6, 17, 37, |
| Corbett, Noël: 22 | 66, 84, 140, 206-207 |
| Collins, Frank: 31, 139 | Kushner, Eva: 64 |
| Corcoran, Cynthia: 88 | Lacourcière, Luc: 149 |
| Costanzo, Antonio: 113 | Legendre, Ghislaine: 41, 62, 138 |
| Cromie, M.A.: 82 | Lepage, Yvan G.: 21, 25, 38, 69, |
| Demers, Jeanne: 64, 115-6, 208 | 73, 74, 210 |
| Deschamps, Nicole: 67 | Lévy, Claude: 12 |
| Di Stefano, Giuseppe: 65, 76, | Lusignan, Serge: 56, 57, 61, 63 |
| 112, 121-131, 143-145 | McLelland, Denise: 7 |

- Massicotte-Ferland, M.: 148
Ménard, Jacques: 51
Miquet, Jean: 39, 40, 64, 106
Naaman, Antoine: 1
Ollier, Marie-Louise: 61, 87, 200-205
Paquette, Jean-Marcel: 2, 48, 53, 83, 146, 188-191, 209, 211-216
Piehler, Paul: 51
Pfeffer, Wendy: 92
Pugliese, Olga: 64
Rizk, Nazl: 114
Roy, Bruno: 13, 26, 51, 57, 67, 68, 118-120
Roy, Paul: 27
Royer, Georges: 10
Runte, Hans: 14, 71, 72, 86, 102-105
Russell, D.W.: 20, 43
Schulze-Busacker, Elisabeth: 49, 50, 70, 80, 93-98, 100, 136, 137
Scully, Terence: 16, 85
Shore, Lys Ann: 44
Sitarz, Beata: 91
Soda-Bozzer, Angela: 131
Sutto, Claude: 51, 95
Taylor, Robert: 3, 45, 46, 52, 99, 141
Tesson, Françoise: 47
Thaon, Brenda: 218
Thomas, Arlette: 54
Vance, Eugène: 192-199
Williams, David: 51
Wittlin, Curt: 132-134
Zumthor, Paul: 64, 107-108, 151-187

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970 — 1979

Le XVI^e siècle

Ce texte n'a pas la prétention d'établir un état complet des recherches en littérature française du XVI^e siècle. Il est d'abord le fruit d'une enquête auprès de collègues¹. Et comme toute enquête de cette nature, la qualité des informations est souvent tributaire de la fidélité des répondants. Celle-ci n'étant pas parfaite, le texte qui en résulte ne peut l'être tout à fait.

Il est bien sûr d'autres sources d'investigation: *Bibliographie du Québec*,

1 Le questionnaire portait aussi bien sur la recherche passée que présente, sur l'enseignement du 1^{er} cycle ainsi que sur celui des 2^e et 3^e cycles; on trouvera dans les notes suivantes les renseignements sur les thèses et mémoires inédits.

Canadiana... Et pour les thèses soutenues, le livre de Naaman est fort précieux à condition toutefois de le compléter par *Livres et auteurs québécois*, *Thèses canadiennes* et le *Répertoire des thèses de doctorat* (Aupelf). L'on comprendra donc que nous ne nous en sommes pas tenu aux seuls travaux publiés. Ceux-ci ne rendent pas toujours compte du travail intense de recherche, surtout dans un domaine où les éditeurs ne courent pas frénétiquement après les titres. Un silence de notre part aurait occulté injustement des orientations de recherche qui méritent d'être connues et bien des communications sont éclairantes sur ce point. Il en est de même des thèses soutenues, en préparation et des travaux de recherche en cours.

Reste aussi l'enseignement. L'on sait, et plusieurs collègues l'ont avoué, que faute de pouvoir enseigner dans leur domaine de spécialisation, plusieurs professeurs ont dû se recycler dans un autre domaine littéraire, entraînant par le fait même l'abandon de toute recherche. La possibilité ou non d'enseigner la littérature française du XVI^e siècle n'est donc pas à long terme sans intérêt sur la recherche dans ce domaine.

1— Recherche

Instruments de travail

C'est bien connu, les siècles littéraires ont des frontières bien fragiles. Rien d'étonnant donc que mon collègue Beugnot recense, pour le XVII^e siècle, les deux volumes de R. ARBOUR sur *L'ère baroque en France* (XV, 2611) couvrant la période 1585-1615. Du même Arbour, signalons, toujours à la limite des deux siècles, l'édition critique des *Amours de Pistion et de Fortune* (XI, 2585) et de l'adaptation dramatique qu'en a tirée J. du Hamel (XII, 3186). Et toujours dans le domaine de l'édition critique, SIMONE MASER vient de publier chez Droz *Le Brave* de J.A. de Baïf (1979).

A cause de l'importance d'Erasme en littérature française du XVI^e siècle, tout travail favorisant une meilleure connaissance des oeuvres et de la pensée de cet auteur peut être considéré, à la limite, dans cette rubrique. Et bien que l'on puisse contester l'utilité, pour des érudits devant connaître le latin, des traductions des oeuvres d'Erasme, les Presses de l'Université Laval en co-édition avec les Presses académiques européennes, publient la *Correspondance d'Erasme*. BENOÎT BEAULIEU a assuré la traduction du t. 9 de cette collection, tome qui paraîtra sous peu. Beaulieu avait d'ailleurs déjà traduit des extraits de l'*Enchiridion* (*Études littéraires*, IV, 2, août 1971), traité de «L'Utilité des lettres selon Erasme» (IX, 1679) et donné *Visage littéraire d'Erasme* en 1973 deux ans après que les Presses de Laval, toujours, aient publié un choix de *Colloques* et un *Erasme, humaniste dolent* (1971).

Dans le cadre des ouvrages généraux, EVA KUSHNER assume la co-
 229 direction avec T. KLANICZAY et A. STEGMAN, de l'*Histoire comparée des littératures, Renaissance* (4 vol.) dont le volume 1 est sous presse. Elle prépare plus particulièrement les articles «Poésie religieuse» et «Néo-platonisme et pétrarquisme» du vol. III.

Histoire littéraire

1— Etude des sources et de l'influence

Bien que parfois difficile à cerner, l'étude des sources et de l'influence peut aider à mieux comprendre l'origine d'une oeuvre ou simplement la culture dans laquelle baignait tel auteur ou encore, et banalité que de le
 230 répéter, les grands courants d'une époque. ISIDA CREMONA a publié l'*In-
 231 fluence de l'Aminta sur la pastorale dramatique française* (XV, 2174). MOISAN, dans une thèse soutenue à Grenoble, l'*Humanisme dans l'oeuvre de Joachim du Bellay*², essaie d'analyser, entre autres choses, les sources de l'inspiration religieuse et «classique» de du Bellay. Le titre du moins révèle la même intention chez FREDERICA LALONDE dans sa thèse de doctorat: *Les Anciens et la bible dans la vie et les oeuvres de Louis des Masures*³. Quant aux influences italiennes, deux thèses de maîtrise y sont consacrées: PARASKEVI DEMAKOS,
 233 *Italianisme et anti-italianisme au seizième siècle* et ANGELA SODA BOZZER,
 234 *L'Italianisme chez les grands rhétoriciens*⁴. EVA KUSHNER étudiera plus précisément le rôle d'Orphée dans deux communications: «Réflexions sur le rôle d'Orphée chez quelques écrivains de la Renaissance» et «Aspects of the Orpheus myth in Renaissance Literature». L'on peut aussi ranger dans cette
 236 rubrique les travaux de recherche qu'annonce SIMONE MASER sur Pierre Trotterel et surtout sur le néo-platonisme, ainsi que la thèse de maîtrise de
 237 FRANÇOIS MARQUIS sur le «*De Amore*» d'André le Chapelain⁵. Qui dit influence, sources, dit aussi *inventio*, originalité. EVA KUSHNER aborde ces
 238 deux notions dans une communication: «The Concept of Invention in 16th
 239 century literary theory» et dans une article «Le problème de l'originalité chez un écrivain français de la Renaissance: Pontus de Tyard» (*Présentation*, XXVII, 1972, p. 71-89).

Nous savons tous que les traductions ont joué au seizième siècle un rôle énorme dans la diffusion de thèmes, d'images, d'idées et même si l'on suppose que certains grands écrivains ont pu lire les originaux, il n'en demeure pas moins que les traductions témoignent d'un goût littéraire et philosophique que l'on ne saurait nier. Les travaux facilitant la compréhension de cet exercice sont donc utiles pour la compréhension de ce siècle. Dans cette
 240 veine, il faut citer la thèse de maîtrise de A. VERSTRAELEN, *Les traducteurs grecs et latins en France durant la Renaissance (1500-1580): historique, problèmes,*

2 D.U., 1969. Direction: Sage, Béné.

3 Ottawa, 1974. Direction: Arbour.

4 McGill, 1975. Direction: Di Stephano dans les deux cas.

5 Montréal, 1972.

- 241 quelques traducteurs⁶, les articles de SIMONE MASER déjà parus, «J.A. de
Baïf, traducteur des Psaumes» (XIV, 2096), «Les Hébraïsmes dans la
traduction des Psaumes de Baïf» (XV, 2240), «Pourquoi Baïf a-t-il traduit les
Psaumes?» (*Revue de l'Université d'Ottawa*), et à paraître, «Baïf, traducteur
242 biblique». EVA KUSHNER prépare, avec PAUL CHANCY, un numéro spécial
de la *Revue canadienne de littérature comparée* sur la traduction à l'époque de la
Renaissance.

2— Monographie

- Catégorie difficile à cerner si l'on ne se fie qu'aux titres des ouvrages.
243 Où ranger le Commynes mémorialiste de JEANNE DEMERS (XIV, 1700,
XV, 1870, 1871) quand la thèse à l'origine de cet ouvrage traitait du sujet
suivant: *La digression dans les «Mémoires» ou Commynes un moraliste en devenir?*⁷
244 Le *Rabelais tel quel* de GEORGES-ANDRÉ VACHON (XV, 2519) et le
245 *Michel de Montaigne ou le pari d'Exemplarité* de MARCEL GUTWIRTH (XV,
2408) semblent cependant trouver leur place ici. Il en sera de même pour la
246 thèse de doctorat d'état que prépare EVA KUSHNER sur *Pontus de Tyard,
l'homme et l'oeuvre*.

- En élargissant un peu la notion de monographie, nous pouvons citer
247 d'ANDRÉ BERTHIAUME, la *Découverte ambiguë, essai sur les récits de voyage de Jac-
ques Cartier et leur fortune littéraire* (XV, 2267) et la thèse de maîtrise de LISETTE
248 GIROUARD, *Etude des contes amoureux de Jeanne Flore*, dirigée par Di Stephano.

3— Histoire des thèmes et des idées

- Catégorie fort large et qui peut comprendre aussi bien les approches
thématiques plus intuitives ou plus méthodiques que les études idéologiques.
La liste des ouvrages que l'on peut placer dans cette rubrique est par consé-
249 quent assez importante. Notons les thèses d'ANDRÉ BERTHIAUME, *Place et*
250 *signification de l'humour dans les «Essais» de Montaigne*⁸, d'A. BELLEAU, *Le*
251 *Voyage dans l'oeuvre de Rabelais*⁹, de M. LAFLEUR, *Langage du costume chez*
252 *Rabelais*¹⁰, et de ROBERT MÉLANÇON, *Structure et fonction de l'image poétique de*
253 *Desportes à la Ceppede (1575-1615)*¹¹. ISIDA CREMONA dirige une thèse sur *Le*
Pantagruélisme et l'idée de bonheur.

- 254 EVA KUSHNER analyse «The Role of Platonic Symbol in the Poetry of
Pontus de Tyard» (XI, 2303) et «Le Système symbolique dans la Poétique de
Pontus de Tyard» (*Saggi e Ricerche di Letteratura Francese*, XII, 1973, p. 9-45).
255 Toujours de Kushner, signalons une communication sur «Pontus de Tyard
et le piège du Pétrarquisme» (*Revue de l'Association des Humanités*,

6 McGill, 1969. Direction: Y. Quintin.

7 D. 3^e cycle, Toulouse-Le Mirail, 1971. Direction: Fromilhague, Dufournet (Sorbonne)

8 D. 3^e cycle, Orléans-Tours, 1969. Direction: Stegman.

9 M.A. Montréal, 1970. Direction: M. Baraz.

10 M.A. Montréal, 1974. Direction: R. Mélançon.

11 D. 3^e cycle, Tours. Direction: Stegmann.

256 XXVIII, 4 automne 1977). Enfin, de PIERRE PARC, «Le Sens de la complexité
257 psychologique chez Montaigne». ROGER LEMOINE retrace le thème de
l'Amérique dans *L'Amérique et les poètes français de la Renaissance* (X, 2022) et il
poursuit la même recherche sur les prosateurs français de la Renaissance.

Du côté de l'idéologie ou du rapport entre littérature et société, il faut
258 retenir l'article d'ISIDA CREMONA sur «Thélème, «Il Cortegiano» et la cour
de François I^{er}» (*Renaissance et Réforme*, nouvelle série, II, 1, 1978) et
259 surveiller celui qui paraîtra dans *Studi Francesi* sur «La Pensée politique de Montaigne
et les Guerres civiles». Cette collègue poursuit également des recherches sur
260 Honoré d'Urfé et la maison de Savoie ainsi que sur les rapports culturels entre
la France et la république de Venise et elle dirige une thèse de maîtrise
261 sur «Noël du Fail, *Les Propos rustiques de maître Léon Ladulfi*, politique et
262 société». De même, BERTHIAUME a repris dans un article la communication
donnée en 1977 devant les membres de S.C.E.R., «Pour une approche
idéologique des «Essais» de Montaigne» (*Renaissance et Réforme*, nouvelle
série, II, 1, 1978) et il a un projet de recherche en cours sur les *Essais* de
Montaigne dans des perspectives idéologique et formelle.

263 Signalons aussi, un peu en vrac bien sûr, la thèse de MARGUERITE
LABERGE, *Les conditions de la vie littéraire en France au XVI^e siècle d'après l'oeuvre*
264 *de Pierre de Ronsard*¹², celle d'ALICE GUNTER sur le *Réalisme dans la nouvelle à*
265 *l'aube de la Renaissance*¹³, l'article d'EVA KUSHNER sur «Pontus de Tyard et
le pouvoir royal» (*Actes du Colloque de Marguerite de Savoie*, Paris et Genève,
266 Champion, 1978, p. 341-360) et la communication suivante d'Eva Kushner,
«La Pensée sociale de Symphorien Champier».

4— Autres sujets d'histoire littéraire

Certains sujets ne peuvent être facilement classés. Notons dans cette
catégorie, les études sur l'esthétique: la thèse de maîtrise de M.
267 LADOUCEUR-LACASSE sur *La Dimension esthétique du comique chez Rabelais*¹⁴ et
268 la communication d'EVA KUSHNER sur «L'Esthétique de Pontus de Tyard».

Il en est de même de certains essais de compréhension d'une oeuvre
dont l'approche méthodologique n'est pas toujours «cataloguable» officielle-
269 ment. Exemple, les articles de J.-C. MOISAN sur «L'Organisation des
270 Amours de Cassandre» (IX, 1924) et d'EVA KUSHNER sur «*Le solitaire*
Premier de Pontus de Tyard: prolégomènes à une interprétation» (XI, 2305).

271 Mi-fortune littéraire, mi-étude de sources, l'ouvrage d'ANTONINE
MAILLET sur *Rabelais et les traditions populaires en Acadie* (XI, 2208).

Enfin, il faut ranger dans cette catégorie, faute de mieux, la thèse de N.

12 D.L. Laval, 1970. Direction: Sage.

13 M.A. McGill, 1972. Direction: Di Stephano.

14 M.A. Sherbrooke, 1974. Direction: Naaman.

- 272 RIZK sur les *Moralités finales dans la nouvelle en France aux XV^e et XVI^e siècles*¹⁵
 273 et la communication de MOISAN sur «Le Poète savant et le commentateur
 dans la poésie de la Pléiade; recherche d'un sens à une relation trop connue».

Approches plus formelles

Titre fort vague et volontairement ainsi. Pour éviter bien sûr tout dogmatisme. S'y retrouveront des études dont les auteurs font appel aux théories récentes en littérature ou encore analysent les rapports entre la réflexion théorique et la pratique littéraire. Ce qui, dans ce dernier cas, ne peut se faire sans une approche, bien sûr, historique.

- 274 C'est le cas de l'ouvrage de PAUL ZUMTHOR sur les grands rhétori-
 queurs, *Le Masque et la lumière* (Édition du Seuil, «Poétique», 1978) ainsi que de
 275 tous les articles qu'il a livrés dans diverses revues sur le même sujet: «Les grands
 276 rhétoriciens et le vers» (XII, 1954). «Le grand change des rhétoriciens»
 277-78 (XV, 1747), «Le discours polyvalent de Jean Molinet» (XIV, 1837), «Le car-
 279 refour des Rhétoriciens» (XIV, 1538), «La pluralité du discours chez les
 grands rhétoriciens» (*Renaissance et nouvelle critique*, S.U.N.Y., Albany,
 280 1978, p. 11-20 et 135-153) et «Lecture d'une ballade de Jean Meschinot» (*Le
 moyen français*, I, 1977, p. 5-32). Il dirige de plus la thèse de LUCIE
 281 BRIND'AMOUR sur *La poétique de Jean Parmentier*.

- C'est dans le même esprit que travaille J.-C. MOISAN dans ses recher-
 ches sur la théorie et la pratique de la poésie satirique au XVI^e siècle. Un ar-
 282 ticle déjà paru traitait de la «Théorie et pratique dans les *Regrets* de du Bellay»
 (XV, 2302).

- 283 EVA KUSHNER prépare *Histoire et poétique du dialogue à la Renaissance* pour
 les Presses de l'Université du Québec dans la collection Genres et Discours.
 Déjà elle avait abordé ce sujet dans de nombreux articles et dans de nom-
 284 breuses communications. D'abord les articles parus: «Réflexions sur le
 285 dialogue en France au XVI^e siècle» (XI, 1850), «Renaissance dialogue:
 Work of Art or instrument of Inquiry?» (*Zagadnienia rodzajow literackich*, Lodz,
 286 Pologne, cahier 39, 1977, p. 23-35), «Le Dialogue en France à la
 Renaissance: quelques critères génologiques» (*Revue canadienne de littérature
 comparée*, printemps 1978, p. 142-153); les articles à paraître: pour *French
 287 Forum*, «Dialogue et structure dans le *Cymbalum Mundi* de Bonaventure des
 288 Périers» et «Littérarité du dialogue à la Renaissance» pour *Literary Theory: an
 International Yearbook*, vol. II.
 289 Et enfin, les communications: «Le rôle littéraire du dialogue en France
 290 au XVI^e siècle», «Le rôle de la structure dialoguée dans le *Cymbalum Mundi*
 291 de Bonaventure des Périers», «Towards a Typology of the Renaissance
 292 Dialogue». Eva Kushner dirige de plus une thèse de doctorat sur *La Théorie et*

15 Ph.D. McGill, 1972. Direction: Di Stephano.

la pratique de la tragédie en Angleterre et en France au XVI^e siècle. Il faut enfin mentionner, toujours d'Eva Kushner, la communication sur «La Notion du langage poétique chez Maurice Scève et Pontus de Tyard».

JEANNE DEMERS s'intéresse au récit aussi bien dans sa structure que dans les rapports entre narrateur et narrataire. Ainsi l'article «L'Art du conte écrit ou le lecteur complice» (XI, 1484) reprend le thème d'une communication donnée à l'Université de Michigan, «De la nécessité d'une complicité conteur / lecteur dans le conte écrit»; quant à la structure interne du conte, elle est abordée dans «Les XV joies de mariage ou le récit organisé en forme vide» (*Bulletin de L'APFUC*, avril 1977, p. 3-16).

C'est dans le même esprit que Jeanne Demers aborde Montaigne. A preuve l'article sur «la Sagesse» de Montaigne, une poétique» (XI, 2080) et la communication invitant à «une lecture formelle des *Essais*».

BENOÎT BEAULIEU mène présentement des recherches sur les conteurs français du XVI^e siècle et EVA KUSHNER dirige une thèse de maîtrise dont le sujet est *La narrativité du doute dans le «Tiers Livre» de Rabelais*.

Mentionnons aussi la communication de SIMONE MASER abordant l'étude de Baïf et des Psautiers par la voie de la sémantique: «Baïf et les Psautiers d'après une étude sémantique de l'homme dans les Psautiers du dit auteur». ANDRÉ BERTHIAUME dirige avec ANNETTE PAQUOT, linguiste, une thèse de doctorat qui privilégie l'étude sémantique, «La notion de nature dans les *Essais* de Montaigne». EVA KUSHNER enfin, dans une communication, étudie les termes «Science» et «Nescience» dans la littérature française du XVI^e siècle.

Voilà donc la fin d'une longue énumération avec l'ennui que cela peut comporter et dont je suis très conscient. Conscient également de l'arbitraire de certains regroupements. Mais convaincu cependant qu'il fallait tenir compte de tous les éléments (publications, parutions prochaines, thèses soutenues et en cours, communications et projets de recherche) pour donner un aperçu réel de la recherche en littérature du XVI^e siècle.

2 — Enseignement

L'étude systématique des annuaires des dix dernières années m'inspire les remarques suivantes:

1— Les programmes de 1^{er} cycle ont tendance à donner une bien petite place au 16^e siècle si l'on regarde la place faite aux 19^e et 20^e siècles. Ainsi, si l'on excepte l'Université du Québec à Rimouski, Laval (option littérature française), Concordia (où dans certains programmes le nombre de crédits exigés soit en littérature du Moyen âge, soit en littérature du XVI^e siècle, oblige pratiquement l'étudiant à choisir un cours en XVI^e siècle) et Moncton, les cours en littérature du XVI^e siècle sont offerts en option. A Sher-

brooke, où tout le programme est axé sur un apprentissage des appareils critiques, aucun cours du XVI^e siècle n'est recommandé dans le «curriculum studiorum», même en option.

2— De plus, le nombre de cours offerts en littérature du XVI^e siècle a nettement tendance à diminuer, passant de 6 à 3 aussi bien à Montréal et à Trois-Rivières qu'à Québec, ou à demeurer stable là où ces cours étaient déjà peu nombreux.

3— La description des cours offerts au 1er cycle démontre clairement que, dans les universités anglophones du Québec, à l'exception de Concordia, et dans les universités hors Québec, la tradition est de donner un cours général. Dans les universités francophones par ailleurs, les cours offerts étaient beaucoup plus diversifiés: cours généraux, cours sur une ou deux oeuvres, cours sur un auteur, sur un mouvement poétique (poésie amoureuse, satirique...), cours sur les rapports entre la pratique et la théorie. Nous avons écrit «étaient», car une tendance commence à poindre dans ces universités vers le cours général. S'il faut vraiment entrer dans ce mouvement, l'on a à se demander, devant le nombre de plus en plus restreint de cours offerts en littérature du XVI^e siècle, quel contenu favoriser. Fera-t-on de l'histoire littéraire traditionnelle? Donnera-t-on des cours de civilisation? La question se pose et la réponse n'est pas toujours simple puisqu'il faut tenir compte des objectifs de formation de chaque programme. Mais puisqu'il s'agit de former des littéraires, non des historiens, pourquoi ces cours, dits généraux, ne seraient-ils pas axés sur la pratique littéraire d'une époque en regard de la théorie de cette même époque? Cours qui traiteraient vraiment de pratique littéraire, c'est-à-dire d'écriture, et qui rendraient l'étudiant sensible aux réflexions théoriques de cette même époque sur la production et la pratique de cette écriture.

4— Aux 2^e et 3^e cycle, par contre, les cours donnés dans les universités anglophones au Québec ou dans les universités hors Québec sont plus axés sur le corpus. Dans les universités francophones l'apprentissage des appareils critiques a eu tendance à évacuer, à plus d'un endroit, les cours du corpus.

Tout cela démontre que les professeurs ont nettement intérêt à se regrouper, à réfléchir sur l'état de leur enseignement, et à rechercher ensemble des voies pédagogiques nouvelles.

Index analytique

Amérique (Nouvelle-France):
247, 257, 272
Aminta: 231
Amours de Pistion et de Fortuni: 220,
221
Baïf, J.A. de: 222, 241, 299
Baroque: 219
Bible: 232, 241, 299
Cartier, Jacques: 247
Chancy, Paul: 242
Commynes: 243
Conte: 294, 295, 297
Des Masures, Louis: 232
Des Périers, Bonaventure: 287,
290
Dialogue: 285, 289, 291, 292
Du Bellay, Joachim: 231, 282
Du Fail, Noël: 261
Du Hamel, J.: 221
Erasme: 223-228
Flore, Jeanne: 248
Histoire littéraire: 219, 239, 253
Humanisme: 231
Inventio: 238

Italianisme: 234, 235
Le Chapelain, André: 237
Meschinot, Jean: 280
Molinet, Jean: 277
Montaigne: 245, 250, 256, 259,
262, 296, 300
Parmentier, Jean: 281
Pastorale: 230
Pléiade: 273
Poétique: 252, 264, 274 et suiv.
Pontus de Tyard: 239, 246, 254,
255, 257, 266, 268, 270, 293
Rabelais: 244, 250, 251, 253,
258, 267, 271, 298,
Rhétoriciens (les Grands): 235,
274, 275, 276, 278, 279
Ronsard: 263, 269
Scève, Maurice: 293
Théâtre: cf. Pastorale, Tragédie
Traduction: 240
Tragédie: 292
Trotterel, Pierre: 236
Urfé, Honoré de: 260

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970 — 1979

Le XVII^e siècle

Un auteur et son oeuvre, une époque, un genre, moins aisément une méthode critique sont les limites ordinairement assignées à un état présent. En revanche, les frontières géographiques se révèlent plus incertaines, même si des critères nationaux président parfois à certains bilans¹. Il convient donc

¹ Voir par exemple *Le XVII^e siècle aujourd'hui* (Actes du 4^e colloque de Marseille, janvier 1974, CMR 17) dont les deux premières parties s'intitulent, respectivement, «L'enseignement du XVII^e siècle en France» et «Le XVII^e siècle à l'étranger» (Belgique, Grande-Bretagne, Italie, Allemagne, Algérie et Tunisie); et encore il est plus aisé de déterminer, dans un pays donné, la place institutionnelle du XVII^e siècle, que de cerner une recherche dont les lieux de diffusion peuvent être fort divers. Lors du 8^e colloque de Marseille (janvier 1978), Nicole Boursier a présenté une communication sur «Les orientations de la recherche nord-américaine sur le XVII^e siècle».

de préciser tout de suite l'extension que nous donnons à l'adjectif *canadien*: d'une part, malgré le patronage de ce congrès par l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, il a paru indispensable, pour un siècle qui n'occupe pas dans la recherche et dans l'enseignement une place privilégiée, d'étendre le regard sur le Canada tout entier, sans nous restreindre au seul Québec et à ses marches ontariennes; d'autre part, si l'adjectif renvoie à une appartenance géographique, le lieu de travail passé - puisqu'il faut tenir compte de la mobilité universitaire - ou présent des auteurs, il pourra aussi à l'occasion renvoyer au lieu de publication de travaux qui ont été menés à l'extérieur par des chercheurs étrangers. Mais ce double critère, joint au dépouillement des instruments bibliographiques et à l'enquête directe auprès des dix-septiémistes canadiens dont les noms figurent dans les annuaires disponibles², ne garantissent pas l'absence de toute lacune.

Si donc lacunes il y a, elles ne sont pas l'effet d'un silence volontaire qui masquerait un jugement de valeur implicite, ou un ostracisme délibéré. Le souci d'exhaustivité était en effet, dans ce panorama rétrospectif qui voudrait aussi travailler à une prospective, préférable à la sélection que supposerait un palmarès. Les recherches que nous avons inventoriées seront présentées selon leurs orientations méthodologiques ou leurs intentions, même si parfois les résultats peuvent être jugés décevants. Ce mode de classement a paru de plus propre, malgré la part inévitable d'arbitraire qu'il comporte, à situer la recherche canadienne dans le vaste mouvement de redécouverte et de réinterprétation qui, depuis deux ou trois décennies, est en train de métamorphoser notre représentation du «siècle classique».

Dernière remarque: le lieu de cette rencontre et la fécondité remarquable des recherches récentes appelaient une rubrique à part pour la littérature de la Nouvelle-France, extension d'une littérature métropolitaine dont elle revit parfois les polémiques³, mais aussi foyer d'écrits originaux où s'ente la mythologie de la littérature québécoise moderne. C'est aussi l'occasion d'entrouvrir une porte vers l'histoire culturelle, sociale, politique ou religieuse que nous avons dû, pour le reste du bilan, laisser dans l'ombre.

2 *Répertoire des professeurs de français des universités canadiennes*, publié par l'APFUC, mai 1974; *Répertoire international des dix-septiémistes* (Marseille, CMR 17, 2^e édition, 1980). Le questionnaire préalable à ce bilan a été diffusé, une première fois, en janvier, puis de nouveau en mars pour une liste complémentaire; sur 90 questionnaires envoyés, 43 n'ont pas été retournés et 11 n'ont pas réussi à atteindre leur destinataire.

3 On connaît le mandement de l'archevêque de Québec, J.B. de Saint-Vallier, le 16 janvier 1694, contre une représentation de *Tartuffe* que préparait le sieur de Mareuil. Voir à ce sujet A. Rambaud, *Revue de l'Université Laval*, janvier 1954; P. Mèlèse, *Dix-septième siècle*, 53, 1961, et L. Leblanc, *Écrits de la Nouvelle-France*, vol. I de l'*Anthologie de la littérature québécoise*, dir. G. Marcotte, Montréal, 1978, p. 162-163.

1— La constitution d'instruments de travail⁴

1. Bibliographie

Deux ouvrages fondamentaux, publiés à Genève, représentent des apports irremplaçables à notre connaissance des charnières du siècle. Vers le XVIII^e siècle, ce sont les 6 volumes de P.M. CONLON, *Prélude au siècle des lumières* (*IX, 2642-2643) qui recensent près de 20.000 titres, accompagnés de la date du privilège et de la localisation; des entrées multiples, inventaire chronologique suivi d'un index des titres et d'un index des auteurs, facilitent la consultation et l'exploitation. Vers le XVI^e siècle, c'est *L'ère baroque en France* de R. ARBOUR, dont les deux volumes publiés pour la période 1585-1615 (*XV, 2611) font attendre impatiemment les 5 autres volumes qui couvriront les années 1615-1640. Dans un article consacré à l'éditeur rouennais Raphaël du Petit-Val, R. ARBOUR avait à la fois donné un premier aperçu de son enquête et montré ce qu'elle pouvait apporter à l'histoire du livre (XIII, 2449).

Plus modestement, C. ROUBEN nous aide, par son inventaire des «questions et maximes d'amour» (XI, 2354), à mieux mesurer l'étendue d'un genre mineur où se côtoient mondanité et création littéraire, et B. BEUGNOT publie aux Presses de l'Université de Saint-Etienne le *Supplément II* (1979) de la *Bibliographie générale de Guez de Balzac* dont les Presses de l'Université de Montréal avaient édité en 1967 et 1969 les deux premiers volumes.

Il faut enfin mentionner deux cahiers polycopiés, dont l'un a fait l'objet d'une certaine diffusion, *Theory and Practice of the «petit roman» in France 1656-1683*⁵, tandis que le second, *Le récit de voyage en Nouvelle-France*⁶, n'a pas franchi les portes du département d'études françaises de l'Université de Montréal.

4 Afin de ne pas alourdir ces pages par l'abondance des adresses bibliographiques, on renverra à O. Klapp, *Bibliographie der Literaturwissenschaft* (Frankfurt, vol. VIII à XV pour les années 1970 à 1977). Le chiffre romain désigne le volume, le chiffre arabe le numéro de la référence dans le volume; des références multiples pour un même titre signifient que le volume a fait l'objet de plusieurs comptes rendus critiques. Enfin, un astérisque placé avant la référence distingue les livres des articles.

5 Cahier polycopié de 52 pages, préparé par Ellen Hunter-Chapco (University of Regina, 1977). Une introduction de 15 p. précède la bibliographie proprement dite (textes théoriques du XVII^e siècle, puis études critiques modernes sur le genre, sur Segrais, sur Du Plaisir et sur Madame de La Fayette). E. Hunter-Chapco a soutenu une thèse demeurée inédite sur Du Plaisir (XIV, 2595).

6 Préparé par Guy Laflèche, ce cahier de 69 pages est un inventaire général des textes et des études consacrées aux écrits de la Nouvelle-France; une section spéciale est réservée à l'oeuvre de Paul Ragueneau. La consultation est facilitée par un index des auteurs.

2. Éditions critiques

A ce chapitre essentiel, les contributions ne sont pas aussi nombreuses qu'on le souhaiterait. R. ARBOUR a édité le roman d'A. Du Périer, *Les amours de Pistion et de Fortunée* (1601) et son adaptation dramatique par J. Du Hamel (* XI, 2585; * XII, 3186). B. BEUGNOT a refait connaître les *Entretiens* de Guez de Balzac (* X, 2664; XI, 2606; XII, 3203; XIII, 2684; XIV, 2627). E. JOLIAT, en collaboration avec R. FINCK, a donné de Saint-Evremond deux textes, *Sir Politik would-be* (Droz, 1978) et *Les opéras* (sous presse).

Il est surprenant et regrettable que des étudiants plus nombreux ne soient pas incités à préparer, comme thèses de Ph. D., des éditions de ce genre; c'est en effet pour eux l'occasion de conjuguer un rigoureux apprentissage, fait de précision et d'initiative contrôlée, l'acquisition d'une large culture par le nombre des ouvrages à lire ou à consulter et la mise au point de travaux souvent publiables pour le plus grand bénéfice de tous. Certaines thèses toutefois ont été entreprises et sont restées inédites, d'autres sont en cours de préparation. A. THÉRIAULT a ainsi édité les lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné (McGill, 1971. Dir.: L. Van Delft), et F. DI TIOLO le *Discours à Cliton* (Western Ontario, 1974. Dir.: C. Venesoen). Le mémoire de maîtrise de R. EL DIWANI (McGill, 1977. Dir.: L. Van Delft) a permis de débusquer quelques inédits du P. Bouhours que publiera prochainement la *RHLF*. Cette même étudiante prépare une anthologie critique de la théorie poétique au XVII^e siècle (Université de Montréal. Dir.: B. Beugnot), tandis que C. LAVALLÉE a en chantier une édition partielle de la correspondance de V. Conrart (Université de Montréal. Dir.: B. Beugnot).

Pour clore cette liste d'instruments, signalons une concordance des *Lettres portugaises* de Guilleragues, établie sur ordinateur par J. ALLARD en vue d'un mémoire sur les interférences entre langage religieux et langage amoureux (Université de Montréal. Dir.: B. Beugnot).

2— Sur les chemins de l'histoire littéraire

Dans les voies éprouvées de l'histoire littéraire, en ses formes traditionnelles ou en ses démarches rajeunies, une moisson de travaux a montré combien il restait à inventorier et à découvrir à l'intérieur de ce siècle qu'on a cru quelquefois trop parfaitement connu.

1. Attributions

C. VENESOEN propose de retirer la *Dissertation sur Joconde* à Boileau pour la restituer à La Fontaine (IX, 2029), hypothèse qui n'a pas rallié tous les suffrages; I.M. RICHMOND rend à l'abbé de Pure deux oeuvres, *Épigone* et le *Decameron de pace* (XV, 3181); A.R. CURTIS attribue à Houdar de la Motte un pastiche, sous forme de lettre en vers, *La quête de Poisson* (XV, 3775); D.F. JONES enfin publie une lettre inédite de l'abbé de Chaulieu (*Cahiers Saint-Simon*, 7, 1979).

2. Etudes de sources et de genèse

Entendue au sens large - tradition textuelle, mais aussi biographie et histoire - l'étude des sources aide à cerner les mécanismes de la création littéraire et apporte, à l'organisation interne des oeuvres, son éclairage propre. C. VENESOEN cherche dans l'entretien sur «Le bel-esprit» de Bouhours une source de l'*Art poétique* (IX, 2028), tandis que I.M. HELLER publie avec le souci de rajeunir l'interprétation, les fruits de son enquête sur les lectures de Pascal, Epictète, Montaigne, Grocius (VII, 1837; IX, 2274; XI, 2926 et 2927; XII, 2725). A PUGH s'inspire de l'examen critique des textes et des manuscrits pour discuter du fragment «Disproportion de l'homme» (XV, 3159 et *French Studies*, 32, 1978) et revenir, dans le livre qu'il achève, sur *Le dessein de l'Apologie*. M. BAREAU cherche à authentifier une anecdote de Tallemant des Réaux (XIII, 2998), C. GRISE met au jour les dettes de Chassignet (XV, 1808, 2809), tandis que I.M. RICHMOND étudie la genèse d'*Iphigénie* (XV, 3247) et que N. BOURSIER s'intéresse aux jeux de la traduction, de l'imitation et de la parodie dans un sonnet de Scarron (*PFSCl*⁷, 10/1, 1978). R.T. FOURNIER enfin, exploitant sa thèse demeurée inédite (XII, 3093), lit la *Suivante* comme premier crayon du *Cid* (XIV, 2554) et K. WATERSON suit les métamorphoses du héros à l'intérieur de l'oeuvre de Corneille, puis de ses avatars moliéresques (XV, 2857 et *French Forum*, III, 1, 1978).

Indépendamment des monographies qui seront citées plus bas, C.E.T. CALDICOTT complète l'histoire du théâtre de Bourgogne (XII, 2958), C.D. ROUILLARD découvre un *Arlequin grand vizir* joué en 1687 (XV, 2684) et des turqueries grenobloises (XIV, 2506), fragments d'un panorama plus vaste qu'il prépare (*France and the Turk in the Age of Louis XIV*). En lexicologue cette fois, W.J. KIRKNESS a examiné le vocabulaire du théâtre italien de Gherardi (* IX, 2002; XI, 2384; XIII, 2481).

Ajoutons à cette rubrique divers travaux moins strictement historiques sur le *Cid* (J.A. DAINARD, IX, 2057), sur *Dom Juan* et *Athalie* (C. VENESOEN, XII, 3472; XV, 3258), sur *Phèdre* (R.L. MYERS, XIV, 2910, 2911), sur les intermèdes et chants pastoraux dans l'oeuvre de Molière (H. PURKIS, X, 2854; XIV, 2795; en attendant un livre sur les comédies ballets). Quant aux recherches de T. REISS préoccupé d'histoire des idéologies, elles portent sur Ch. Beys (XI, 2451), *Iphigénie* (XI, 2991), *Le menteur* (XII, 3126) et *Phèdre* (XV, 3246). Une thèse traitant de la «mythologie du meurtre et de la mort dans le théâtre de Corneille» (A. SOARE, McGill, 1977. Dir.: L. Van Delft) est encore inédite comme celle plus ancienne de R. FORETA sur «Bossuet et la querelle du théâtre» (Western Ontario, 1971. Dir.: C. Venesoen).

7 *Papers on French Seventeenth Century Literature* (PFSCl), edited by W. Leiner, University of Washington, Seattle et J.M. Place, Paris.

4. Monographies

- A ce chapitre, la recherche canadienne de la dernière décennie offre une gerbe d'ouvrages qui font sortir de l'ombre des figures oubliées ou donnent à celles qui étaient mieux connues un relief nouveau: ainsi de Emeric Bigot (L. DOUCETTE, * IX, 2025), Crispin Ier (A.R. CURTIS, * XI, 2400), Jean de Campistron (D.F. JONES, * Université of Mississipi, 1979; une autre étude est en cours sur la famille du comédien Raisin), Jean Mairet dont l'oeuvre dramatique est survolée autour du thème de la sensualité (K. BURF, * XIII, 2762), l'abbé de Pure (I.M. RICHMOND, * Sherbrooke, éd. Naaman, 1977; sous sa direction, I. Woodruff prépare une monographie sur Madame Deshoulières), Scarron (L.S. KORITZ, * XV, 3287). La série d'articles que C. ROUBEN a consacrés à Bussy-Rabutin, à partir d'une thèse soutenue à McGill en 1970, représentent avec le livre qui fait revivre l'épistolier (* XII, 3057; XIC, 2537) et l'édition prochaine de la correspondance avec Bonhours et Rapin, l'équivalent d'une substantielle monographie et une invitation stimulante à relire et à réévaluer l'oeuvre historique, romanesque et morale (X, 2546; XI, 2471; XII, 3058; XV, 2799). Enfin, l'histoire minutieuse des polémiques qui ont jalonné la vie de J.L. Guez de Balzac permet à Z. YOUSSEF d'apprécier ses positions critiques et de justifier le rôle de maître à penser qu'il a joué pour sa génération (* X, 2667; XI, 2608; XII, 3206). Inédite encore, l'étude de F. KAYE (*Charron et Montaigne. Du plagiat à l'originalité*) s'appuie sur une concordance enrichie des textes pour montrer que la réécriture n'est pas seulement jeu formel, mais entraîne une indépendance de pensée.

5. Etudes de fortune littéraire et de réception critique

- Les anciennes études dites de fortune littéraire connaissent aujourd'hui un certain renouveau grâce à l'impulsion et à l'effort de théorisation de l'école de Constance, inspirée par H.R. Jauss (Voir «L'esthétique de la réception», *Oeuvres et critiques*, Paris, J.M. Place, II, 2, 1978). Sans toujours prêter à une exploitation poussée, des matériaux ont du moins été réunis pour une telle histoire: accueil réservé par les contemporains aux *Contes* de La Fontaine (G.E. DE LA FONTAINE, XI, 2656), jugements portés par Vauvenargues sur divers écrivains du XVII^e siècle (H. NYDLARSKI, XII, 3435; XIV, 2909), présence de Molière dans l'*Encyclopédie* (A. RATHE, XIV, 2796), réactions anciennes et modernes aux odes de Malherbe (M.A. GREEN, en collaboration avec D. Rubin, *Oeuvres et critiques*, I, 1, 1976). Enfin, une thèse inédite a suivi la fortune de La Fontaine au XVIII^e siècle (R. RUNTE, XIII, 2740), tandis que les métamorphoses du visage de Boileau aboutissaient à un état présent des études en 1973 (B. BEUGNOT, R. ZUBER, * XI, 2454; XII, 3047; XIII, 2542) et que l'histoire des moralistes classiques s'éclairait de la diffusion mieux connue de la pensée de Gracian (L. VAN DELFT, XV, 2756). La thèse en cours de D. Bendayan (McGill. Dir.: L. Van Delft) doit préciser les rapports de La Rochefoucauld avec la culture espagnole.

6. Histoire des thèmes, histoire des idées

Des analyses thématiques conduisent vers l'imaginaire, vers l'idéologie
 362 ou vers l'organisation formelle des oeuvres: mythologie dans l'*Astrée* (D.
 363 JOURLAIT, XIV, 2980), le vaisseau comme objet romanesque (N. BOUR-
 SIER, XIV, 2453, dont on annonce un livre sur *Les objets dans la nouvelle galante*
 364 *et historique*), l'image de la femme chez Robert Challe (M.L. SWIDERSKI, X,
 3325; XV, 3611), l'eau et le miroir dans la sensibilité de La Fontaine (Z.
 365 YOUSSEF, articles à paraître en 1979 dans *Kentucky Romance Quarterly*, *Lettres*
romanes, *Studi francesi*).

D'autres travaux relèvent plus spécifiquement de l'histoire des idées,
 élargie parfois vers l'histoire des mentalités, vers l'histoire sociale ou vers les ar-
 366 ticulations de la pensée et de la forme: Charron et Sorel (R. ARBOUR, VIII,
 367 1742; X, 2416), Saint-Evremond (L. ROSMARIN, IX, 2394; XI, 3030),
 368 Malherbe (A. JORDAN, XII, 3309), Molière (K. WATERSOON, * XIV,
 369 2815; 2816; XV, 3127), La Fontaine et le courant libertin (R. RUNTE,
 370 *Eighteenth Century Life*, 3,2, 1976), la querelle de la *Princesse de Clèves* (C.
 371 ROUBEN, *French Literary Criticism*, IV, 1977), sont tout à tour envisagés.
 Quant à L. VAN DELFT, c'est en conjuguant l'histoire des éditions, l'étude
 de la structure du recueil, l'analyse des principes esthétiques et idéologiques,
 et le comparatisme qu'il transforme notre vision et notre lecture des *Caractères*
 372 (* X, 2680; XI, 2618; XII, 3219).

Par ailleurs, l'idée de retraite ou de solitude a fait l'objet d'une série
 373 d'essais qui traitent de La Fontaine, Racine, Saint-Simon (B. BEUGNOT,
 XII, 3253; XIII, 2724; XIV, 3730; XV, 3197) ou de ses rapports avec la no-
 374 tion de repos, avec l'héroïsme, avec l'idéal de la vie mondaine (XV, 2709,
 2712, 2713) ou avec l'image de la femme (dans *Onze études sur l'image de la*
femme, Paris et Tubingen, 1978). Enfin, contre certaines conclusions de R.
 375 Pintard, D.E. GRAHAM, dans une thèse inédite (XIV, 2692) propose une in-
 terprétation moins libertine des positions intellectuelles et morales de La
 Mothe le Vayer.

Voilà pour le passé. Pour l'avenir, un colloque de josphologie doit se
 376 tenir à l'automne 1980, intéressant à la fois les formes de la sensibilité
 religieuse et l'histoire des ordres.⁸

8 Le programme préliminaire, communiqué par R. Gauthier, c.s.c. (3800 Chemin Reine-Marie, Montréal, H3V 1H6), était le suivant: H.P. Bergeron, «Saint Joseph dans la prédication française de François de Sales à Bossuet»; Jeannine Blanche, «La dévotion à saint Joseph chez les hospitalières de saint Joseph de La Flèche»; Juliette Dubé, «La dévotion à saint Joseph chez les soeurs de saint Joseph du Puy au XVII^e siècle»; Michel Dupuy, «La dévotion à saint Joseph chez les Oratoriens jusqu'à la mort de François Bourgoing»; Roland Gauthier, «La dévotion à saint Joseph chez les Feuillants de France au XVII^e siècle»; Adrien Pouliot, «La dévotion à la sainte Famille en Nouvelle-France au XVII^e siècle»; André Rayez, «La dévotion à saint Joseph chez les Jésuites de France à l'époque des pères Coton et Binet»; Pierre Séroutet, «La dévotion à saint Joseph chez les Carmes et les Carmélites déchaussées de France au XVII^e siècle»; Aimé Trottier, «La dévotion à saint Joseph en Lorraine au XVII^e siècle».

3— Autour des questions de rhétorique et de poétique

Une partie des précédentes études pourraient déjà, par leur optique ou par certaines de leurs conclusions, relever d'une poétique du texte (25, 37 sq, 72). Mais celles qui sont groupées dans cette nouvelle rubrique tiennent plus précisément à l'histoire de la rhétorique ou à la poétique, au sens que la critique contemporaine donne à ce terme, sans pour autant - et c'est peut-être là un des traits spécifiques de la recherche sur le XVII^e siècle - méconnaître les assises historiques de leur objet.

1. Champs sémantiques

Le *New criticism*, enrichi parfois d'apports linguistiques plus récents, inspire les analyses de récurrences verbales, d'images dominantes, qu'il s'agisse d'y déceler un champ de significations latentes, d'y saisir la source d'une efficacité dramatique ou d'y suivre les méandres d'une vision critique
 377 (sur *Bérénice*, J.A. DAINARD, XIV, 2895; F. SIGURET, *French Forum*, mai
 378 1978; sur *Britannicus* et les figures de monstres chez Racine, L. VAN DELFT, IX, 2396; XV, 3207; sur l'esthétique de la lumière chez Boileau, B.
 379 BEUGNOT, IX, 2026; sur l'image de l'hydre et les règles chez Malherbe, M.
 380 A. GREEN, XIV, 2704 et *Actes du XIV^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Naples, 1976).

2. Genres

Une approche rajeunie de la notion de genre a permis d'enrichir ou de raffiner l'histoire des formes classiques, soit par des rapports établis entre la
 381 littérature et les arts autour du *caprice* chez Saint-Amant (A. RATHE, XVII^e siècle, 121, 1978), soit par la confrontation de la lettre et du discours chez
 382 Guez de Balzac (Z. YOUSSEF, XII, 3207), soit par une réflexion générale sur
 383 les problèmes de l'entretien (B. BEUGNOT, * IX, 1972; X, 2454, 2753; XII,
 384 2925; XIV, 2434) ou du texte épistolaire (B. BEUGNOT, XII, 1968; XV
 385 2994 et *RHLF*, 1978, 6). G. LAFLÈCHE, pour sa part, demande à la statistique morphologique, celle des temps verbaux, une définition de la tragédie (*Mélanges Ch. Campoux*, Montpellier, 1978, II) et L. VAN DELFT
 386 parvient à cerner la notion de moraliste jusqu'à lui si imprécise (*CAIEF*, 30, 1978), prélude à des travaux plus substantiels qu'il achève sur ces écrivains auxquels s'intéressent aussi H. Mydlarski et K. Waterson. Signalons pour
 387 clore cette liste que H. MARTINEAU amorce une thèse sur l'épigramme classique (Université de Montréal. Dir.: B. Beugnot).

3. Figures de rhétorique

388 A côté des figures proprement dites comme l'allégorie (B. BEUGNOT, XV, 2621) ou la pointe dans ses rapports avec l'*agudezza* et le *conchetto*, chez

- 389 Cyrano surtout (J. GOLDIN, * XIV, 2573; XV, 2870), on peut mentionner
 390 les recherches sur le lieu commun (B. BEUGNOT pour les florilèges et les
Polyantheae, J. GOLDIN pour le *Francion*, R. MÉLANÇON pour Sigogne dans
 un même numéro d'*Etudes françaises*, XV, 2570, 2714, 3315), sur les procès
 391 dans l'*Astrée* (D. CHOUINARD, *PFSC*, 10/2, 1978) et sur les jeux de la
 392 citation (B. BÉUGNOT, XIV, 2434, 2435).

4. Procédures narratives

- Les travaux théoriques sur le récit, développés dans le sillage de la critique structuraliste, ont trouvé dans le roman classique, et plus spécialement chez Charles Sorel, un champ d'application séduisant (D.
 393 JOURLAIT, XII, 3676; K. BURF, XI, 3052; D. CHOUINARD, *Etudes françaises*, XIV, 1-2, 1978, lequel prépare en outre, sous la direction de J. Goldin, une thèse sur «L'anti-roman comme poétique du roman»; J. GOLDIN, XIV, 2965; XV, 3315; R. OUELLET, XIV, 2461). C'est aussi dans la perspective du fonctionnement narratif et du rôle joué par la *doxa*
 394 qu'elles manifestent que J. GOLDIN recense les maximes dans la *Princesse de Clèves* (*PFSC*, 10/2, 1978).

- L'anthologie de textes critiques et théoriques sur le roman qu'annonce R. OUELLET devrait venir compléter ces points de vue modernes en leur donnant, dans le XVII^e siècle même, des points d'origine ou de comparaison.

5. Horizons élargis

- La modernité offrait aussi d'autres voies que certains empruntent avec plus ou moins de bonheur. L'effort de J.H. GREEN pour suivre de Ménandre à Marivaux - mais l'essentiel de son corpus appartient aux XVII^e et XVIII^e siècles - une même structure comique est plus sympathique que véritablement fécond (XV, 3819). En revanche, de façon nuancée et heureuse, soucieux aussi de l'individualité créatrice, H. KNUTSON affermit, d'article en article, son analyse archétypale pour aboutir à un livre neuf et suggestif
 396 sur la comédie de Molière (* XV, 3091; X, 2577; XIV, 2764, 2765; XV, 3092). Dans la même ligne de pensée, M. WALKER promet un livre, *Molière ou l'impossible entreprise*, qui est une étude du *pharmakos*, mot remis en circulation, comme on sait, par N. Frye, pour désigner la «victime expiatoire».

- Divers articles de T. REISS s'attachent à l'idéologie et à
 399 l'épistémologie classiques chez Descartes (XV, 2898, 2905), Théophile de Viau (XI, 3073) ou Galilée (*Revue de synthèse*, juillet-décembre 1976). Une lecture de Freud inspire par ailleurs à F. SIGURET sa réflexion sur le lapsus
 400 dans *Le médecin malgré lui* (XV, 3118), et les travaux de L. Marin orientent son analyse de *La Manne* de Poussin (*Etudes françaises*, XIV, 1-2, 1978),
 401 qui fait attendre le fruit de ses recherches sur «Théâtre et peinture au XVII^e siècle».

4— La Nouvelle-France

La redécouverte des «textes de la Nouvelle-France» se trouve liée à la remontée de la littérature québécoise contemporaine vers ses origines historiques, et l'accès aux sources a été facilité ces dernières années par des anthologies comme celle que vient de publier L. Leblanc (voir note 3),
 402 soit par des reprint (*Relations des Jésuites*, Montréal, 1972; *Journal des Jésuites*
 (1645-1668), Montréal, 1973), soit par les éditions critiques de G.
 403 LAFLÈCHE (*Relations de 1634* de Lejeune, XII, 3292; *Vie de Paul Ragueneau* par
 404 J. Bigot, Montréal, VLB, 1979) qui travaille actuellement sur les *Relations de*
 405 *1649 et 1650* du P. Ragueneau, relatives aux saints martyrs cana-
 diens, et de M. TRUDEL (G. Sagard, *Le grand voyage au pays des Hurons*, Mon-
 tréal, 1976)⁹.

Le phénomène principal semble bien être un changement de point de vue; ces textes n'apparaissent plus comme de simples documents ethnologiques ou anthropologiques, gibier des seuls historiens, mais comme «un corpus de textes composés sous l'Ancien Régime dans les régions françaises du nord du continent ou ayant une relation étroite avec ces régions» et dont la lecture «devient un acte de plus en plus littéraire» (J.
 406 WARWICK, *Etudes françaises*, XII, 3-4, 1974). Excroissance certes de la littérature de métropole dont les traditions et le poids culturel se manifestent par exemple dans les jugements moraux d'un Père Lejeune ou dans l'hagiographie d'un Bigot, mais aussi lieu de réflexions neuves sur le problème de la vertu des païens, lieu de rencontre du «sauvage» qui secoue et
 407 interroge les habitudes d'esprit (M. BIDAUX, XIV, 2431a; J. WARWICK, XI, 3023 et *Revue Marseille*, 109, 1977; C. PRINCIPE, XIII, 2755; O.P. DICKSON, *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1977). Ainsi s'ébauche d'autre part une histoire du théâtre en Nouvelle-France (R. ARBOUR, XIV, 8952;
 408 B. BURGER, *Archives des lettres canadiennes*, V, 1976)⁹.

Mais nul doute que ces textes ne doivent aussi beaucoup à la géographie du pays où ils sont ancrés, et à une société dont les historiens s'aperçoivent qu'elle a vite pris, par rapport à la société mère, des caractères originaux. On ne donnera ici qu'un aperçu de ces travaux qui demanderaient une autre communication.

409 Le déjà connu *Dictionnaire de biographie canadienne*, dont le premier tome (1600-1700) est antérieur à la décennie qui nous occupe, mérite mention pour le tome II (1701 sq.), paru en 1969, et qui contient une étude liminaire de A. VACHON sur l'administration de la Nouvelle-France et une notice étoffée de D. HAYNE sur La Hontan. On connaît aussi les *Monumenta Novae*

⁹ Ajoutons l'édition M. Roelens des *Dialogues* de La Hontan (Paris, Editions sociales, 1973) puisqu'elle a été rééditée à Montréal en 1974 par Leméac.

- 410 *Franciae*, publiés par le P.L. CAMPEAU et dont le tome II (1616-1634) est actuellement sous presse.

Stratification sociale et «formation d'une société coloniale issue du transfert d'une population européenne soumise aux influences conjuguées de
411 la tradition et de la nouvelle expérience en Amérique» (L. DECHÊNE, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, 1974; *Recherches sociographiques*, mai-août 1971; M. TRUDEL, *La formation d'une société*, Montréal, 1976); histoire économique et sociale des intendants (J.C. DUBE, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1975; *Revue de l'Université d'Ottawa*, 1977; *Bulletin de la société canadienne d'histoire de l'église catholique*, à paraître); histoire
412 des ordres et des institutions religieuses (L. CAMPEAU, contribution à *L'Hôtel-Dieu de Montréal (1642-1973)*, Montréal, 1973; *Société d'histoire du Québec*, 26, 1974; *Mélanges d'histoire du Canada*, 1978); histoire politique et
413 financière (M. TRUDEL, *Les débuts du régime seigneurial*, Montréal, 1974; L. CAMPEAU, *Les finances publiques de la Nouvelle-France, (1632-1675)*, Montréal, 1975), telles sont les voies principales de l'enquête en cours.

- 415 Un numéro récent des *Etudes littéraires* (X, 1-2, 1977) qui ne concerne pas d'ailleurs le seul XVII^e siècle, confronte les points de vue de disciplines diverses et ouvre par exemple le domaine de la cartographie considérée comme «relation de voyage graphique» (C. HEIDENREICH).

- 416 Reste l'histoire de l'art où F.M. GAGNON (*La conversion par l'image*, 1975; *Premiers peintres de la Nouvelle-France*, 1976) montre comment des traditions iconographiques bien implantées dans la culture européenne s'adaptent à des situations locales ou bien sont mises au service d'une acculturation sans coercition.

Quand les recherches sont aussi foisonnantes et se présentent selon un éventail aussi ouvert, il serait vain de vouloir pour conclure tenter une synthèse ou même dégager quelques lignes de force. Mieux vaut sans doute, une fois soulignée la place honorable qu'occupent les travaux canadiens, accueillants aux vogues et aux modes sans pourtant renoncer à la rigueur, détourner le regard des méthodes et des objets vers les conditions de la recherche dix-septième.

On voit aisément dans ce panorama se dégager quelques centres plus actifs; UBC à Vancouver, Western Ontario à London, Toronto, Ottawa pour le Canada anglais, McGill et l'Université de Montréal pour le Québec. Cela tient au fait qu'y exercent des dix-septième expérimentés, activement engagés eux-mêmes dans la recherche, aptes par là à susciter quelques vocations au niveau des 2^e et 3^e cycles et à obtenir des organismes fédéraux et provinciaux les subventions grâce auxquelles sont rendus possibles participation à des colloques, séjours d'étude dans de grandes bibliothèques ou acquisition sur place des instruments indispensables. L'activité de recherche est en effet étroitement tributaire des ressources offertes par les bibliothèques accessibles: McGill et Montréal réunies, malgré des efforts inégalement

suivis et des fonds anciens parfois intéressants, ne peuvent se comparer pour notre domaine à la John Robarts Library de Toronto ou à la bibliothèque de l'Université d'Ottawa qui a réussi, grâce au travail de R. Arbour et à la politique ouverte et intelligente de l'administration avant que l'austérité ne frappe les universités, à se doter d'une riche collection.

Nul doute non plus que l'existence d'instruments de diffusion, périodiques ou presses universitaires accueillantes, ne représente un facteur de stimulation. Les Presses de Toronto ont ainsi fait connaître les recherches de Curtis, Doucette, Knutson; Les Presses de l'Université de Montréal les travaux sur Balzac, Boileau, Cyrano, le P. Lejeune, sans parler de la diffusion qu'elles assurent à des ouvrages non canadiens comme le *Racine* de M.

- 417 GUTWIRTH ou le *La Bruyère* de D. KIRSH. Il est évident qu'une collection réservée au XVII^e siècle créerait des conditions plus favorables, en permettant à l'occasion d'échapper aux contraintes d'un format qui écarte des livres de valeur ou les ampute de l'appareil critique si utile aux chercheurs. Il faut en tout cas se féliciter de l'aide combien positive qu'apporte la Fédération canadienne des études humaines, grâce à des fonds en provenance du Conseil des Arts. Les dix-septiémistes devraient en profiter davantage pour mettre en oeuvre des projets collectifs d'édition, comme ceux qu'ont su lancer les collègues qui travaillent sur d'autres siècles¹⁰.

- L'isolement et l'individualisme sont en effet des entraves à l'essor de nos études; il faudrait peut-être qu'un organe, revue ou association, encourage le dialogue, les échanges, les concertations. Malgré le colloque
 418 Racine tenu à Western Ontario en 1974 (*Racine. Mythes et réalités*, Paris,
 419 Société du XVII^e siècle, 1976) et celui de York University (*Ecrits de voyage relatifs à la Nouvelle-France*, 1975), bien que Toronto ait accueilli en avril 1978 le congrès annuel de la North American Society for Seventeenth Century French Literature (organisé par N. Boursier, avec pour thèmes l'*Astrée*, Madame de La Fayette, l'inconscient. Les actes sont parus dans les *PFSCS*), on compte peu de rencontres de ce genre et de recherches d'équipe. Parmi ces dernières, mentionnons, subventionnés par le Québec, un projet en narratologie où le XVII^e siècle a trouvé sa place grâce à J. Goldin et D.
 421 Chouinard (Université de Montréal), et une enquête sur «Les poétiques de l'humanisme au seuil du classicisme» (Université de Montréal, P. Zumthor, R. Mélançon, B. Beugnot, 1973-1977), qui a permis de constituer un fichier bibliographique des textes théoriques du XVII^e siècle et d'amorcer le dépouillement de quelques grandes oeuvres comme l'*Art poétique* de Colletet.
 422 Quant à l'idée d'un *Répertoire de la littérature néo-latine du XVII^e siècle français*, lancée en 1969 par R. Zuber (alors professeur à McGill) et B. Beugnot, poursuivie jusqu'en 1971 avec l'aide du Conseil des Arts et la collaboration de chercheurs de divers pays, elle a conduit à la constitution d'un vaste fichier, à l'établissement d'un programme de traitement informatisé des

10 Erasme, *Collected Works*, University of Toronto Press, depuis 1974; E. Zola, *Correspondance*, Presses de l'université de Montréal et C.N.R.S., vol. I, 1978.

descriptions bibliographiques et à une première liste mécanographique de près de 1500 titres¹¹. Mais l'entreprise est aujourd'hui en sommeil faute de fonds pour assurer un secrétariat permanent; c'est d'autant plus regrettable que l'acquisition toute récente par l'Université de Montréal du fonds G. Briçonnet¹² et des associations encore jeunes¹³ pourraient stimuler l'intérêt pour ce champ de recherche riche, mais peu exploré.

Seulement la convergence des efforts demanderait aussi que, dans tous les programmes d'études françaises, tant au niveau des cours obligatoires de 1er cycle que des séminaires, une place fût réservée de droit au XVII^e siècle. C'est le seul moyen d'assurer le lien dynamique entre l'enseignement et la recherche, et de préparer en même temps une relève.

Car l'étude du XVII^e siècle ne saurait être considérée aujourd'hui comme relevant de la simple curiosité archéologique. La riche diversité du «siècle classique», trop longtemps célébré comme modèle, la complexité des problèmes littéraires qu'il s'est posés et qu'il nous pose, sa fonction même de référence culturelle en font à la fois un lieu privilégié de formation et une source d'intelligibilité pour bien des oeuvres contemporaines. Ce bilan d'une décennie devrait être lu aussi comme un plaidoyer.

Mai 1979

Bernard Beugnot
Université de Montréal

Index analytique

Allégorie: 388	Beys, C.: 342
<i>Arlequin grand vizir</i> : 334	Bibliographies: 302, 303, 305-308
Balzac, J.-L. Guez: 306, 311, 353, 382	Bigot, Emeric: 345
Baroque: 303	Bigot, Jacques: 403
	Boileau: 320, 324, 360, 379

11 Sur le travail accompli, voir B. Beugnot et R. Zuber, «Etat des travaux du *Répertoire...*», *Studi francesi*, 42, 1970, 76 / 77; B. Beugnot, «Le *Répertoire...* bilan à l'automne 1971», *Acta conventus neo-latini lovaniensis*, Munich et Louvain, 1973, 101 / 105.

12 Ce fonds, en provenance du petit séminaire de Meaux (77, France) contient 175 volumes, dont 6 du XVI^e siècle et 54 du XVIII^e siècle. Important pour la production littéraire de la compagnie de Jésus, il intéresse en particulier des secteurs comme la création et la théorie poétiques, la rhétorique, l'épistolographie, l'histoire du théâtre, de la morale et de la spiritualité. Parmi les noms les plus connus, on relève ceux de D. Baudius, J. Bussièrès, N. Caussin, P. Francius, T. Galutius, N. et D. Heinsius, Juste-Lipse, P. Mambrun, A. Muret, F. Pomey, J. Pontanus, R. Rapin, J.-C. Scaliger, J. de Thou.

13 Association internationale des études néo-latines (Amsterdam, 1973, Président: R.J. Schoeck, Colorado); Société internationale d'histoire de la rhétorique (E.T.H. Zurich, 1976, Chairman: B. Vickers)

- Bossuet: 344
 Bouhours, D.: 316, 324
 Bussy-Rabutin: 351, 352
 Campistron: 347
 Caprice: 381
 Cartographie: 415
 Challe, R.: 364
 Charron, P.: 354, 366
 Charnes: 371
 Chassignet: 328
 Chaulieu: 323
 Citation: 392
 Colloques: 376, 418-420
 Conrart: 318
 Corneille: 331, 332, 338, 342, 343
 Crispin Ier: 346
 Cyrano: 389
Decameron de pace: 321
 Descartes: 399
 Deshoulières: 349
 Dialogue, entretien: 311, 383
Discours à Cliton: 315
Dissertation sur Joconde: 320
 Duhamel, Jacques: 310
 Du Périer, Antoine: 309
 Du Petit Val, Raphaël: 304
 Epictète: 325
Epigone: 321
 Epigramme: 387
 Epistolographie: 314, 316, 318, 351, 384
 Femme: 364, 374
 Florilèges: 390
 Galilée: 399
 Gherardi: 337
 Gracian, B.: 361
 Grotius: 325
 Guilleragues: 319
 Héroïsme: 374
 Idées critiques: 353
 Inconscient: 420
 Joseph, saint: 376
 La Bruyère: 372, 417
 La Fayette: 371, 394, 420
 La Fontaine: 320, 355, 359, 365, 370, 373
 La Hontan: 409
 La Mothe le Vayer: 375
 La Rochefoucauld: 361
 Lejeune, P.: 403
 Lescarbot, M.: 408
 Lieu commun: 390
 Malherbe: 358, 368, 380
 Mairet, J.: 348
 Maquerelle: 390
 Molière: 332, 339, 341, 357, 368, 397, 398, 400
 Montaigne: 325
 Moralistes: 361, 386
 Néo-latin: 422
 Ninon de Lenclos: 314
 Nouvelle-France: 308, 402 sq., 419
 Pascal: 325, 326
 Peinture: 401, 416
 Polyantheae: 390
 Pure, abbé de: 321, 349
 Poésie: 317, 421
 Questions d'amour: 305
Quête de Poisson: 322
 Racine: 329, 339, 340, 342, 373, 378, 418
 Ragueneau, P.: 308, 403
 Raisin: 347
 Récit de voyage, relation: 308, 402-405, 407, 415, 419
 Retraite: 373, 374
 Roman: 307, 309, 352, 363, 364, 371, 390, 391, 393-95
 Saint-Amant: 381
 Saint-Evremond: 312, 313, 367
 Saint-Simon: 373
 Satire: 350, 390
 Scarron: 350
 Sigone: 390
 Sorel, Ch.: 366, 390, 393
 Tallemant des Réaux: 327
 Théâtre: 310, 333 sq., 342, 396-398, 408
 Théâtre de Bourgogne: 333
 Théophile de Viau: 399
 Tragi-comédie: 385
 Turqueries: 334, 335
 Urfé, H. de: 362, 391, 420
 Valincourt: 371
 Vauvenargues: 356

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970 — 1979

Le XVIII^e siècle

Disséminés à travers le Québec et le Canada, les chercheurs qui oeuvrent dans le domaine du XVIII^e siècle français travaillent souvent en ignorant les recherches qui se font ailleurs au pays lorsque celles-ci ne regardent pas directement leur domaine précis d'étude. Ce bilan se veut un document d'information susceptible de mieux faire connaître l'ensemble de la production critique québécoise et canadienne relative au XVIII^e siècle français. Il n'est certes pas question ici de dresser un bilan exhaustif, mais bien d'indiquer les principales orientations de la recherche depuis dix ans.

Notre bilan s'appuiera sur un inventaire de la production critique des dix-huitiémistes québécois et canadiens¹ et sur les réponses à un questionnaire distribué aux chercheurs québécois et canadiens répertoriés dans l'Annuaire de la Société française d'étude du XVIII^e siècle. Si dans le cas de la *Bibliographie* d'Otto Klapp les informations sont complètes, en revanche, les réponses aux questionnaires paraissent plus que lacunaires. Ainsi, sur 28 dix-huitiémistes canadiens à qui nous avons fait parvenir le questionnaire, 14 chercheurs seulement ont répondu et sur 28 spécialistes du Québec, à peine 8 ont répondu. Enfin, même chez les chercheurs qui ont pris le temps de remplir les questionnaires, beaucoup n'ont pas répondu à toutes les questions. Aussi est-ce un bilan malheureusement incomplet que nous soumettons. La première partie portera sur les publications des dix-huitiémistes, la seconde sur les principales orientations de la recherche sur le siècle des lumières.

Il est possible de ramener la production critique sur le XVIII^e siècle français à quelques catégories: critique d'auteurs, analyse de genre, histoire des idées, édition de textes, enfin études relatives à la Nouvelle-France².

Ce qui frappe dans les critiques d'auteurs, c'est que hormis Diderot, Rousseau et Voltaire sur lesquels nous reviendrons, les auteurs étudiés le sont presque toujours par un seul critique: il ne semble pas y avoir d'école ni assurément de disciples autour des chercheurs ici. Ainsi FRANCIS FURLAN a consacré un livre, *Casanova et sa fortune littéraire*, 1971, au célèbre aventurier vénitien en plus de publier des articles dans les *Casanova Gleanings*: «La Tradition du voyage extraordinaire dans l'*Icosameron*», 1973, «Casanova et le progrès», 1974, et «Le Français de Casanova», 1976. Pour sa part, DENNIS F. ESSAR s'est intéressé à d'Alembert dans un ouvrage intitulé *The Language theory, epistemology and aesthetics of Jean Lerond d'Alembert*, 1976. ALEXANDER ARTEM SOKALSKI a consacré un texte à Dancourt, *The Dramatic art of Dancourt and the metaphor of pretense*, 1971-1972. Hamilton et ses *Mémoires du comte de Grammont* ont eu droit à quelques articles de CLAUDE FILTEAU, «L'Univers ludique des *Mémoires du comte de Grammont*» dans *Littérature*, V, 1975, «Le burlesque «aristocratique» dans *Les Mémoires du comte de Grammont* de Hamilton», *XVIII^e siècle*, 110-111, 1976, Lesage à une étude comparatiste faite par ROSEANN RUNTE dans *French Review*: «Gil Blas and Roderick Random», 1976-1977, et à une analyse de son théâtre par PIERRE BERTHIAUME: «Lesage et le spectacle forain», *Études françaises*, 15, 1-2, 1979. A l'Université Carleton, on trouve un spécialiste de Mably, RENATO GALLIANI, qui n'a cessé, depuis 1971, de publier des articles sur le philosophe et historien français: «Mably et Voltaire», *XVIII^e siècle*, 3, 1971, «Quelques aspects de la fortune de Mably au XX^e siècle», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*,

1 A partir du dépouillement de la *Bibliographie der Französischen Literaturwissenschaft*, d'Otto Klapp.

2 Notons immédiatement que certains travaux qui touchent à la fois au XVII^e et au XVIII^e siècles sont signalés par Bernard Beugnot dans son bilan sur les recherches sur le XVII^e siècle. Aussi omettons-nous volontairement les titres déjà signalés.

436 1972, «L'Abbé Mably et la révolution. Un témoignage», *Annales historiques de*
 437 *la Révolution française*, XLV, 1973, «Mably et la censure», *Annales historiques de*
 438 *la Révolution française*, XLVI, 1974, «Mably et la communauté des biens»,
Revue des Sciences humaines, XLI, 1976 «Les techniques de narration ou la no-
 tion de mémoires chez Prévost» ont été définies par PIERRE BERTHIAUME
 dans le *Bulletin de l'Association des Professeurs de Français des Universités Canadi-*
 439 *ennes* d'avril 1978, tandis que Mqs de Sade a eu droit à une volumineuse étude
 de LORNA BERMAN en 1971: *The Thought and Themes of the Marquis de Sade*,
 Waterloo. Enfin, Vauvenargues est étudié par HENRI MYDLARSKI:
 440 «Vauvenargues, critique de Montaigne», *Bulletin de la société des amis de*
 441 *Montaigne*, 4^e série, no 24, 1971, «Vauvenargues, lecteur de Pascal», *Revue*
 442 *des Sciences humaines*, fasc. 146, 1972, «Non Castigat Ridendo Mores ou com-
 ment Vauvenargues accuse Molière», *Les Lettres Romanes*, vol. 28, no 4,
 443 1974, «Vauvenargues, Critique de Racine», *Mosaic*, vol. 10, no 1, 1976,
 444 «Vauvenargues, juge littéraire de son siècle», *Studies on Voltaire...*, CL, 1976,
 445 «Vauvenargues, Critique de Bossuet», *Sciences religieuses*, vol. 7, no 1, 1978.
 Ces critiques se spécialisent dans un domaine restreint et travaillent ici sans
 parvenir à élargir véritablement le public des auteurs qui les intéressent.

Quelques auteurs, plus importants, échappent à cette balkanisation de
 la critique: Diderot est étudié par MICHAEL CARTWRIGHT, qui a publié en
 446 1969 un magistral ouvrage sur *Diderot critique d'art et le problème de l'expression*,
 447 par DONALD O' GORMAN, *Diderot the satirist*, 1971, et par LAURENCE LOUIS
 448 BONGIE qui a publié, en 1977, *Diderot's «Femme savante»*. Ajoutons à ces
 449 travaux l'article d'EMILE LIZÉ: «La Religieuse, un roman épistolaire?»,
 paru dans le vol. XCVIII des *Studies on Voltaire...*, 1972. De même, Rousseau
 450 est étudié par plusieurs critiques: MADELEINE B. ELLIS, *Rousseau's socratic*
 451 *Aemilan Myths*, 1977, ROSEANN RUNTE, «Nature and culture: Rousseau and
 the Confessions», *Eighteenth Century life*, 1978, et surtout JEAN TERRASSE,
 452 *Rousseau et la quête de l'âge d'or*, 1970, et CHRISTIE VANCE dont les réputations
 sont internationales, ont proposé des analyse qui paraissent essentielles à
 453 l'intelligence de l'oeuvre de Rousseau. Par exemple, «*La Nouvelle-Héloïse* a
 454 study of the pastoral vision in Rousseau, 1969-70, et «*La Nouvelle-Héloïse*,
 The language of Paris», *Yale French Studies*, 1970, de C. Vance apparaissent
 comme des textes critiques indispensables pour comprendre la pensée de
 455 Rousseau. Voltaire est l'objet d'analyse d'ALAIN TICHOUX, *Les Apologistes*
chrétiens et la critique biblique de Voltaire, 1973-1974, JOSÉ-MICHEL
 456 MOUREAUX, «*L'Oedipe*» de Voltaire. *Introduction à une psychocritique*, 1973,
 457 MAGDIR GABRIEL BADIR, *Voltaire et l'Islam*, 1974. J.-M. Moureaux a aussi
 458 publié un article sur «Voltaire et Larcher, ou le faux «mazarinier», *RHLF*,
 459 1974 et un «Etat présent des études sur Voltaire écrivain», *RHLF*, 1979. De
 460 plus, JEAN-CLAUDE GUÉDON a consacré un article en 1974 à Voltaire: «Le
 Retour de Voltaire d'Angleterre», *Studies on Voltaire...*, vol. 124, 1974. Si l'on
 ajoute à ces travaux les actes (à paraître) du colloque Rousseau, organisé par
 JEAN TERRASSE à l'Université McGill à l'automne 1978, les études sur les
 principaux auteurs au XVIII^e siècle semblent aller bon train.

A côté des travaux consacrés à des auteurs, on trouve un bon nombre d'ouvrages et d'articles qui portent sur des problèmes théoriques liés aux genres. Ainsi RAYMOND JOLY, de l'Université Laval, a publié en 1969 *Deux études sur la préhistoire du réalisme, Diderot, Rétif de la Bretonne*. Son collègue, RÉAL OUELLET s'est intéressé à *La Théorie du roman épistolaire en France*, 1972, en plus de participer au colloque d'Aix-en-Provence intitulé «La Ville au XVIII^e siècle» et de faire, avec HÉLÈNE VACHON, une communication sur «La Présentation de Paris dans *L'An 2440* de Mercier ou les métaphores du cercle radieux». A l'Université d'Ottawa, MARIE-LAURE GIROUX-SWIDERSKI poursuit une enquête sur les questions féministes, surtout à travers les oeuvres de Robert Challe, de Marivaux et de Rousseau. Plusieurs articles illustrent ses recherches: «La Pensée sociale de Marivaux», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 41, no 3, 1971, «Une Image de la femmes au début du 18^e siècle: *Les Illustres Françaises* de R. Challe», *Studies on Voltaire...*, vol. XC, 1972, «Challe et les femmes d'après son *Journal de voyage*», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol 44, no 2, 1974, «La Condition de la femme française au 18^e siècle d'après les romans», *Woman in the 18th Century*, 1976, «La Thématique féministe dans le nouveau roman sentimental après 1750» et «L'Ambiguïté chez Challe: mystère féminin ou erreur humaine?», *Studien und Dokumente zur Geschichte romanischer Literaturen*, 1979.

L'histoire des idées a aussi trouvé sa place dans les travaux des dix-huitiémistes du Québec et du Canada. ROSEANN RUNTE a publié trois articles sur la pensée au XVIII^e siècle en France: «La Fontaine: precursor of the libertines», *Eighteenth Century Life*, 1976, «The Paradox of the Fable in Eighteenth-Century France», *Neophilologus*, 1977, et «The Matron of Ephesus in Eighteenth-Century France», *Studies in Eighteenth-Century*, VI, 1977. Au Québec, LOUISE-MARCIL LACOSTE a consacré un bon nombre d'études aux questions philosophiques, plus précisément aux philosophes français et écossais et aux philosophes du sens commun: «Un scriptor, Voltaire et les Canadiens», *Annales de l'ACFAS*, vol. 41, no 3, 1974, «Un philosophe du sens commun et la distinction kantienne des jugements a priori», *Congrès d'Ottawa sur Kant*, 1977, «La logique du paradoxe du père Claude Buffier, s.j.», *Dix-Huitième siècle*, 8, 1976. Il est intéressant de signaler que Mme MARCIL-LACOSTE travaille au sein d'une équipe de recherches formée de professeurs du Département de philosophie de l'Université McGill. A ces travaux, s'ajoutent des articles de JEAN-CLAUDE GUÉDON sur des problèmes plus spécifiquement scientifiques: «Le lieu de la chimie dans l'*Encyclopédie*», *Actes du XIII^e Congrès International d'histoire des sciences*, Moscou, 1974, «Chimie et matérialisme: la stratégie anti-newtonienne de Diderot», *XVIII^e siècle*, vol. II, 1979, «Le statut épistémologique de la réaction chimique de l'*Encyclopédie* à Gay-Lussac», *Actes du Colloque Gay-Lussac* (à paraître). Deux articles de LAURENCE LOUIS BONGIE complètent les travaux consacrés au domaine des idées: «Voltaire's English high treason and a manifesto for Bonnie Prince Charles», *Studies on Voltaire ...*, CLXXI, 1977, et «A New Condillac letter and the genesis of the *Traité des sensations*», *Journal of the history of Philosophy*, XVI, no 1, 1978. Enfin, dans un domaine

d'avantage lié aux problèmes sociaux, ROSEANN RUNTE a proposé une étude sur les «Actors and Authors: the characters in *Les Liaisons dangereuses*», *Laclos: Critical Approches to Les Liaisons dangereuses*, Madrid, 1978, et PHILIPPE F. LAROCHE vient de publier aux Presses de l'Université Laval *Petits-mâîtres et roués*, une étude sur l'évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle, sujet qu'il avait déjà abordé dans différents articles, dont «Moniales et petites-maîtresses», *Revue du Pacifique*, I, 1, 1975, et «Les nouveaux libertins et la question religieuse», *Revue du Pacifique*, II, 2, 1976.

Autre constance dans la production critique sur le XVIII^e siècle français: un intérêt marqué pour la recherche d'inédits et pour les inventaires de textes: MICHEL GAULIN a publié un article dans les *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* sur «Montesquieu et l'attribution de la lettre XXXIV des *Lettres persanes*» (1971), CHARLES FLEISCHAUER a présenté «Quelques additions à la Correspondance de Voltaire» (1971), EMILE LIZÉ des «Lettres inédites de Voltaire», *Dix-Huitième siècle*, 6, 1974, «Deux inédits de Charles Michel, Marquis de Plessis-Villette, à Voltaire», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1974, «Deux lettres inédites et un texte oublié de Voltaire», *Annales historiques de la Révolution française*, no 3, 1974, «Une facétie inédite de Paul-Henri Thiry d'Holbach», *Dix-Huitième siècle*, no 7, 1975, «Voltaire, collaborateur de la *Correspondance littéraire*», *La Correspondance littéraire de Grimm et Meister (1754-1813)*, 1976, «A travers les chiffons d'A.R.: lettres oubliées de Fénelon, Sade, Voltaire, d'Alembert, Beaumarchais, Madame de Staël, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Vigny, Marceline Desbordes-Valmore, Zola, Mallarmé, Barbey d'Aurevilly», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, «Mémoires inédits de Diderot à Catherine II», *Dix-Huitième siècle*, 10, 1978, «Textes inconnus du Baron d'Holbach», *Dix-Huitième siècle*, 10, 1978, «A propos d'une lettre oubliée de Voltaire», *Studies on Voltaire ...*, CLXXIV, 1978. HENRI MYDLARSKI a pour sa part fait connaître les «Lettres inédites d'une tante de Vauvenargues», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1975 et J. A. DAINARD, en collaboration avec d'autres chercheurs, a fait l'inventaire de la «Correspondance d'Helvétius», *Dix-Huitième siècle*, no 5, 1973 et celui de «La Correspondance de Mme de Graffigny», *Dix-Huitième siècle*, no 10, 1978. D'autre part, J.-M. MOUREAUX vient de donner une édition critique de *La Défense de mon oncle*, Slatkine et Champion, 1978. Signalons que CLAUDE RIGAUT a collaboré avec FRÉDÉRIC DELOFFRE à l'édition des *Oeuvres de jeunesse* de Marivaux, Gallimard, La Pléiade, 1972 et que PIERRE BERTHIAUME a travaillé avec Jean Sgard à la préparation de l'édition critique des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost, Presses Universitaires de Grenoble. Enfin, RÉAL OUELLET a signé, avec HÉLÈNE VACHON, la présentation des *Lettres persanes* de Montesquieu dans la collection «poche critique» de Hachette (1976).

Pour clore ce bilan des principaux ouvrages et articles consacrés au XVIII^e siècle français, il faut souligner les premières tentatives de critique

- portant sur des textes relatifs à la Nouvelle-France. Ainsi, sans tenir compte d'un article de BEAUDOIN BURGER sur Joseph Quesnel, un Québécois³
- 503 on trouve une analyse de «L'Authenticité des Mémoires de Robert Chevalier, rédigés par Lesage», *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski*, 1977, une biographie de «François-Xavier de Charlevoix» dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, rédigée par DAVID M.
- 504 HAYNE (1974) et un article signé par PATRICK IMBERT: «Comment peut-on être lecteur de La Hontan et de ses dialogues?», *Les Lettres québécoises*, I, 1976⁴.
- 505 S'ajoutent à ces articles un numéro double d'*Études littéraires* (volume 10, nos 1 et 2, avril - août 1977) qui porte «Sur la Nouvelle-France, Documents et questionnements».

La première partie de notre bilan indique les centres d'intérêt des chercheurs sur le plan de la production critique: reste à voir les orientations qui se dessinent dans les travaux des dix-huitiémistes québécois et canadiens. Pour cela, je me servirai d'un questionnaire que j'ai fait parvenir à 56 chercheurs. Bien que seulement 22 personnes aient répondu aux questions (soit 39,28%), il est possible de dresser un bilan des domaines de recherches, des méthodes critiques utilisées et des problèmes soulevés par l'étude du XVIII^e siècle français en terres québécoise et canadienne.

Ainsi, les recherches sur tout ce qui touche le mouvement des idées viennent largement en tête des préoccupations des chercheurs: l'histoire des idées (5 chercheurs), les encyclopédistes (4 chercheurs), la «pensée» de Diderot, de Sade ou de Voltaire (6 chercheurs) et la presse (2 chercheurs) constituent les principaux centres d'intérêt indiqués par les dix-huitiémistes et s'articulent autour de méthodes d'analyse empruntées à l'histoire surtout (10 chercheurs) ou à l'étude thématique (2 chercheurs)⁵. D'autre part, des travaux sur le genre romanesque sont en cours (9 chercheurs), enfin le théâtre vient en dernier lieu comme centre d'intérêt avec trois chercheurs qui travaillent soit sur l'oeuvre de Marivaux, soit, plus globalement, sur le genre.

On s'étonnera peut-être de ne pas voir de liens directs entre la première partie du bilan, l'inventaire des principaux ouvrages et articles publiés depuis dix ans, et le portrait que nous dressons ici des spécialistes du XVIII^e français. Ce hiatus s'explique d'une part par le fait que les publications relèvent du passé alors que les recherches sont en cours et donneront vraisemblablement lieu à des publications futures, et d'autre part, par le fait que bon nombre de chercheurs éprouvent des difficultés à travailler et à publier dans le

3 Beaudoin Burger, «Les Inédits de Quesnel», *La Barre du jour*, 25, été 1970, p. 60-63.

4 A cela s'ajoute la notice de David Hayne sur La Hontan dans le *Dictionnaire de biographie canadienne* (signalée par Bernard Beugnot, no 409). On peut aussi ajouter le *Dictionnaire des Oeuvres Littéraires du Québec*, tome I, qui intègre un bon nombre d'écrivains français: Charlevoix, La Hontan, etc.

5 La différence entre les centres d'intérêt et les méthodes critiques utilisées s'explique par le silence de certains chercheurs à la seconde question.

domaine qui les intéresse plus particulièrement à cause des exigences de l'enseignement qui contraignent plusieurs spécialistes à préparer des cours en dehors de leurs centres d'intérêt initiaux.

De même, il n'est pas sans intérêt de constater l'espèce d'ostracisme dont souffre la fin du XVIII^e siècle. La littérature révolutionnaire, par exemple, apparaît totalement absente du champ d'étude des dix-huitiémistes d'ici.

Malgré certains aspects négatifs, force est cependant de constater un dynamisme chez les chercheurs qui ont en plus la possibilité d'appartenir à des sociétés savantes (canadienne, française ou américaine) de dix-huitiémistes, ce qui facilite les contacts et les échanges. Somme toute, les difficultés rencontrées par les chercheurs⁶ sont les mêmes que celles que connaissent les spécialistes des autres siècles.

Juin 1979

Pierre Berthiaume
Université d'Ottawa

Index analytique

- | | |
|---------------------------------|----------------------------------|
| Alembert: 427, 492 | La Hontan: 505 |
| Beaumarchais: 492 | Larcher: 458 |
| Buffier: 475 | Lesage: 431-432, 503 |
| Casanova: 423, 426 | Libertins: 471, 472, 482-484 |
| Challe: 465, 466, 469 | Mably: 433-438 |
| Charlevoix: 504 | Marivaux: 464, 500 |
| Chimie: 476-478 | Mercier: 463 |
| Condillac: 480 | Montesquieu: 485, 502 |
| Dancourt: 428 | Nouvelle-France: 504-506 |
| Diderot: 446-449, 461, 477, 493 | Prévost: 439, 501 |
| Encyclopédie: 476, 478 | Réalisme: 461 |
| Femme: 464-469 | Restif de la Bretonne: 461 |
| Graffigny: 498 | Révolution: 437 |
| Hamilton: 429, 430 | Roman épistolaire: 462 |
| Helvétius: 497 | Rousseau: 450-454 |
| Holbach: 490, 494 | Sade: 439, 492 |
| Islam: 457 | Staël: 492 |
| Kant: 474 | Vauvenargues: 440-445, 496 |
| Laclos: 481, 482 | Voltaire: 434, 455-460, 473, |
| La Fontaine: 470 | 479, 486-489, 491, 492, 495, 499 |

⁶ Signalons, par exemple, la difficulté de publier au Québec et au Canada, l'accès difficile aux sources de documentation, le désintéressement des étudiants.

**Dix ans de recherche québécoise sur
la littérature française
1970 — 1979**

Les XIX^e et XX^e siècles

La poésie

A défaut d'une équipe qui aurait multiplié les enquêtes et constitué un fichier exhaustif, je me rabats sur les ouvrages de consultation disponibles, revues et prospectus à portée de la main, en me proposant de donner un aperçu, rien de plus, de la recherche qui investit ce champ. De tous les plans possibles de traitement, depuis la compilation jusqu'au texte interprétatif, je choisis le plus médian, le plus ouvert, celui d'offrir une partie documentaire touchant le plus important - souhaitons que les oublis ne parleront pas plus fort que les mentions - et cela autant dans le domaine de la recherche que dans

celui de l'enseignement, et une partie finale qui tente de définir l'attitude québécoise face à ce champ français. L'attention se porte surtout sur ce qui se fait (et se vit) au Québec, ce qui arrive dans le reste du Canada français n'étant signalé qu'à titre indicatif.

La recherche non publiée

Quantitativement la recherche non publiée semble la plus abondante. Des centaines de mémoires et de thèses ne restent accessibles qu'aux départements et aux bibliothèques universitaires. Je m'en tiens pour ce
 507 relevé aux listes publiées annuellement dans *Livres et auteurs canadiens*,
 heureusement devenus depuis 1969 *auteurs québécois*; ce qui est plein de sens et
 d'enseignement, comme on le verra plus loin. Ces listes doivent être com-
 508 plétées par le *répertoire des thèses littéraires canadiennes de 1921 à 1976* d'ANTOINE
 NAANAM (Sherbrooke, Ed. Naaman, 1978). C'est loin d'être tous les
 départements qui ont donné toute l'information voulue aux deux com-
 pilateurs ci-haut mentionnés. La recherche non publiée doit-elle encore être
 oubliée? (Il va sans dire qu'il manque au Québec un centre d'informatique
 recueillant systématiquement toute l'information nécessaire; ou encore,
 dans un sens plus poussé, une revue ouverte à tous les chercheurs appliqués
 au domaine français. La présente publication restera une ébauche.)

Depuis 1968, *Livres et auteurs* signale trois études sur les Romantiques:
 509 *Lamartine et les peintres*, d'ELIZABETH MUISE (M.A., Dalhousie, 1974); *Le*
 510 *coeur sauvage et l'esprit civilisé d'Alfred de Vigny dans sa vie et dans ses oeuvres en prose*,
 511 d'AGNÈS PASTWA (doctorat, Laval, 1968) et *La poésie cosmique de Hugo et de*
Goethe, d'IRÈNE WATTS-POLL (doctorat, U.B.C., 1975). Puis apparaissent
 512 les autres poètes du 19^e siècle, au moins les plus «grands»: *les climats intérieurs*
chez Baudelaire: étude de quatre images, de PAUL WOOD (M.A., Alberta, 1974);
 513 *la métaphysique laïque de Mallarmé*, de GEORGES HAKIM (M.A., McGill,
 514-15 1973); *Valéry et le roman*, de ROSALIND GILL (M.A., McGill, 1977); *Valéry et*
Poe: le délire de la lucidité, de JUDITH WOODSWORTH (doctorat, McGill,
 516 1977); *Le corps de l'esprit dans l'oeuvre de Paul Valéry*, de JEANNE-MARIE
 517 GINGRAS (doctorat, Laval, 1971); *Le thème de la mer chez Valéry*, de MICHÈLE
 518 BOISSÉ (D.E.S., Laval, 1969); *La symbolique du serpent dans la poésie cosmique de*
 519 *Paul Valéry*, de RICHARD LANGLOIS (M.A., Sherbrooke, 1972); *Germain*
Nouveau: itinéraire spirituel et destin littéraire, de JANE MORGAN (doctorat, Ot-
 tawa, 1976).

520 Le Surréalisme. Peu de thèses de doctorat, sinon celles de NADIA
 DIVOORT sur *la grande déesse dans la poésie surréaliste* (U.B.C., 1977) et de
 521 ROBERT SAINT-AMOUR sur *l'image de l'oeil dans la poésie de Paul Eluard* (mais
 soutenue à Nice en 1972). Les mémoires de maîtrise sont plus abondants.
 522 Sur Eluard, *Nature et développement du thème de l'espoir humain*, de JANINE
 523 TRENHOLME (U.B.C., 1976); et *Les bêtes, tome I: les oiseaux*, de GUY ROBERT
 524 (Montréal, 1975). Signalons encore les mémoires de CLAUDE HERVÉ: *André*
 525 *Breton et l'ésotérisme*, (Montréal, 1974); de MIMI CHUNG: *La création romanes-*
que et le problème de l'écriture dans la mise à mort d'Aragon (U.B.C., 1976); de FER-

526 NAND AMESSE: *Etude de l'image poétique de la femme dans les poèmes d'Aragon cons-*
 527 *acrés à Elsa* (Montréal, 1973); de LISE LACHANCE: *L'hermétisme de la poésie de*
 528 *René Char* (Laval, 1974); d'YVES BEAUCHESNE: *Une poétique de la résistance chez*
 529 *Reverdy* (Sherbrooke, 1973); et de SIMONE VOROS: *Le sens de la liberté person-*
 530 *nelle... chez Desnos* (McGill, 1974). Signalons enfin quelques thèses de doc-
 531 torat, restées impubliées: Charles Péguy, *étude de caractère* (soutenue à Nice en
 532 1969) par SUZANNE LAFRENIÈRE; *Les sources et la thématique bibliques de La*
 533 *jeune fille Violaine et de l'Armonce... de Claudel*, par MARTHE BEAUDOUIN (Ottawa,
 534 1970); de MARY TECHMEIER: *Patrice de la Tour du Pin, étude thématique* (Laval,
 535 1976) et de MARIE-JEANNE DUCHARME: *Poétique de Marie Noël. Etude de*
 536 *langue et de style* (Laval, 1977). Force nous est bien de dire que la majorité de
 537 ces titres ne brillent pas par la précision. Est-ce une fatalité de notre culture
 538 que les titres de mémoires et de thèses doivent être aussi lourds que vagues?
 539 Sans aller jusqu'à la coquetterie racoleuse, il serait temps qu'ils se fassent
 540 modernes et invitants. ce ne serait qu'un indice, mais combien révélateur.

La recherche publiée

Prenons d'abord les livres. Hugo est rentré en force dans notre paysage
 534 littéraire avec l'essai de VICTOR-LÉVY BEAULIEU: *Pour saluer Victor Hugo*
 535 (Jour, 1971) et la thèse d'ANDRÉ BROCHU: *Hugo, amour / crime / révolution*
 536 (P.U.M., 1974). Deux livres de grande valeur (et ce n'est pas seulement à
 537 cause des titres). Au *Spiritualisme de Baudelaire*, de JOSEPH MELANÇON
 538 (Fides, 1967), il faut ajouter trois publications récentes sur Mallarmé: *Désir et*
 539 *synthèse chez Mallarmé*, de ROBERT GIROUX (Naaman, 1978); *Mallarmé et les*
 540 *Mots anglais*, de JACQUES MICHON (P.U.M., 1978) et *le Dandysme de*
 541 *Baudelaire à Mallarmé*, de MICHEL LEMAIRE (P.U.M., 1978), sans oublier le
 542 premier livre de cette vague, celui de GUY LAFLÈCHE: *Mallarmé, grammaire*
 543 *générative des Contes indiens* (P.U.M., 1975). Sur Valéry, signalons le livre
 544 d'ALEXANDRE LAZARIDÈS: *Pour une poétique du dialogue* (P.U.M., 1978) (sans
 545 oublier, latéralement, d'ABRAHAM LIVNI: *La recherche du dieu chez Valéry*, aux
 546 P.U.M. de nouveau, en 1978; coéditeur Klincksieck). On retrouve le
 547 surréalisme avec HENRI JONES: *le Surréalisme ignoré* (Centre éducatif et
 548 culturel, 1969; Naaman, 1978), avec SUZANNE LAMY: *André Breton,*
 549 *hermétisme et poésie dans Arcane 17* (P.U.M., 1977) et avec GABRIELLE
 550 POULIN: *Les miroirs d'un poète. Images et reflets de Paul Eluard* (Bellarmine, 1969).
 La thèse de doctorat de G. Poulin: *Une lecture de l'Amour la Poésie d'Eluard*
 (Sherbrooke, 1974) n'est pas encore publiée, (souhaitons qu'elle le soit
 bientôt), sauf un chapitre dans *Co-Incidences* (janvier-février 1976).

547 Mentionnons encore *Le langage poétique de Saint-John Perse*, de PIERRE
 548 VAN RUTTEN (Ottawa, 1970; en librairie: The Hague, Mouton, 1975);
 549 *L'univers féminin dans l'oeuvre de Péguy*, de ROBERT VIGNEAULT (Bellarmine,
 550 1967); *L'imagination du mouvement dans l'oeuvre de Péguy*, de JOSEPH BONEN-
 FANT (centre éducatif et culturel, 1969; Naaman, 1978); les *Actes du colloque*
 551 *international Péguy* tenu à McGill en 1973 sous le titre *Péguy mis à jour* (P.U.L.,
 1976) et qui réunissait, du côté canadien, Robert Vigneault, François
 Ricard, Jean-Claude Morisot, Suzanne Lafrenière, Jean Ethier-Blais et

- 551 Joseph Bonenfant. Signalons la thèse de PAULETTE COLLET sur *Marie Le Franc: deux patries, deux exils* (Naaman, 1974), celle de MICHEL PLOURDE: 552-53 *Paul Claudel: une musique du silence* (P.U.M., 1970), de LÉO-A. BRODEUR: *Le corps-sphère, clef de la symbolique claudélienne* (Cosmos, 1970), deux études qui s'ajoutaient à la forte thèse de GEORGES-ANDRÉ VACHON, parue au Seuil 554 en 1965: *Le temps et l'espace dans l'oeuvre de Paul Claudel*.

- Si l'on regarde du côté des revues, on trouve deux articles dans *Co-*
555 *Incidences* (Université d'Ottawa): l'un de BERNADETTE GUILMETTE sur les «Champs magnétiques de Breton et de Soupault: images telluriques et cosmiques» (mars-avril 1974); l'autre sur Apollinaire, par YVAN G.
556 LEPAGE: «L'inspiration médiévale d'Apollinaire: le Pont Mirabeau» (janvier-décembre 1977). On en trouve quelques-uns dans *Liberté* (mis à part les nombreux contacts avec les poètes français contemporains réunis lors des 557 rencontres québécoises internationales des écrivains): en février 1977, un article sur Beaudelaire par JEAN RICHER, en 1972 (nos 79-80) un entretien 558-59 avec Michel Deguy, sans oublier le fameux hommage à René Char de l'été 1968, qui regroupe 17 textes, dont ceux de JACQUES BRAULT, de GILLES MARCOTTE et de ROBERT MARTEAU.

- 1968 est aussi l'année de naissance de la revue *Etudes littéraires* de 560 l'Université Laval. Le premier numéro est consacré à *Baudelaire* (avril) et comporte sept articles, dont ceux de LOUIS MORICE et de ROLAND 561 BOURNEUF. On trouve plus tard une étude de LÉON SOMVILLE sur Reverdy (avril 1970); puis deux autres numéros spéciaux: l'un en août 1972, intitulé *la poésie moderne* et comportant une étude sur Baudelaire par LÉON 562 SOMVILLE, sur Apollinaire par CLAUDE BÉRUBÉ, sur Mallarmé par 563-64 ROBERT GIROUX, sur Supervielle par NICOLE RAPOZA, et sur Guillevic 565-66 par MONIQUE BENOÎT; l'autre en avril 1978, consacré à *Lautréamont*, avec des articles de JEAN-PIERRE VIDAL, de GHISLAIN BOURQUE et de MARCEL 567 BÉLANGER.

- Quant au dépouillement de la revue *Etudes françaises* de l'Université de Montréal, on en tire la série suivante. Une étude sur Cendrars par ROCH 568-69 CARRIER (juin 1966), sur Verlaine par ALAIN BAUDOT (février 1968), sur Baudelaire par MARGUERITE-MARIE STEVENS (février 1969); sur Eluard 570-71 par GABRIELLE POULIN (février 1973); deux articles sur Claudel: ALAIN 572 BAUDOT en mai 1969 et FRANÇOISE SIGURET en février 1975; deux sur 573 René Char: SERGE GALUPEAU en novembre 1969 et GILLES GUÉGAN en 574-75 mai 1972; enfin deux sur Valéry par NICOLE SCHÖN-PIETRI en novembre 1970 et en novembre 1973.

Remarques

Quelques faits ressortent de cette nomenclature. C'est le milieu universitaire au Québec qui coordonne l'enseignement, la recherche et la publication. On pourrait dire en un sens qu'il n'y a pas de recherche libre, c'est-à-dire non encadrée par l'Université; mais dans un autre sens il s'agit de la

recherche la plus libre qui soit, car c'est là qu'on trouve le grand nombre des francs-tireurs. Il existe peu ou pas d'associations, d'amitiés, de bulletins, de cahiers regroupant les fidèles d'un poète, sauf de façon informelle: Mallarmé et Claudel pour les universitaires, le culte de l'un succédant à celui de l'autre; Char pour les écrivains de *Liberté* et de l'*Hexagone*.

L'explication de ce fait ne doit-elle pas être cherchée du côté de l'enseignement? Certes aucune université ne néglige la poésie française des cent cinquante dernières années. Mais cette dernière ne constitue pas un corpus comparable à celui du XVII^e siècle ou de la Renaissance. D'abord les cadres historiques ne sont pas comparables; la notion de littérature n'est pas la même avant et après Baudelaire. Le Romantisme pourrait à la rigueur être mis en équilibre avec le Classicisme; d'ailleurs c'est ce qu'on fait couramment; mais le Romantisme français pâlit exagérément dans l'hiver canadien; on n'y retourne que pour mieux connaître les lectures et les influences qui ont pu jouer sur Crémazie, et sur Nelligan.

Rien de tel quand on aborde Baudelaire. La modernité, vous connaissez? Avec Lauréamont et Rimbaud, on se découvre une contemporanéité, Charlebois ne chante-t-il pas un poème de Rimbaud? Quant à Mallarmé, il offre l'oeuvre idéale pour se faire des griffes, linguistiquement, sémiotiquement, générativement et idéologiquement parlant; comme Péguy et Claudel ont donné aussi l'occasion de s'en faire de joyeuses (mais moins durables), plus sur les contenus certes que sur les formes. Mais il faudrait tant de nuances. Quant au Surréalisme français, c'est notre contemporain au moins autant de demain que d'aujourd'hui. Depuis qu'on a commencé à lire Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère et Claude Gauvreau, Breton, Char et Soupault appartiennent d'emblée à notre poésie.

L'enseignement

Une certaine preuve de cela peut être cherchée (et trouvée) du côté de l'enseignement. J'ai eu l'idée de faire une petite enquête auprès de cinq universités et de deux cegeps. C'est bien peu, j'en conviens, si l'on pense à la trentaine de cegeps québécois et à la dizaine d'universités anglophones du Canada qui ont leur département d'études françaises. J'ose quand même offrir ce tableau à la lecture.

On remarquera, dans une lecture verticale, le souci de chaque institution de couvrir tout le champ dont il est question ici. Soit sous forme de cours généraux, comportant les noms ci-après mentionnés, soit sous forme de cours désignés par leur objet, c'est-à-dire par un nom de poète, chaque université, avec des variantes, présente dans son enseignement une *histoire* de la poésie française. A Sherbrooke, il existe un cours d'histoire générale de la littérature française, jumelé à un cours de théorie générale de la littérature. Le morcellement par genres et par siècles est évité autant que possible, dans certains cas combattu. A l'UQTR et à l'Université d'Ottawa semblent

	UNIVERSITÉS					CEGEP	
	UO	UM	UL	US	UQTR	Maisonneuve	Thetford
Poésie fr. du XIX ^e s.	X				X		
Romantisme français		X	X				
Lamartine	X						
Vigny	X						
Hugo	X		X				
Musset	X		X				
Nerval	X	X					
Gautier	X						
Parnasse	X						
Symbolisme		X		X			
Baudelaire	X	X	X	X		X	X
Lautréamont	X		X	X			
Rimbaud	X	X	X	X		X	X
Verlaine	X		X				X
Mallarmé	X	X		X		X	
Valéry		X					
Apollinaire	X	X			X		
Surréalisme		X					
Breton	X				X	X	
Aragon			X				X
Eluard	X		X		X	X	X
Poésie fr. du XX ^e s.		X	X				
Char		X		X	X		
Guillevic					X		
Saint-John Perse		X			X		X
Prévert			X		X		X
Lioure		X					
Desnos						X	
Michaux	X		X	X	X	X	
Segalen						X	
Daumal						X	
Artaud						X	
Ponge						X	X
Deguy						X	
Butor						X	

prédominer les cours généraux portant sur les grands mouvements ou les grandes époques. Ce sont les Universités de Montréal et Laval qui offrent le plus de cours portant sur des noms, ces derniers étant simplement plus nombreux que les cours sur les mouvements. Notons que notre dépouillement s'est fait sur *les quatre dernières années*. (À Laval, sur huit trimestres dépouillés, trois ne comportaient aucun cours dans notre champ.)

Les remarques les plus intéressantes découlent de la lecture horizontale. Mallarmé et Michaux comptent quatre entrées formelles, Eluard cinq; la palme du consensus revient à Baudelaire et à Rimbaud. Bien sûr on s'en serait douté. Mais remarquons comme les publications de recherche refoulent Baudelaire et Rimbaud au cinquième ou au dixième rang, comparés à Péguy et à Claudel, à Mallarmé et à Eluard. Petite distorsion, dérive manifeste. Cela prouve simplement que les buts et les méthodes de l'enseignement sont différents de ceux de la recherche. Une autre explication serait également à chercher du côté des nouvelles mentalités québécoises: Baudelaire et Rimbaud ne conviennent-ils pas davantage à une époque troublée, marquée par des ruptures, telle que l'a vécue la jeunesse québécoise depuis une dizaine d'années? Laissons l'hypothèse en suspens, quitte à la reprendre plus loin, sur le plan québécois collectif.

Quelle conclusion globale tirer de ce tableau? Faut-il regretter l'absence de Laforgue, de Schehadé, de Senghor, de Césaire, de Bonnefoy? On ne peut nier que la poésie française moderne soit présente et dans notre enseignement et dans notre recherche. Il ne pourra jamais en être autrement maintenant que la littérature québécoise a acquis droit de cité. Justement, à cause de notre poésie, on ne peut pas parler d'une présence massive, ou obnubilante, de la poésie française. Il n'en allait pas ainsi autrefois, disons il y a seulement trente ans. Ce qui s'est passé en trois décennies, c'est le raccord des perspectives, la juste délimitation des champs d'enseignement et de recherche. La littérature québécoise a pris ses distances par rapport à la poésie française. On n'aurait qu'à évoquer, comparativement et quantitativement, la somme de mémoires et de thèses qui portent sur la poésie québécoise pour conclure - je le parierais - que notre poésie, en tout cas celle des quarante dernières années, est hyper-étudiée, fait l'objet d'un enseignement maximal. Dans un tel contexte, la recherche qui porte sur la poésie française pourrait être dite minimale. Ce ne sera jamais une série de chiffres qui pourra en faire la preuve, mais une certaine observation de notre évolution historique. Comment peut-on parler de cette évolution?

Le déplacement des trente dernières années

On enseigne et on enseignera toujours au Québec la poésie française des XIX^e et XX^e siècles. Mais on ne le fait plus de la même manière qu'il y a trente ans. Cet enseignement et cette recherche n'ont plus la même signification que jadis. Comment en est-on arrivé à ce changement?

On pourrait d'abord parler du rôle de suppléance historique de la poésie française. C'est, en gros, brièvement esquissée, l'histoire des manques de notre poésie face à celle de la mère-patrie. Il va s'agir d'indiquer comment s'est déplacé le lieu de la poésie qui s'est lue et enseignée ici. Comment elle est passée d'un lieu mythique, qui est la France européenne, à un lieu historique, que nous construisons et que nous habitons, et qui est le Québec américain.

Je prends trois époques, ou trois mouvements, pour les opposer et mieux les relier, étant donné que la réalité est une complexité indivisible.

Que se passait-il dans les années cinquante? On vivait toujours dans le désespoir de l'*exil* vécu par Crémazie, de la *folie* vécue par Nelligan, dans celui de l'*impuissance* vécue par Saint-Denys Garneau. Pour ma part, la poésie française m'enseignait que je devais souffrir; c'était la beauté qui me le disait:

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre

Je sais encore ces vers par coeur. En revanche on ne me donnait pas à lire une traître ligne de Mallarmé ou de Grandbois. J'apprenais par coeur la mélodie de Musset, de Vigny. Je commandais au temps de suspendre son vol et j'apprenais à me frapper le coeur, car c'est là qu'est le génie. On dégustait le romantisme à la petite cuiller dans les petits pots préparés par Mgr Calvet.

Au Québec cependant naissait la poésie du pays; mais ces vagissements montréalais ne se répercutaient pas jusqu'à Trois-Rivières. Selon la dénomination française de mes professeurs canadiens prédominait, au collège, le romantisme; plus tard, à l'Université de Montréal, on m'initia à Mallarmé et à Valéry. Cela enrichissait ma culture; ça ne s'ouvrait pas comme un champ de recherche.

Je qualifie donc les années cinquante comme celles de l'aliénation vécue, multipliée 90 fois par les collèges classiques; mais aussi comme les années de ce que j'appellerais l'appropriation virtuelle de notre poésie. Nous n'étions pas dépossédés de notre poésie, nous n'en soupçonnions même pas l'existence. En revanche l'aliénation - est-il exagéré de dire coloniale? - était complète, la culture raffinée de nos professeurs nous en masquant la profondeur et l'étendue.

Que s'est-il passé dans les années soixante? La poésie du pays s'est enrichie, ou transformée en poésie de la révolution. *Parti pris* s'est mis à hurler la prise de position québécoise, au sens littéral, pour un combat. Rappelons-nous la poésie parodique anti-mallarméenne de Chamberland.

Entre-temps la poésie québécoise avait fait effraction sur la scène de la culture. Entre-temps, également, on allait en France faire des thèses de doctorat sur Péguy et sur Claudel. La poésie française comme mythe inentamable, comme règne d'un discours et base d'une culture, perdait peu à peu de son prestige. Elle fut peu à peu immergée au large du golfe Saint-Laurent. Principalement grâce à *Parti pris*, l'aliénation était dénoncée; l'appropriation de notre production poétique était en voie de réalisation.

Les années soixante-dix accélèrent cette prise en mains, cette mise au propre de notre poésie. C'est maintenant Mallarmé qui attire en France les assoiffés de doctorat. Avec l'intérêt consacré à ce poète se confirme la problématique de la poésie et du langage, non étrangère à l'émergence de la linguistique dans notre enseignement au cours des années soixante, problématique qui ne sera pas non plus étrangère au succès que connaîtront au pays du Québec les diverses sémiotiques: comme quoi quelque chose ici peut changer. A cet engouement pour la sémiotique s'ajoute celui pour la psychanalyse lacanienne et pour le surréalisme en ses nombreux avatars. La poésie, désenchantée, a troqué la souffrance pour la jouissance; le Québec n'est plus une sous-France romantique; il s'ébaudit dans la jouissance du langage sacralisé à l'égal d'un mythe, dans la jouissance ensorcelante du texte. Les nouveaux sorciers ne sont-ils pas nos poètes du texte?

Peut-on dire qu'au seuil des années quatre-vingt nous en sommes au stade de l'aliénation surmontée, ou de l'appropriation réalisée? Il semble que oui. La poésie française des deux derniers siècles ne réussit pas, actuellement, à devenir pour nous un objet d'érudition, comme peuvent l'être les poésies des siècles antérieurs. C'est qu'elle possède, répétons-le, ce qu'on appelle une modernité, c'est-à-dire un principe opératoire qui nous aide à devenir ce que nous sommes. Si on l'enseigne toujours au Québec, c'est que cet enseignement est devenu une vraie nécessité. La poésie française ne remplit plus un vacuum poétique; elle ne s'interpose plus entre nous et notre poésie; elle n'est plus la base première de notre culture littéraire.

Un jeune poète d'aujourd'hui n'a plus à imiter Eluard pour espérer se faire entendre et se faire lire. Nous sommes déjà bien contents quand il imite avec intelligence Miron: ce qui lui donne au moins la chance d'aller loin. On peut ajouter que les trois phases décrites plus haut ont été pleinement vécues, je dirais même assumées, par ce que fut l'Hexagone dans notre milieu depuis vingt-cinq ans. L'appropriation virtuelle que réclamait la poésie de Miron dans les années cinquante, appropriation qu'elle délimitait, qu'elle remplissait d'un contenu et qu'elle revêtait d'une forme bien québécoise, avec ses bramelements, sa clameur et ses longues marches, n'est-elle pas la même qui s'est raffermie dans les années soixante, élargie, consolidée, qui s'est même couronnée de victoire quand un projet politique a relayé, et encore élargi, le projet poétique?

Le temps de la *suppléance historique* de la poésie française est terminé.

L'appropriation réalisée, en cette fin des années soixante-dix, elle semble acquise sur le plan poétique; les années quatre-vingt verront-elles la même acquisition sur le plan politique? Je laisse à d'autres le soin de répondre.

Tout s'est passé ici, dans les trois dernières décennies, comme la réalisation lente d'un *déplacement*. La poésie est passée du lieu mythique français (réservé à une élite de la culture) au lieu historique québécois (ouvert aux foules du Parc Lafontaine, après l'avoir été à celles du Gesu en 1970). Désormais nous savons qu'une ligne est tracée entre l'ailleurs et l'ici, entre l'élite et la masse, entre le mythe et l'histoire, entre la vieille Europe et la jeune Amérique.

C'est sans doute *grâce* à la poésie française de ces deux derniers siècles que notre poésie a pu voir le jour et s'agripper à notre histoire. Mais c'est *à cause* d'elle que cette émergence et que cette combativité ont tant tardé à paraître et à donner toutes leurs conséquences. Et c'est en dépit d'elle - on peut bien dire à son court dépit - que notre poésie non seulement inscrira sa marque dans notre histoire, mais la précédera, l'annoncera et la chantera. Quand notre histoire aura pleinement lieu, alors pourra naître notre mythe. D'ici là, le monde ne tourne pas à notre insu. C'est forcément, c'est uniquement en devenant la poésie d'un pays, que notre poésie, à l'égal de la poésie française qui est celle d'un pays, existera vraiment, c'est-à-dire *historiquement*.

La recherche, en ce qui concerne la poésie française elle-même des deux derniers siècles, ne peut selon moi qu'aller dans ce sens. Elle ne peut trouver son propre sens qu'en cherchant, toujours plus exhaustivement, le sens de l'histoire québécoise.

De quelques interrogations

Dans certains milieux, on se demande encore dans quel sens il faut résoudre une éventuelle concurrence entre poésie française et poésie québécoise. C'est en effet un problème qui mérite discussion. Mais ne mettrait-on pas les adversaires dos à dos si on leur rappelait que dans les collèges et même dans les universités du Québec on constate une désaffection grandissante pour tout ce qui s'appelle poésie, qu'elle soit d'ici ou de France? C'est l'essence, la fonction même de la poésie qui est mise en cause dans les collèges, à côté d'impératifs de formation plus pragmatiques touchant la peinture ou le cinéma. Il existe donc une menace qui remet toute la poésie en question.

On peut s'interroger aussi sur la nature des concepts opératoires qui devraient définir une lecture québécoise de la poésie française. Il y a certes quelque chose de typiquement québécois dans nos lectures de Mallarmé, de Claudel et d'Eluard. Mais quoi? On reconnaît volontiers la lecture africaine ou américaine d'une oeuvre française. Notre enseignement de la poésie française est certes entièrement québécois; notre pédagogie est d'allure américaine; il n'est que d'assister à Paris à des cours sur Hugo ou Mallarmé

pour s'en assurer. Mais je laisse ouverte la question: pourra-t-on même définir une problématique de notre recherche qui nous appartienne en propre? Qui s'attellera à cette lourde tâche?

La désaffection vis-à-vis de la poésie française n'est pas qu'une question de genre ou de style. En prenant conscience de leur histoire, les Québécois se sont de plus en plus sentis étrangers aux situations historiques qui ont marqué la poésie française. Ils ont constaté un formidable écart entre la mobilité de leur évolution historique, surtout dans les années soixante, et l'immobilité des périodes fermées, révolues, objectives pourrait-on dire, selon lesquelles on leur présente l'évolution «littéraire» de la poésie française.

Cet écart va s'aggravant jusqu'à la conscience d'un manque. Ce n'est que depuis les années soixante-dix qu'on peut lire une véritable *Histoire littéraire de la France* (Paris, Éditions sociales). Ce n'est pas une *histoire de la littérature*, ou l'histoire d'un phénomène marginal; c'est d'abord l'histoire d'un pays sous l'angle de sa littérature. Une telle histoire manque absolument au Québec. Son but serait de situer le phénomène littéraire, notamment le poétique, non seulement dans ses trames thématiques ou dans l'évolution de ses formes, mais avant tout dans les transformations socio-historiques qui le forment et le modifient. À côté d'une histoire politique, ou économique, ou religieuse, il y aurait cette *histoire littéraire du Québec* qui serait avant tout celle d'une société, la nôtre, et non, comme c'est la coutume, une fastidieuse énumération de chefs-d'oeuvre d'écrivains de génie.

Juin 1979

Joseph Bonenfant
Université de Sherbrooke

Index des Poètes

Apollinaire: 556, 563
Aragon: 525, 526
Baudelaire: 512, 536, 557, 560, 562, 570
Breton: 524, 544, 555
Char: 527, 559, 574, 575
Cendrars: 568
Claudel: 531, 552-554, 572, 573
Deguy: 558
De la Tour du Pin: 532
Desnos: 529, 532
Eluard: 521-523, 545-546, 571
Goethe: 511
Guillevic: 566
Hugo: 511, 534, 535

Lamartine: 509
Lautréamont: 567
Le Franc: 551
Mallarmé: 513, 537-540, 564
Noël: 533
Nouveau: 519
Péguy: 530, 548-550
Poe: 515
Reverdy: 528, 561
Saint-John Perse: 547
Soupault: 547, 555
Superville: 565
Valéry: 514-518, 541, 542, 576
Verlaine: 569
Vigny: 510

Le roman

A l'opposé du théâtre français, qui, comme on le lira dans la section suivante, se représente de plus en plus rarement au Québec, et plus que tous les autres genres (sauf peut-être la poésie du XIX^e siècle) et toutes les autres périodes de la littérature française, le roman français des XIX^e et XX^e siècles continue de se jouer à la grandeur du Québec, où cinq millions de rêveurs d'expression française doivent bien compter, au repos, quelques dizaines de milliers de lecteurs, assez en tout cas pour que la collection Folio des éditions du Seuil fasse de la publicité à la télévision. Dans l'autobus ou sur la rue, il n'est qu'à fermer les yeux sur un livre de poche ou à les jeter sur la devanture d'une librairie pour qu'un roman de Balzac ou le dernier Guy des Cars se représente ici, sans compter que feuilleter un San Antonio, c'est risquer d'en lire des dizaines. *La Presse*, *le Devoir*, *le Soleil*, les trois grands quotidiens du Québec, font périodiquement écho dans leurs pages littéraires aux nouvelles de l'actualité littéraire française qui doit impliquer une fois sur deux un romancier. Christiane Rochefort, Jeanne Cordelier, Flora Groulx, Marie Cardinal, Annie Leclerc se sont ainsi trouvés en quelques années des
577 milliers de lecteurs. Tadis que FERNAND SÉGUIN pouvait en une heure du Sel de la Semaine faire une véritable dramatique, avec François Mauriac ou Louis Aragon par exemple, pour la télévision de Radio-Canada (*François Mauriac*, *Louis Aragon*, interviews publiées aux Editions de l'Homme en 1969), la radio d'Etat continue de rendre compte de la production française dans des émissions comme «Littérature au pluriel» et «Des livres et des hommes» où les romanciers français ont leur part.

Le Québec est donc une des salles de lecture du roman français. On ne sera pas surpris d'y trouver aussi un lieu de travail sur le roman français, dans l'enseignement d'abord et la recherche ensuite. A l'université en tout cas, il n'est pas rare qu'un cours de baccalauréat ou un séminaire d'études supérieures soit consacré à un romancier français: au contraire, chaque université québécoise consacre à cet enseignement une partie importante de son programme, depuis l'étude du genre jusqu'à l'analyse de ses principales esthétiques (le réalisme n'y échappe jamais) qui trouvent leurs applications dans de nombreux cours portant sur des romanciers du XIX^e ou du XX^e siècle. Il en est de même pour les séminaires, les mémoires et les thèses. Cet enseignement est appuyé et prolongé par des travaux de recherche nombreux et variés qui furent assez largement diffusés depuis dix ans, au Québec d'abord, mais parfois seulement en France, de telle sorte qu'il peut être difficile de les distinguer des travaux des spécialistes français: voilà ce qui explique déjà les frontières de cette section qui se trouve ainsi essentiellement consacrée aux publications québécoises sur le roman français des XIX^e et XX^e

siècles¹. En effet, il y a des chercheurs québécois qui n'ont publié aucun de leurs travaux au Québec: certains d'entre eux ont pu échapper à mon enquête, surtout s'ils ne travaillaient que sur la littérature française. Mais ces lacunes involontaires ne se comparent pas avec un état de fait: le cas de tous les chercheurs des départements de français des universités canadiennes² qui publient toujours leurs travaux en France et qui ne sauraient être distingués de la critique française qu'artificiellement. Car une première observation s'impose: un lieu de recherche, c'est aussi un lieu de publication³.

Un lieu de publication n'est toutefois pas une politique d'édition: le Québec constitue un labyrinthe de maisons d'édition et de revues littéraires où les recherches sur la littérature française suivent un itinéraire qui ressemble à un véritable casse-tête. Pourtant, près d'une cinquantaine de volumes ont paru ici sur le seul roman français depuis dix ans, soit cinq par année en moyenne. Les Presses de l'Université de Montréal avec leur collection «Littérature française» constituent la maison d'édition la plus dynamique à cet égard. Que la première place revienne à l'une des Presses universitaires n'a rien de surprenant dans la mesure où la plus grande partie de ces volumes est constituée de thèses universitaires (généralement de doctorat de Troisième cycle), réalisées après un bref séjour d'étude en France d'universitaires québécois. En ce sens, la production de la critique québécoise se caractérise largement comme une oeuvre de formation et si la production des dix dernières années diffère des précédentes, outre qu'elle s'est publiée au Québec, c'est que cette formation ne sera plus systématiquement réinvestie dans l'étude de la littérature québécoise, comme le montrent l'enseignement et les articles de plusieurs chercheurs qui ont publié leur thèse sur un romancier français au cours des années soixante-dix. Au contraire de Montréal, les Presses de l'Université Laval à Québec n'ont fait paraître aucun livre sur le roman français depuis dix ans: cette indigence remarquable explique certainement le fait que ce sont les professeurs du département des Littératures

1 Je n'ai écarté aucun travail publié en France, mais les plus nombreux l'ont été au Québec. Je ne signale les thèses qu'à l'occasion et jamais les travaux en cours aussi nombreux que les chercheurs. Je dis tout de suite que pour alléger mes références je renverrai aux volumes de la bibliographie courante d'Otto Klapp.

2 «Canada» est pris dans cette section au sens que le mot aurait pour le lecteur de ce texte après le référendum sur l'indépendance du Québec qui doit se tenir au printemps 1980 dans le cas où le «oui» l'emporterait.

3 Ce n'est pas faire injure aux spécialistes de la littérature française de l'Université de Toronto, par exemple, que de constater que leurs travaux ne se distinguent pas, ni par la qualité, ni autrement, de ceux des chercheurs de l'Université de Rennes ou de l'une des Universités de Paris. On ne demandera rien de plus aux spécialistes de la littérature italienne de l'Université de Montréal. La différence est ailleurs, mais considérable: le Québec constitue un *public* de la littérature française sans équivalent en Amérique et surtout sans rapport avec les utopies du «bilinguisme» canadien; il est donc normal que se trouve du même coup au Québec un *public* de «sa» critique, possessif heureusement ambigu: la critique de la littérature française et, particulièrement (surtout si elle est faite pour être consommée sur place - car elle ne sera pas enveloppée), la critique québécoise de cette littérature. Voilà pourquoi je ne tiendrai compte qu'à l'occasion des publications canadiennes sur la littérature française et que je les identifierai.

de cette université qui se soient donné avec la revue *Etudes littéraires* le lieu de recherche le plus dynamique au Québec sur la littérature française. En effet, c'est dans cette revue que se trouve le plus grand nombre d'études sur le roman français, même lorsque ses numéros, qui portent chacun sur un thème particulier, ne sont pas consacrés à un romancier français. L'importance d'*Etudes littéraires* en ce domaine tient encore à une autre raison: l'apport français. Presque chaque numéro de la revue compte la participation de spécialistes étrangers, surtout d'universitaires français, qui sont invités sinon à diriger, du moins à ouvrir le débat. De la même manière, *Etudes littéraires*, avec la *Revue de l'Université d'Ottawa*, est le seul endroit où l'on puisse lire ici des comptes rendus consacrés à la critique française et, par conséquent, aux ouvrages

578 sur le roman français: c'est là que COLETTE ASTIER a pu présenter les
volumes de Robert de Saint-Jean et de Jacques Petit sur Julien Green (III, 2,
579 août 1970), ANDREW OLIVIER faire l'analyse du Benjamin Constant de
Georges Poulet ou encore JEAN-PIERRE DUQUETTE rendre compte du
580 Flaubert de Benjamin F. Bart (III, 3, décembre 1970). Car il n'est peut-être
pas inutile, avant d'aller plus loin, de proférer cette évidence pourtant lourde
comme une poutre: l'étude québécoise du roman français ne saurait ignorer
sa critique française, bien entendu, et encore moins la remplacer. Il est donc
normal, souhaitable et attendu que les publications québécoises accueillent
des travaux de chercheurs français, de la même manière que les travaux
québécois ont toujours été largement accueillis en France et toujours cor-
rectement répertoriés, en dépit de la forte cohésion des équipes de chercheurs
français regroupés autour d'associations, de revues et d'éditeurs qui sont dé-
jà assez imperméables entre elles et auxquelles les chercheurs québécois sont
souvent appelés à s'intégrer.

Si *Etudes littéraires* est un lieu de travail privilégié, il faut dire que la concurrence n'est pas trop forte: *Etudes françaises*, publication des Presses de l'Université de Montréal, est la seule revue qui puisse lui être comparée (revue thématique se partageant elle aussi entre l'étude des littératures française et québécoise), car la *Revue de l'Université d'Ottawa*, comme son nom l'indique, est généralement réservée aux professeurs de cette université. Aucune revue québécoise n'est encore⁴ consacrée à la seule littérature française et la plupart d'entre elles⁵ ne peuvent accueillir que des études sur la littérature québécoise. Par contre, la bibliographie critique annuelle *Livres et Auteurs québécois* répertorie dans sa section des Essais les ouvrages québécois sur la littérature française et en publie d'importants comptes rendus, comme on en trouve aussi dans *Voix et Images*, la principale revue d'études québécoises: en les intégrant de cette façon à la littérature québécoise, ces deux revues donnent ainsi un statut particulier à la recherche qui se fait ici sur la littérature française. Il est temps de se demander ce qu'il en est, au moins en ce qui concerne l'étude du roman français.

4 «Encore» est ici un adverbe de souhait: voeu plusieurs fois exprimé au cours du colloque.

5 Lise Gauvin a présenté une excellente description des revues littéraires québécoises dans *Etudes françaises* (XI, 2, mai 1975, p. 161-189).

La lecture qui se fait au Québec du roman français en est très certainement toujours une réorganisation implicite que nous aurons par la suite de la difficulté à caractériser, mais il est au moins un cas où cette réorganisation est explicite et c'est celui où elle est impliquée dans l'écriture - la littérature québécoise, elle-même. Pas de roman québécois qui ne soit depuis toujours en rapport dialectique avec le roman français. Les études québécoises ne peuvent donc faire fi de cette intertextualité souvent affichée (dans le cas d'un romancier comme Gérard Bessette, par exemple) et toujours connotée, jusque dans ses différenciations les plus exacerbées (les romanciers de *Parti pris*). En tout cas, en attendant une étude systématique de la réception du roman français par les romanciers québécois⁶ (on sait l'importance de François Mauriac dans la réflexion et la pratique d'un romancier comme Robert Charbonneau, de J.-P. Sartre dans les premières oeuvres d'André Langevin, etc.), la comparaison est amorcée pour le «roman de la terre» qui marque le véritable début du roman québécois: JACQUES VIENS a confronté 581 «*La terre*» de Zola et «*30 arpents*» de Ringuet (*IX, 4558), tandis que MIREILLE 582 SERVAIS-MAQUOI, spécialiste du genre dans la littérature québécoise, a étudié les «Analogies et dissemblances entre le roman rustique français et le roman de la terre au Québec» (XIII, 939). Dans certains cas, encore, le rapport entre les littératures française et québécoise est tout simplement factuel: celui de la romancière française Marie Le Franc qui a longtemps vécu 583 au Québec et dont PAULETTE COLLET nous a présenté la vie et l'oeuvre, entre *Deux partries, deux exils* (*XV, 7220). On trouve de ce type une illustration beaucoup plus percutante: le cas «Maria Chapdelaine» dont l'éditeur français Bernard Grasset et toute la droite française ont construit le mythe 584 qui se répercute encore au Québec dans *L'Aventure Louis Hémon* (*XII, 7550) d'ALFRED AYOTTE et VICTOR TREMLAY, ouvrage qui constitue, on peut l'espérer, le dernier soubresaut du mythe auquel l'extraordinaire publication 585 des très ordinaires *Lettres à sa famille* (*VI, p. 385; VII, 3707) par NICOLE DESCHAMPS aurait dû mettre un point final en 1968. L'année suivante, 586 PIERRE PAGÉ restituait très justement le roman de Louis Hémon à la France, et comme il se devait: dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (VII, 3709). Après son étude des qualités littéraires et poétiques du roman de 587 Louis Hémon, une «Lecture de *Maria Chapdelaine*» (VI, p. 385), NICOLE DESCHAMPS a formé à l'Université de Montréal une équipe de chercheurs qui a entrepris une étude systématique du mythe constitué à Paris et dont la littérature québécoise a longtemps fait les frais: en attendant de pouvoir lire ce travail à paraître aux Presses de l'Université de Montréal (NORMAND 588 VILLENEUVE, M.A., 1969; RAYMONDE HÉROUX, Ph. D., 1973), on peut 589 se reporter à l'article du chercheur français GABRIEL BOILLAT (XII, 7551) qui a présenté entre-temps une première histoire du phénomène.

Mais qu'il s'agisse d'une lecture particulière des romanciers français, soit à travers leurs propres romanciers, soit par les hasards de la géographie

6 Sur le modèle de *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes* par Roland Bourneuf (P.U.L., 1969), ouvrage remarquable qui ne devrait pourtant pas être ce qu'il est dans les études québécoises: original!

et les détours des biographies, il reste, bien entendu, que l'approche des Québécois est un éloignement et d'abord un éloignement culturel. En ce sens, le Québec peut jouer un rôle original dans la confrontation du roman français non seulement par rapport aux littératures d'expression française

590 (dont le roman québécois est un important laboratoire, VICTOR-LÉVY
 591 BEAULIEU confrontant son Melville au Flaubert de Jean-Paul Sartre dans
 son «roman»: *Monsieur Melville*, VLB, 1978), mais aussi par rapport au
Roman des Amériques, qui a été le thème de la Rencontre québécoise interna-
 592 tionale des écrivains en 1973 (*Liberté*, XV, 6). L'Université de Sherbrooke,
 avec son Centre d'Etude des Littératures d'expression française et sa revue,
Présence francophone, sous l'impulsion d'Antoine Naaman, apparaît comme le
 foyer de cette confrontation. En fait foi, en ce qui concerne le roman, la
 publication des actes du colloque d'octobre 1970 organisé par ANTOINE
 592 NAAMAN et LOUIS PAINCHAUD, *Le Roman contemporain d'expression française*
 (*XI, 152) où Maurice Nadeau était chargé de présenter l'évolution du
 roman en France. Autre symptôme d'un phénomène semblable: le nombre
 593 remarquablement élevé de mémoires et de thèses inscrits à l'Université
 d'Ottawa sur André Maurois, comme celle de CLAUDE MONNET, *André
 Maurois et l'apprentissage de la biographie: les biographies anglaises, 1923-1930* (Ph.
 D., 1976).

Il reste que cet éloignement culturel prend sa source dans un éloigne-
 ment géographique qui caractérise irrémédiablement la recherche
 québécoise. Eloignés des grandes collections que constituent les bibliothè-
 ques françaises et à plus forte raison de tout ce qui leur échappe, comme
 aussi des sources historiques et socio-politiques qui n'ont fait l'objet
 d'aucune publication, il est attendu que les chercheurs québécois ne puissent
 appliquer que très rarement les techniques de la littérature au roman
 français. Éditions critiques et bibliographies, sinon les recherches de type
 historique ou sociologique, ne peuvent être au Québec que des accidents de
 parcours. Il s'en trouve pourtant quelques-unes sur le roman français et rien

594 en principe ne les interdit: *Le Combat d'Albert Camus* de NORMAN STOKLE
 (*VIII, 5124) est un recueil qui a tout de suite fait autorité, comme aussi les
 595 bibliographies de JACQUES COTNAM de l'Université de Toronto sur André
 596 Gide (*XIII, 6088, 6089). C'est d'ailleurs JEAN-LUC MERCIÉ, spécialiste
 de Hugo et de l'édition, qui édite *Les Travailleurs de la mer* pour le Club
 597 français du livre et, ce qui est plus original, *Caravassérail* (*XIII, 6221), roman
 écrit par Francis Picabia en 1924. Enfin, RAYMOND RHEAULT préparait
 598 l'édition critique de *Mademoiselle Merquem* de George Sand (Ottawa, Ph. D.,
 599 1976) lorsqu'il a publié une lettre inédite de la romancière à Charles-
 Edmond (XII, 6083). Rien ne s'oppose donc en théorie à ce que des travaux
 de ce type soient réalisés au Québec lorsqu'ils peuvent l'être à des coûts
 économiques. Rien ne s'y oppose en pratique non plus, puisque les Presses
 600 de l'Université de Montréal ont entrepris en 1978 la publication de la cor-
 respondance de Zola, édition réalisée à l'Université de Toronto sous la direc-
 tion d'Henri Mitterand (dont on connaît déjà le monument que constitue
 l'édition des Rougon-Macquart dans la Pléiade) par B.H. BAKKER: cette

publication remarquable par sa qualité et son importance n'est plus toutefois un accident de parcours, mais bien un défi au bon sens dont tout le mérite revient au Conseil des Arts du Canada qui subventionne très largement ce projet, pour près d'un million de dollars sur quinze ans. La distance France-Québec doit, me semble-t-il, être maintenue et le Québec n'a pas à en faire les frais, ni en impôt, ni en herbe coupée sous le pied par un gouvernement canadien qui ne doit tout de même pas se prendre pour la République française. Certes, la littérature française n'appartient pas à la France et les sensibilités nationales n'ont rien à voir avec la recherche scientifique, mais, malheureusement, avec les seuls budgets de recherche qui ne sont pas illimités; or, en ce qui concerne les techniques de la littérature (éditions, répertoires, comme les études liées directement à la compilation et à la manipulation de masses importantes de documents), ce n'est pas la priorité, mais la totalité qui doit être investie dans la recherche sur la littérature québécoise, de la même façon qu'on doit laisser aux Français, de manière générale, le soin de répertorier, d'éditer et de placer en perspective socio-historique immédiate leurs textes littéraires. Par contre, dans la mesure où la valeur littéraire se définit d'abord et absolument comme ce qui résiste au temps, ce doit être plus rapidement encore ce qui sait résister à la distance. En cela, si l'étude québécoise du roman français doit délaissier largement les techniques de la littérature dont il vient d'être question, en revanche elle profite du dépaysement: elle peut en tout cas rêver d'échapper aux querelles idéologiques et de briser le vernis des modes; on peut au moins être certain que les anachronismes inévitables seront largement compensés par la mise en perspective que constitue l'appropriation d'une littérature qui reste toutefois étrangère, le romancier français s'adressant, qu'il le veuille ou non, à son public français, le public québécois étant pour sa part à l'écoute de cette conversation passionnante.

Enfin l'éloignement géographique achève de caractériser la critique québécoise du roman français en ce qu'il lui impose en conséquence des méthodes d'analyse qui concentrent son attention sur les seuls textes littéraires à défaut des bibliothèques où ils se situent et des groupes sociaux qui les constituent. Ce furent, successivement, les études de contenu (de l'esthétique à l'analyse philosophique, morale, souvent théologique), les études thématiques déjà immanentes et maintenant les études structurales (narratives et sémiotiques). Dans tous les cas, la lecture est faite de très loin si l'on pense au lecteur français en contact immédiat avec les circuits de distribution des romans français qui se sont accumulés depuis cent cinquante ans, mais aussi de très près puisqu'à mille lieues du marché du livre, c'est le texte du roman français qui est interrogé.

Ces méthodes d'analyse, comme aussi les autres faiblesses et avantages dus à la distance géographique et à l'éloignement culturel, ont-elles pour effet de dessiner une géographie particulière du roman français des XIX^e et XX^e siècles? Quels sont les auteurs étudiés, les oeuvres abordées? Et ces choix tiennent-ils plus ou tout autant aux caractéristiques de la critique québécoise que j'ai tenté de décrire jusqu'ici ou aux idéologies de la société

québécoise dont la critique n'est qu'une des instances (ou, au mieux, une mauvaise conscience) ? S'il ne m'est pas possible de faire ce partage dans un relevé qui s'en tient à un seul genre, à une seule période et sur une seule décennie, je crois que la juteuse énumération qui commencera au paragraphe suivant pourrait servir à imaginer l'histoire d'une lecture. Après tout, il y a juste un siècle que, sous l'ombre d'Henri-Raymond Casgrain, le romancier pouvait conclure: «Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés...» (Patrice Lacombe).

Ces romans qui se terminent par des meurtres, des empoisonnements et des suicides, ce sont ceux des trois classiques de la littérature française, Balzac, Flaubert et Zola, qui sont, ici comme ailleurs, les romanciers du XIX^e siècle français les plus étudiés. Les études sur Balzac, dont PATRICK IMBERT fait le relevé pour le Québec et le Canada depuis 1975 à la fin de l'*Année balzacienne*, sont ponctuées de trois livres qui représentent déjà l'itinéraire de la critique québécoise où la lecture thématique, puis la description des structures narratives se transforment en un décryptage sémiologique. C'est d'abord *Balzac et le jeu des mots* de FRANÇOIS BILODEAU (*IX, 3314, 3315), une lecture de *La Peau de Chagrin*, puis l'étude de JEAN FOREST introduisant à l'univers romanesque de l'auteur, *L'Aristocratie balzacienne* (*XI, 4112), et enfin *Sémiotique et description balzacienne* de PATRICK IMBERT (*XVI, 4377) qui propose une analyse sémiologique du mobilier dans l'oeuvre de Balzac, dont il avait déjà présenté les codes de description (X, 4505). Sur Zola, les études sont moins nombreuses et plus récentes, mais les points de vue méthodologiques susceptibles de renouveler la lecture de *L'Assommoir*. D'abord une étude du poids idéologique de l'élocution de discours par MARTINE MAISANI-LÉONARD (*XII, 6388) et ensuite une confrontation d'ensemble, à partir de la symbolique des logements de Gervaise, des structures thématiques et narratives du roman par JACQUES ALLARD dans *Zola, le chiffre du texte* (*XVI, 5669, 5670). Tandis qu'en 1970 SUZANNE TOULET étudiait *Le sentiment religieux de Flaubert d'après sa correspondance* (*IX, 3739), on s'est depuis résolument rapproché du texte littéraire. JEAN-PIERRE DUQUETTE a d'abord étudié *L'Architecture du vide* (*X, 4415) en montrant la très forte structuration du roman le plus terne et apparemment le plus lâche de Flaubert, *L'Education sentimentale*, conclusion du dernier chapitre de son livre d'abord paru en revue (VIII, 3679), mais dont l'ensemble constitue une investigation de l'esquissé (absence, échec, etc.) mis en place par une imagination pourtant matérialiste (le premier chapitre décrit en effet «L'obsession de la matière et des objets»). Roman d'amour, roman social, c'est l'art du double registre que JEANNE GOLDIN étudie aussi à travers les brouillons de la célèbre scène des Commices agricoles de *Madame Bovary* (XVI, 4750). L'étude systématique des brouillons du roman de Flaubert a déjà conduit Jeanne Goldin à nous présenter rien de moins qu'un kit: «Flaubert: Do it yourself!» (XVI, 4750a). Et on peut encore rêver d'une nouvelle édition des brouillons de *Madame Bovary*, celle de Michèle Leleu ayant bien vieilli, projet type de ce qui pourrait être réalisé ici économiquement.

Ces trois romanciers du XIX^e siècle ne sont toutefois pas les seuls étudiés au Québec. RAYMOND RHEAULT a analysé les «Inadvertances et im-
 612 précisions dans *La Chartreuse de Parme*» (XIV, 5225) de Stendhal, JEAN-
 613 PIERRE BOUCHER a présenté «*Les Diaboliques*» de Barbey d'Aureville: une esthét-
 614 que de la dissimulation et de la provocation (*XIV, 4117) et un numéro d'*Études littéraires* (IV, 3, décembre 1971) a été consacré à Alphonse Daudet regroupant des études d'Yves Avril, Léon Somville, Jacques Dubois, Murray Sachs et Yves Chevel portant sur des aspects variés de l'écriture du conteur, tandis que Roger Frelet s'interroge pour finir sur la fonction du Centre d'étude: «Le Mas de la Vignasse». Sur George Sand enfin, les travaux sont variés: outre le travail d'édition de Raymond Rheault déjà signalé plus haut
 615 (aux nos 598-99), LOUIS DUSSAULT a écrit l'histoire d'une éducation (*IX,
 616 4320), tandis que NICOLE BOTHOREL de l'Université de Rennes est partie de son oeuvre pour étudier la fonction de l'obstacle romanesque (VIII, 4337). Il reste que c'est l'oeuvre romanesque d'un poète, Victor Hugo, qui a donné
 617 lieu aux études dont la recherche théorique est la plus nette. ANDRÉ BROCHU d'abord, dans *Hugo: amour/crime/révolution: essai sur «Les Misérables»* (*XII, 7550), ne passe pas, comme cela est attendu, de la lecture thématique (dont il a inauguré la rigueur dans les études québécoises) à l'étude narrative, mais propose au contraire une lecture thématique des configurations narratives, rejoignant ainsi par la pratique la description sémiotique que PATRICK
 618 IMBERT pour sa part mènera sur *Han d'Islande* par l'analyse des noms propres (XIII, 4572) ou des dialogues (*Journal canadien de recherche sémiotique*, II, 2, été 1974).

S'il est difficile de caractériser la recherche québécoise sur le roman français du XIX^e siècle en fonction des auteurs étudiés, il n'en est pas de même de la recherche faite sur le roman du XX^e siècle où Saint-Exupéry et Camus pronominalisent nettement la recherche des dix dernières années. Trois ou quatre études seulement sont consacrées à l'oeuvre d'Antoine de
 620 Saint-Exupéry: d'abord l'anthologie du chercheur français BRUNO VERCIER sur *Saint-Exupéry et les critiques de notre temps* (*IX, 38) consacre l'oeuvre
 621 de JEAN-LOUIS MAJOR parue en 1968, quelques années avant la période qui nous occupe, en retenant deux extraits de *Saint-Exupéry, l'écriture et la pensée* (*VII, 5845) à côté d'extraits d'André Gide ou de Maurice Merleau-Ponty.
 622 Ensuite, cette même année 1971, RÉAL OUELLET fait paraître son analyse des *Relations humaines dans l'oeuvre de Saint-Exupéry* (*IX, 6212; X, 7428), qui sera encore suivie en 1972 et 1974 de deux brèves études d'orientation nette-
 623 ment biographique de GÉRALD MOREAU (XII, 8181). Ces publications constituent de toute évidence les séquelles des années cinquante que l'oeuvre d'Antoine de Saint-Exupéry a très nettement dominées au Québec où pas moins de 29 mémoires et thèses ont été consacrés à l'auteur de *Terre des hommes* (qui fut le thème de l'Exposition universelle de Montréal en 1967) avant le début de la décennie qui nous occupe⁷. Devant Saint-Exupéry, François

7 Ces statistiques et celles qui suivent sont extraites d'Antoine Naaman, *Répertoire des thèses littéraires canadiennes de 1921 à 1976*, Sherbrooke, Naaman, 1978.

Mauriac et Georges Bernanos arrivaient toutefois en tête pour la même période avec respectivement 32 et 31 mémoires et thèses, mais ces deux auteurs ne comptent plus, depuis 1970, que pour un seul ouvrage chacun: le

- 624 *François Mauriac* d'EVA KUSHNER (*X, 6970) et *l'Imaginaire et le quotidien: es-*
 625 *sai sur les romans de Georges Bernanos* (*XVI, 6118) d'YVON RIVARD.

Le plus grand nombre d'études publiées au Québec depuis dix ans sur les romanciers français du XX^e siècle porte sur Albert Camus: avec le retard dû à la mise au point des travaux de recherche et surtout attribuable au délai de l'édition, on peut être certain qu'il s'agit cette fois d'une séquelle des années soixante. Il est vrai qu'Albert Camus est de loin le romancier français qui a dominé la recherche au Québec: 40 mémoires et thèses avaient porté sur son oeuvre avant 1970 et 17 autres dans les cinq années suivantes.

- Pour la période qui nous occupe, on doit d'abord rappeler l'importante édition du journal *Combat* par Norman Stokle (plus haut, le no 594). Cette
 626 période s'ouvre d'ailleurs par la publication à Sherbrooke de *Camus 1970*,
 627 actes du colloque de l'Université de Floride dirigé par RAYMOND GAY-
 627 CROSIER (*IX, 23) où se trouve notamment la communication de BRIAN T.
 628 FITCH de l'Université de Toronto sur «Clarence en chute libre: la
 628 cohérence imaginaire dans *la Chute*». Par la suite, CLAUDE TREIL présente la
 629 thèse philosophique centrale: *L'Indifférence dans l'oeuvre de Camus* (*IX, 5130),
 tandis que MERCEIA WEIS étudie ses essais (*XIV, 5884) et GEORGES
 630 POMET «La structure de l'espace dans *l'Etranger*» (IX, 5114). Et j'ajoute
 631 deux livres que je n'ai pas eu en main au moment de rédiger ce panorama:
 631 *Camus, le Méditerranéen, Camus l'ancien* de FRANÇOIS BOUSQUET (*XV, 6541)
 632 et *Albert Camus, analyse de sa pensée* de MARCEL MELANÇON (*XVI, 6226).
 Mais les deux textes les plus importants publiés sur Camus (et je ne dis pas
 au Québec, car je l'entends absolument) sont une somme de 450 pages et
 une toute petite perçée d'à peine trois pages qui ont toutes deux paru en
 633 1973. Il s'agit d'abord du livre de LAURENT MAILHOT sur *Albert Camus ou*
l'Imagination du désert (*XI, 6122; XII, 7026; XIV, 5856, 5857) qui constitue
 une lecture complète, systématique, et de l'oeuvre et de sa critique, mais qui sur-
 tout «reprend» la lecture philosophique ou esthétique traditionnelle en mon-
 trant la valeur et la rigueur proprement poétique de l'oeuvre de Camus. En-
 634 suite, R. GALLIANI a esquissé en quelques pages neuves intitulées «Camus,
l'Etranger et les Arabes» (XI, 6109) une lecture idéologique qui pourrait être
 l'objet du prochain livre sur Camus à nous sortir de l'ordinaire.

- A partir de 1960, Camus a très certainement été le romancier privilégié,
 mais ce sont tous les romanciers existentialistes ou de l'absurde que l'on op-
 pose alors aux romanciers catholiques ou humanistes lus et étudiés durant la
 décennie précédente. Pourtant, rien, à ma connaissance, n'est paru au
 Québec sur Jean-Paul Sartre depuis dix ans, si l'on écarte l'étude philosophi-
 que de son théâtre par PETER ROYLE (*XII, 9959).
 635 André Malraux, par contre, a fait l'objet d'analyses de sa réflexion estheti-
 636 que: «Malraux devant l'art romain» de FRANÇOIS HÉBERT (*Cahiers des études*

637 *anciennes*, II, 1972) et *La Réflexion sur l'art d'André Malraux: origine et évolution*
 par PASCAL SABOURIN (*X, 8789); puis d'une comparaison par RODOLPHE
 638 LACASSE avec le romancier américain: *Hemingway et Malraux, destin de*
 639 *l'homme* (*XI, 8972). Enfin d'une étude résolument littéraire, car *Triptyque de*
la mort de FRANÇOIS HÉBERT (*XVI, 8717) est plus qu'une étude du thème
 de la mort dans les romans de Malraux: l'introduction par ce biais à tout un
 univers imaginaire.

Avec les années soixante-dix, il me semble que l'oeuvre de Louis-Ferdinand Céline pourrait caractériser une nouvelle orientation de la critique québécoise pour laquelle le romancier n'est plus un penseur (ni catholique, ni humaniste, ni existentialiste), mais résolument un créateur, sinon un poète. Le choix de Céline est bien entendu paradoxal, étant donné le scandale idéologique de ses pamphlets antisémites et antisocialistes, mais il pourrait s'expliquer aisément pour la même raison: le scandale proprement littéraire d'une oeuvre romanesque que tout orientait à l'inverse des fascismes. En tout cas, une seule étude attaque de front l'antisémitisme des pamphlets (ce qui est vrai de toute la critique célinienne): la psychocritique qu'ALBERT CHESNEAU a fait paraître en 1971 (*IX, 5148). C'est d'ailleurs
 640 à ce chercheur de l'Université de Toronto que l'on doit l'«Etat présent des
 641 études céliniennes au Canada» (XIV, 5906) où l'on pourra apprécier les importantes recherches menées dans les universités canadiennes et y situer le livre de PHILIP STEPHEN DAY qui a étudié l'allégorie dans l'oeuvre de
 642 Céline (*XII, 7079), réflexion poursuivie plus tard par une étude de la
 643 parodie dans *Voyage* (XIV, 5941). Au Québec, après le bref parallèle entre
 644 *Voyage au bout de la nuit* et *La Nausée* proposé par DENIS BOUTET DE MONVEL (*l'Action nationale*, LX, 2, octobre 1970), ANDRÉ SMITH a entrepris une série d'études des complexes thématiques de l'oeuvre, étudiant
 645 d'abord la notion de complot (IX, 5155), puis, après avoir hésité entre le vertige (McGill, M.A., 1967), la mort (sujet de thèse d'Université) et le néant
 646 (Nanterre, 3^e cycle, 1970), il a finalement choisi de présenter *La Nuit de Louis-Ferdinand Céline* (*IX, 6176; XII, 7104). Pour finir, il a étudié la fonction
 647 idéologique du discours célinien dans *Les Entretiens avec le Professeur Y* (*l'Analyse du discours*, C.E.C., 1976). C'est ce texte de Céline que j'ai aussi choisi pour
 648 décrire la phrase, la langue et le langage de Céline (XII, 7091) en profitant
 649 largement de l'étude stylistique d'ALBERT CHESNEAU (Paris, doctorat d'Etat, 1972) dont les conclusions sont parues dans *Problèmes d'analyse textuelle*
 650 (Montréal, Didier, 1971). Plus récemment, PAUL BLETON revenait à *Bagatelles pour un massacre* dans le numéro d'*Etudes littéraires* (XI, 2, août 1978) sur le pamphlet en présentant «L'impossible (,) portrait de l'antisémite» du
 651 point de vue du genre. Et SLAVA KUSHNIR a publié deux études sur Robert Brasillach (XI, 6027, 6028), un romancier proche de Céline, dans le temps
 652 ou l'histoire. Mais sur l'histoire, ALBERT CHESNEAU a encore esquissé la conception de Céline (XIV, 5937).

Peut-être que l'importance que je viens de donner à l'attention qu'on a accordée ici au texte célinien tient à ce qu'ayant eu l'occasion d'y participer

modestement je la connais mieux. Il est certain en tout cas que l'éventail des romanciers français du XX^e siècle étudiés au Québec est plus important que ceux du XIX^e siècle. Dans l'ordre à peu près chronologique des romanciers étudiés, on peut énumérer le travail de MARIO MAURIN sur l'oeuvre romanesque du poète Henri de Régnier autour de deux thèmes, *Le Labyrinthe et le Double* (*X, 7344), l'étude de SERGE SERODES sur «Proust et les choses, *Du côté de Guermantes*» (*X, 7318); le travail de MARTINE MAISANI-LÉONARD sur les jeux du discours et de la temporalité dans les récits d'André Gide (*XIV, 6256); *Le Thème de la mort chez Roger Martin du Gard* qu'étudie MELVIN GALLANT (*IX, 5727); la thèse de CHARLES BOLDUC sur *l'Aventure intérieure de Julien Green d'après son journal* (Ottawa, Ph. D., 1974); l'anthologie par ROLAND BOURNEUF de la critique sur Giono (*XV, 42) et son étude sur «Giono et la peinture» (XV, 7052); sans oublier le remarquable numéro d'*Etudes littéraires* (XII, 1, avril 1979) sur Marguerite Yourcenar encadré d'une présentation d'ensemble de son oeuvre et d'une bibliographie d'YVON BERNIER qui a préparé ce numéro avec VINCENT NADEAU qui étudie pour sa part le premier tome de *Labyrinthe du monde*. Boris Vian, sur lequel HENRI BAUDIN a fait paraître au Québec son *Boris Vian, humoriste* (P.U.Q., 1973), occupe une place à part dans la mesure où son oeuvre a polarisé les études stylistiques dont VITAL GADBOIS est au Québec une excellente illustration, lui qui a prolongé les résultats de sa thèse (XIII, 6939) dans un article dont le titre est à lui seul vianesque: «Ohé Chloé! ou Raymond Chandler, Boris Vian, la stylistique signalétique et moi» (XV, 8089). Dans la même perspective, il participe encore au colloque de Cerisy sur Vian («De la pertinence d'une étude linguistique et stylistique de l'oeuvre de Vian», XV, 8090), où se trouve aussi JEAN-PIERRE VIDAL avec deux communications dont un hit: «Ed. Sullivan's Back in town: psychosociomonopolydrame «alla Cerisy» (peut être joué sur n'importe quel appareil stéréo)» (XV, 8112, 8113).

De tous les travaux qui viennent d'être énumérés, on ne peut déceler aucune cohésion dans les types d'approche, mais le travail de MARTINE MAISANI-LÉONARD poursuivi par son étude sur «André Gide et la mise en scène textuelle» (XVI, 6591) doit être signalé tout autant à cause de son objet que de son approche, le discours du récit gidien ayant servi à la fois l'étude narrative et la première déconstruction de la narration française. Ce fut le nouveau roman qui naquit à cinq heures. RÉAL OUELLET s'est chargé en 1972 d'en mettre au point l'anthologie critique, *Le Nouveau roman et les critiques de notre temps* (*X, 36) qui montre bien qu'avec lui, toute sa critique était déjà en place. Les trois ou quatre plus vieux nouveaux romanciers ont ensuite fait l'objet d'études: JEAN-PIERRE VIDAL a présenté une lecture de *La Jalousie* de Robbe-Grillet (*XII, 9811), FERNANDE SAINT-MARTIN une étude de l'univers romanesque de Samuel Beckett (*XIV, 7574), tandis que JEANNE DEMERS a illustré de *l'Amante anglaise* de Marguerite Duras la forme de la sornette (XVI, 8314). Les romanciers les plus étudiés du groupe ont cependant été Claude Simon et Michel Butor. *Etudes littéraires* consacrait un numéro au premier où, entre autres, GHISLAIN BOURQUE et JEAN-PIERRE VIDAL étudiaient respectivement *l'Herbe* (XV, 10162) et *le Palace* (XV,

10138). Comme Michel Butor a étudié, dans une étude célèbre, le jeu des
 675 pronoms personnels, RAYMOND GAY-CROSIER lui a rendu le change sur *la*
Modification dans un «Essai sur les modalités de la perspective» (XI, 8170). Et
 676 tandis que ROBERT MÉLANÇON publiait une importante interview du
 romancier portant sur la dialectique de l'impossible totalisation des
 677 fragments que constitue l'ensemble de son oeuvre (XIII, 7487), GABRIELLE
 D. FRÉMONT proposait rien de moins que (de ou le) «Dé-lire Butor» *Etudes*
littéraires, XI, 3 déc. 1978)

Et pour finir une absence: au cours de mon relevé, je n'ai trouvé aucune
 étude sur les romanciers de Tel quel, Denis Roche ou Philippe Sollers, par
 exemple, ces écrivains qui ont déconstruit non pas le récit, mais bien plus
 l'écriture romanesque, et dont les textes s'affichent pourtant encore comme
 des romans. Absence? Seulement de textes critiques également affichés com-
 me tels, puisque *Frenchkiss: étreinte-exploration* de Nicole Brossard ou *Fréquences*
en l'inscription du roman d'André Beaudet n'en sont pas seulement d'im-
 possibles réitérations. Récits-poèmes-essais, les genres se trouvent fracassés
 dans ces textes. D'où l'intérêt de plus en plus marqué pour les genres dont
 plusieurs, comme l'essai ou le pamphlet (auxquels *Etudes littéraires* a consacré
 un numéro, respectivement V, 1, avril 1972 et XI, 2, août 1978) ne sont pas
 sans rapport avec le roman. Toutefois, ses rapports avec le conte sont plus
 évidents: *Etudes françaises* (XII, 1-2, avril 1976) lui a réservé un numéro sous
 678 la direction de JEANNE DEMERS et LISE GAUVIN qui ont montré en quoi
 l'écriture du conte (probablement essentiellement oral) en faisait une forme
 savante (c'est-à-dire littéraire, au sens où l'entendait Jolles), en plus de
 679 présenter un dossier sur la question. Dans le même numéro, FRANÇOIS
 680 RICARD faisait un historique de la structure du recueil de contes et je présen-
 tais le cas particulier des contes édités, traduits ou réécrits par Mallarmé, ces
 romans du poète. Le *Vathek* de Beckford de Mallarmé, c'est en effet la
 littérature fantastique d'où l'on passe à tous les genres de la paralittérature,
 dont le roman est certainement la forme privilégiée. MARC ANGENOT est ici
 681 le chercheur le plus dynamique en ce domaine: son recueil, *Le Roman*
populaire: recherches en paralittérature (*XIV, 6), rassemble les résultats de cinq
 ou six ans d'étude théorique et pratique du phénomène à partir des romans
 de «seconde zone» de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e (des romans
 d'Eugène Sue au *Fantomas* de Marcel Allain et Pierre Souvestre). C'est en-
 682 core Marc Augenot qui avait préparé et présenté le numéro d'*Etudes littéraires*
 (VII, 1, avril 1974) consacré à la paralittérature et particulièrement au genre
 romanesque: le numéro regroupe en effet des études sur le roman d'espion-
 683-84 nage par GUY BOUCHARD, le récit de science fiction par PETER FITTING et
 685-86 la littérature fantastique par GAETAN BRULOTTE et MONIQUE BENOÎT. Sur
 687 le roman fantastique, on doit encore lire l'article original d'ANDRÉ
 BELLEAU: «L'automate comme personnage de roman» (X, 1021).

Mais de tous les genres qu'on peut rapprocher du roman, le «roman» est
 688 à coup sûr celui qui pourra y ressembler le plus. ANDRÉ BELLEAU a été le
 premier à présenter ici le Rabelais de Bakhtine (VIII, 1885) devenu depuis
 une référence à la mode sur le genre romanesque. Sur la narratologie, les
 revues *Etudes littéraires* et *Etudes françaises* ont fait chacune un numéro spécial

689 sous les titres respectifs de «Problèmes de techniques romanesques» (III, 1,
690 avril 1970) et «Le fil du récit» (XIV, 1-2, avril 1978). Un des articles du
691 premier, «L'organisation de l'espace dans le roman» (VIII, 682), par
692 ROLAND BOURNEUF doit être lu avec celui de FRANÇOIS RICARD, «Le
693 décor romanesque» (XI, 872). ROLAND BOURNEUF a d'ailleurs poursuivi sa
réflexion sur le genre romanesque dans son étude sur «Jünger, Gracq et la
poétique du roman» (IX, 7209).

On pourrait croire que cet épilogue sur les genres dans leurs rapports
avec le roman nous aura éloignés de la critique québécoise du roman
français, mais il n'en est rien, comme le montre l'introduction sur laquelle je
694 veux conclure: *L'Univers du roman* de ROLAND BOURNEUF et RÉAL OUELLET
695 (laissant de côté la petite *Introduction au roman* d'HÉLÈNE THIBAU (Editions
du renouveau pédagogique, 1973, réimp. 1976) qui tient trop de l'explica-
tion de texte). Le livre de Bourneuf et Ouellet est actuellement notre seul in-
strument pédagogique sur le genre romanesque dans son ensemble, mais il
est excellent, parfaitement adapté à son public, le collégial et les premières
années de l'université. Or il est remarquable que cette introduction em-
prunte ses exemples aussi bien à la littérature québécoise qu'à la littérature
française qui font, ensemble, les deux faces de notre littérature.

Certes, la littérature française constitue le verso de notre texte national
et il n'est pas question de tourner la page. Il y a quinze ans, lorsque *Parti pris*
a imposé l'attribut «québécois» à un corpus littéraire, je me souviens très
bien de l'attitude angoissée des professeurs de littérature qui, au collège,
devaient «défendre» une part essentielle d'eux-mêmes, nos romanciers,
Mauriac, Bernanos, Camus ou Sartre, tandis qu'on lisait le premier roman
d'André Major ou d'Hubert Aquin. A dix ans de cette belle époque, un pro-
fesseur d'une université canadienne me confiait cette découverte qui l'avait
scandalisé: les étudiants québécois auxquels il avait été invité à donner un
cours sur la littérature française la considérait comme une littérature
«étrangère»! Et, en effet, ce qui fut notre littérature est bel et bien devenu en
dix ou quinze ans une littérature étrangère. Parce que nous avons appris à
écrire, parce que nous avons appris à lire - et à lire la littérature française. De
la même manière, il est évident que durant toute la décennie qui nous a oc-
cupés ici, la recherche s'est surtout concentrée sur la littérature québécoise
au détriment de la littérature française, mais la recherche sur la littérature
française y aura gagné un regard neuf et certainement plus juste. La
littérature française n'en sera bien entendu jamais affectée, ni même ici, où
elle risque simplement d'être mieux comprise et aimée. Notre littérature
étrangère.

Index des romanciers

- | | |
|-----------------------------|--------------------------|
| Allain: 681 | Jünger: 693 |
| Aragon: 577 | Le Franc: 583 |
| Bakhtine: 688 | Mallarmé: 680 |
| Balzac: 601-604 | Malraux: 636-639 |
| Barbey d'Aureville: 613 | Martin du Gard: 656 |
| Beckett: 671 | Mauriac: 577, 624 |
| Beckford: 680 | Maurois: 593 |
| Bernados: 625 | Melville: 590 |
| Brasillach: 651 | Picabia: 597 |
| Butor: 675-677 | Proust: 654 |
| Camus: 594, 626-634 | Rabelais: 688 |
| Céline: 640-652 | Régnier: 653 |
| Constant: 579 | Robbe-Grillet: 670 |
| Daudet: 614 | Saint-Exupéry: 620-623 |
| Duras: 672 | Sand: 598, 599, 615, 616 |
| Flaubert: 580, 590, 608-611 | Sartre: 590, 635, 644 |
| Gide: 595, 655, 668 | Simon: 673, 674 |
| Giono: 658, 659 | Souvestre: 681 |
| Gracq: 693 | Stendhal: 612 |
| Green: 578, 657 | Vian: 662-667 |
| Hemingway: 638 | Yourcenar: 660, 661 |
| Hémon: 584-589 | Zola: 581, 600, 605-607 |
| Hugo: 596, 617-619 | |

Le théâtre

S'il faut se méfier des évidences et bien vérifier ses intuitions, il était à prévoir néanmoins, avant même d'entreprendre un bilan systématique, que la dernière décennie, correspondant à l'émergence du théâtre québécois, allait se caractériser par une baisse radicale des recherches sur le théâtre français. Elargissant son corpus, manifestant des caractéristiques propres, le théâtre québécois a fourni aux chercheurs un champ d'étude intéressant et dynamique qui a drainé la majorité de leurs énergies. De plus, nombre de recherches théoriques élaborées autrefois à partir d'un corpus français s'effectuent maintenant sur la base d'un matériel québécois. Malgré cette entrée en matière peu engageante pour notre objet d'investigation, celle-ci pose en creux certaines questions auxquelles les chercheurs présents à la table ronde du colloque de l'ACFAS ont tenté de répondre. Car expliquer le transfert

d'intérêt du théâtre français vers le théâtre québécois par la simple théorie des vases communicants n'éclaire rien.

Tout d'abord, les termes *théâtre* et *français* donnés dans la proposition de départ demandent certaines précisions. Pour *théâtre*, il importe d'établir une distinction entre: 1) la littérature dramatique et 2) le théâtre comme relation acteur-spectateur, comme art de la représentation. Car en limitant les études théâtrales à celles concernant la littérature dramatique, on s'engage sur une voie qui rejette la spécificité et le caractère essentiel de la représentation et qui n'est guère adéquate pour l'étude de la masse grandissante des créations collectives. Car si la création collective est vue comme *lieu*, *groupe* d'action et de création culturelle, cela implique que le texte y est formé du tissu des rapports économiques, de la scénographie, du décor, des costumes et des relations entre les membres du groupe. Ces modes de production où la hiérarchie traditionnelle est modifiée au profit d'une redistribution de l'autorité ne s'accordent pas avec les études traditionnelles du texte dramatique.

Quant au sens du mot *français*, il demande, lui aussi, des précisions. Malgré ce que Jean-Cléo Godin appelle «la vieille souche nationale», les recherches théâtrales ont subi une modification à l'échelle planétaire. Elles se spécifient en tant que discipline mais tendent de moins en moins à se limiter dans un cadre national tout comme elles échappent de plus en plus à la vieille dichotomie pratique/théorie. Il serait absurde de vouloir caser Brecht, Artaud, Stanislavski ou le Living Theatre dans des frontières nationales. Le Canada français, comme d'autres sociétés, n'a pas échappé à ce mouvement mondial.

Paradoxalement, le théâtre est un art local, ponctuel. Un art de l'ici et maintenant lié à son milieu social. On s'étonne alors que l'étiquette nationale soit celle de l'auteur. On réduit ainsi le théâtre à de la littérature mise en espace en niant tout importance aux pratiques de la représentation. On s'entendra donc pour accorder la nationalité française à un objet théâtral écrit et monté en France.

Compte tenu de ces éléments, le champ de notre bilan sera le suivant: les recherches portant sur la littérature dramatique et la pratique françaises et les recherches concernant le théâtre sans égard aux frontières nationales. Si la désaffection des chercheurs et des étudiants vis-à-vis du théâtre français ne fait aucun doute, par contre, il est intéressant d'en interroger les causes. Un aperçu des rapports entre le théâtre français et le Canada pendant les dix dernières années semble un préalable nécessaire aux discussions sur la recherche.

Même s'il existe toujours une demande, plus populaire que l'on croit, pour une certaine «culture française», on réserve toujours cette culture à une élite. On n'a qu'à prendre l'exemple du film *Molière* d'Ariane Mnouchkine qui n'a été présenté que trois fois et, en plus, à la Place des Arts. Quant à la

recherche française, le public québécois y est mal préparé, la recherche d'ici se confinant volontairement dans un ghetto.

Un événement récent peut servir d'indicateur aux relations entre le théâtre français et le Québec: la visite, à l'automne 1978, du Bureau d'auteurs de l'ATAC (Association technique pour l'action culturelle). Sont venus au Québec: auteurs (qui avaient la vedette), metteurs en scène et comédiens français qui ont donné des *lectures* de quelques pièces. Ce fut un échec. Les causes? On avance d'abord qu'en ce moment, en France, les auteurs dramatiques sont peu considérés; de plus, vu la quasi-inexistence de l'édition dramatique en France depuis quelques années, ces auteurs sont ici de parfaits inconnus. Ceci reflète néanmoins la situation française depuis 1968 qui se caractérise par un vide dramaturgique et un développement de la mise en scène et de la création collective. Il y aurait donc eu mauvais choix: le théâtre abstrait et de sur-conceptualisation qui nous a été *lu* est hors de la recherche française des dix dernières années, recherche qui va dans le sens de la redécouverte d'un corps, d'une chair. Il aurait fallu inviter ceux dont les recherches traduisent ce nouveau mouvement (création collective, mise en scène) car c'est plus de ce côté que se situent les intérêts réels et communs. La mise en scène, à Montréal, de *Macbeth* par Roger Blay montrait des préoccupations voisines de celles d'Antoine Vitez tout comme les processus de création d'Ariane Mnouchkine intéressent nombre de Québécois. Les organismes d'état qui planifient les échanges culturels semblent préférer l'envoi coûteux et prestigieux d'une troupe à celui, pourtant plus efficace, d'un animateur. La désaffection n'est sûrement pas étrangère à ce manque d'information sur la véritable recherche en France. Comment travailler sur des objets inconnus ou inaccessibles?

Au delà des questions nationales, la recherche théâtrale s'est énormément interrogée sur elle-même pendant la dernière décennie. Hélène Beauchamp, en lançant l'affirmation suivante, pose bien les lignes de force du problème: «La pratique du théâtre englobe une *recherche* et une *démarche* et c'est la *représentation* qui diffuse la recherche. Les autres moyens de diffusion sont des essais de traduction voués à l'échec». Malgré cette aporie, la recherche universitaire essaie de se trouver une place. Si diviser les recherches théâtrales en quatre champs 1) études théoriques, 2) études sur la littérature dramatique, 3) études historiques (autour du théâtre) et 4) études sur la représentation, opère déjà une certaine clarification, cela ne règle rien: si certains voient dans ces divisions un cloisonnement, la réalité l'a rendu caduc, même dans les cours purement littéraires. De plus, si la représentation est ce qu'il y a de plus difficile à étudier, c'est pourtant là qu'est l'essentiel du théâtre.

L'évolution récente de la critique universitaire propose l'utilisation de la sémiotique pour lire le théâtre. Les chercheurs sont pourtant loin d'approuver unanimement cette solution, les opinions variant de «mystification de la décennie» à «outil très utile». On reconnaît toutefois à la sémiotique une

valeur d'*instrument* permettant d'assurer une lecture, pouvant servir, par exemple, à confronter un texte et sa représentation. Cependant, on s'entend généralement pour affirmer qu'elle ne peut restituer le théâtral. Car la sémiologie ne permet pas de lire une représentation puisqu'elle ne peut rendre compte des relations humaines (celles des praticiens entre eux et celles acteurs-spectateurs). Certains, comme Serge Ouaknine, proposent de jeter d'abord les bases d'une sémiologie du spectateur tout en précisant qu'une véritable sémiotique du théâtre naîtrait de l'interrogation des pratiques et des théories et non pas d'un calque de la linguistique. Capter de façon satisfaisante cet objet éphémère et volatil qu'est la représentation reste toujours le problème majeur. Comment étudier un objet dont il ne reste que des traces infimes, souvent déformées? Même si certaines troupes (le Théâtre du Soleil, par exemple) publient ensemble texte, documents scénographiques, notes de travail et amorces critiques, la représentation reste toujours fondamentalement intransmissible. On la transmet pourtant. Et cela donne naissance à deux phénomènes: premièrement, le théâtre étant un art ponctuel (d'ailleurs, un spectacle hors de son milieu social, coupé de ses racines, même dans un festival, en est réduit à devenir un «objet culturel» qui n'intéresse plus que les spécialistes), il faut souvent se résoudre à ne connaître un spectacle qu'à travers des comptes rendus. Deuxièmement, on en vient à écrire des études à partir de comptes rendus pas toujours de première main et on finit par arriver avec des écrits qui ont peu à voir avec le spectacle.

Avec ces remises en question de la critique et la désaffection vis-à-vis du théâtre français qui ont marqué la dernière décennie, il ne faut pas s'étonner du peu de publications dans ces domaines. De l'ensemble des recherches, nous communiquerons exhaustivement, bien sûr, ce qui a été publié. Nous communiquerons également les thèses de doctorat (faites au Canada français ou par des Canadiens-français à l'étranger) demeurées inédites; on notera avec un certain intérêt que ces thèses non publiées portent dans l'ensemble sur la littérature dramatique, souvent par le biais d'une approche thématique, approche quelque peu déphasée par rapport aux préoccupations principales de la recherche. Quant à la masse des mémoires de maîtrise, leur intérêt est souvent fort limité, voire même anecdotique; nous avons donc opéré de ce côté une sélection sévère, ne conservant que ceux dont l'intérêt méritait mention.

- Nous nous attacherons d'abord aux études portant sur le théâtre comme
- 696 art. Dans son essai *le Réel et le théâtral* (Montréal, HMH, 1970), NAÏM KAT-
- TAN propose une vision du théâtre comme point de partage entre l'Orient et l'Occident. Nous retrouvons aussi une approche philosophique dans l'article
- 697 «Le Paradoxe sur le théâtre» (*Études françaises*, VIII, 1, février 1972, p. 63-74)
- dans lequel HENRI BÉHAR discute des conceptions du théâtre de Rousseau,
- 698 Jarry et Artaud. JAN DOAT, dans *Théâtre, portes ouvertes* (Montréal, Cercle
- du Livre de France, 1970), propose un survol, autant théorique que pratique, du théâtre comme phénomène humain. Adoptant une approche
- 699 psychanalytique, MICHEL LAPORTE dans «Les Bases de l'expression ludi-

que» (*La Grande Réplique*, I, 2, Montréal, janvier 1978; I, 3, mars 1978) propose certaines pistes autour de la notion de jeu. Les recherches sémiotiques ont permis la parution de deux études majeures dans ce domaine: *Problèmes de sémiologie théâtrale* (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1976) de PATRICE PAVIS et surtout l'excellent ouvrage de GILLES GIRARD, RÉAL OUELLET et CLAUDE RIGAUT, *l'Univers du théâtre* (Paris, PUF, 1978) qui se classe parmi les meilleures études sur le sujet. Toujours du côté de la sémiologie, mais dans des champs plus restreints, nous citerons le mémoire de GILBERT DAVID, *La théâtralité du texte dramatique - sémiologie du projet scénique* (Montréal, 1974), celui d'ANDRÉ BERGERON, *La théâtralisation: création dramatique et mise en scène* (M.A. inscrit à l'UQAM) et celui de ROCH TURBIDE, *Etude d'une sémiotique théâtrale - «Lire le théâtre»* (M.A. inscrit à McGill) qui se propose d'appliquer la grille d'analyse développée par Anne Ubersfeld. Notons aussi l'article de H. CATERINA THOMADAKI, «Théâtre et vidéo: une approche critique» (*Jeu 11*, Montréal, 1979) qui étudie les problèmes relatifs à cette «mise en conserve» du théâtre.

Les nouvelles formes théâtrales ont également attiré l'attention des chercheurs. Citons, sur la création collective, l'article de MICHEL VAÏS, «Auteur/création collective: mythe et réalité» (*Jeu 4*, Montréal, 1977, p. 72-78) et celui de LORRAINE HÉBERT, «Pour une définition de la création collective» (*Jeu 6*, Montréal, 1977, p. 38-46). MICHEL LAPORTE dans «Création collective au théâtre et psychodrame. Parallèle différencié» (*La Grande Réplique*, II, 2, Montréal, janvier 1979; II, 3, mai 1979), aborde ce phénomène par le biais de la psychanalyse. GILBERT TARRAB, de son côté, s'est surtout intéressé au happening, étudiant, comme Laporte l'a fait pour la création collective, ses rapports avec le psychodrame dans «Psychodrama and happening» (*Group psychotherapy and psychodrama*, New York, Baconhouse, 1975, p. 212-235). Tarrab a aussi publié sur le sujet «Le happening: analyse psycho-sociologique» (numéro spécial de la *Revue d'histoire du théâtre*, Paris, CNRS, 1968, 1, 102 p.) et le tome II du *Théâtre du nouveau langage* (Montréal, Cercle du Livre de France, 1974). Tarrab a en outre produit une vidéo sur le sujet (*Le Happening*, que l'on peut consulter à l'audiovidéothèque de l'Université de Montréal). Citons aussi le mémoire de RÉJEAN BOUTIN (Laval, 1977), *Du théâtre en marge: une métamorphose des objectifs et du procès de création: ses implications pour l'auteur dramatique* et l'ouvrage de FRANK FOUCHÉ, *Vodou et théâtre* (Montréal, Nouvelle Optique, 1977).

La majeure partie des études recensées se rapportent à la littérature dramatique. Ces études portent presque exclusivement sur le théâtre du XX^e siècle: le XIX^e siècle n'a suscité ni thèses, ni publications. Deux ouvrages s'attachent à un mouvement plutôt qu'à un texte ou un auteur en particulier. Il s'agit du premier tome du *Théâtre du nouveau langage* (Montréal, Cercle du Livre de France, 1973) de GILBERT TARRAB, qui porte sur Ionesco et Beckett, étudiant ce qu'il nomme «Le drame de la parole» par le

716 biais des oeuvres théâtrales de ces auteurs. MICHEL VAÏS dans *l'Écrivain*
scénique (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978), s'attache à
 l'étude des fonctions scéniques d'expression à partir des oeuvres de Genet,
 Beckett, Weingarten et Ionesco et à l'influence des metteurs en scène sur ces
 auteurs. Sa mise en perspective historique débute au XIX^e siècle. Parmi les
 études sur la littérature dramatique, certaines s'articulent autour des
 auteurs. Si nous suivons pour notre énumération une chronologie des
 717 oeuvres étudiées, nous avons: une thèse d'ANDRÉ FORTIER, *la Dramaturgie*
 718 *d'Henri-René Lenormand* (Paris, 1972); une thèse sur *Gide et le théâtre* inscrite
 719 par YVONNE WALTZ à McGill; *Ionesco à cœur ouvert* (Montréal, Cercle du
 Livre de France, 1970); de GILBERT TARRAB, essai de sociologie sur le
 720 théâtre d'Ionesco suivi d'une interview de l'auteur; *le Théâtre de Georges*
Schehadé, thèse (Sherbrooke, 1974) de ADNAN MOUSSALY; l'article d'ANNE
 721 C. MURCH, «Réflexion sur le théâtre de René de Obaldia» (*Études françaises*,
 VII, 2, Montréal, 1971, p. 181-190), et la préface de JEAN-PIERRE SAR-
 722 RAZAC au *Théâtre de chambre* de Michel Vinaver, publiée dans *Jeu* 10 (Mon-
 tréal, 1979, p. 5-10) sous le titre «Vers un théâtre minimal».

Si l'on excepte l'ouvrage de RODNEY E. HARRIS, *l'Humanisme dans le*
 723 *théâtre d'Aimé Césaire* (Sherbrooke, Naaman, 1973), dont le sujet - théâtre
 français? - est aux limites de notre champ d'investigation, aucune recherche
 724 thématique n'a fait l'objet de publication. Ce sont: *les Sources et la thématique*
bibliques de «la jeune fille Violaine» (1892-1898-1899) et «l'Annonce faite à Marie»
(1910-1948) par MARTHE BEAUDOIN (Ottawa, 1970); la thèse de JEAN-
 725 LOUIS LONGTIN, *la Conception du mythe dans l'œuvre théâtrale de Jean Cocteau*
 726 (Laval, 1970); sur un sujet très voisin, celle de ROBERT WATSON, *le Sort du*
 727 *mythe grec chez Jean Cocteau* (Laval, 1971); *le Tragique réfléchi dans le théâtre de Jean*
 728 *Giraudoux* par MAUREEN McLAUGHLIN (Laval, 1970); *Jean Anouilh, anar-*
chiste de droite, thèse de MICHEL CAILLOL (Nice, 1969) et, sur le même
 729 auteur, celle de RODA ROBERTS, *la Révolte et son expression dans le théâtre de Jean*
 730 *Anouilh* (Laval, 1971); *la Mort dans l'œuvre de Ionesco* (Laval, 1973) thèse de
 731 DANUTE PARAMSKAS; celle d'YVON LANGLOIS, *l'Humour et le comique, ca-*
tharsis de l'angoisse dans le théâtre de Ionesco (Laval, 1969) et, enfin, l'intéressant
 732 mémoire de COLETTE FORTIER-LÉPINE, *Les rites insolites dans la dramaturgie*
d'Arrabal (McGill, 1971). Certaines études se sont tournées vers la composi-
 tion des oeuvres et des techniques qui y sont employées. Dans cette catégorie
 733 nous trouvons l'article de HENRI BÉHAR, «De l'inversion des signes dans
Ubu enchaîné» (*Études françaises*, VII, 1, février 1971, p. 3-21). MICHEL PLOURDE
 734 a publié un ouvrage intitulé *Paul Claudel, une musique du silence* (PUM, 1970),
 dans lequel, après avoir étudié le silence dans la poétique du théâtre de
 Claudel, il cherche à le définir dans l'évolution des personnages de Tête
 d'Or, Mesa et Don Rodrigue. AINA M. JOHNSON a soutenu à Ottawa, en
 735 1977, une thèse ayant pour titre *le Théâtre d'Albert Camus de «la révolte dans les*
Asturies» aux «Justes»: étude des rapports et des techniques de peinture des personnages.
 736 Sur le même auteur, citons aussi la thèse de JULIEN BERNARD, *Albert Camus*
et l'adaptation théâtrale: «Requiem pour une nonne» (Lyon, 1973).

Enfin quelques publications ayant surtout un but d'information sur

- l'actualité de l'activité théâtrale - autant pratique que critique - en France.
- 737 D'abord, deux entretiens: celui de MICHEL VAÏS avec André Veinstein (*Jeu* 1, Montréal, 1976, p. 95-102) et celui de GILBERT DAVID avec Bernard
- 738 Dort (*Jeu* 11, Montréal, 1979). Lors de son passage au Québec à l'automne
- 739 1978, l'ATAC a distribué un cahier intitulé *le Bureau d'auteurs au Québec* (Paris, supplément à ATAC - Information no 77, 1978) et dans lequel on trouvait bio-bibliographies et interviews des auteurs au pendant la tournée.
- 740 MARC MALENFANT, dans un article intitulé «Autonomie et compétence, l'acteur chez Knapp» (*Jeu* 9, Montréal, 1979, p. 25-31), décrit les méthodes de formation du comédien pratiquées à Paris par Alain Knapp. Quant à l'article de MICHELINE B. SERVIN, «France: la tradition éclate» (*Jeu* 8, Montréal, 1978, p. 25-42), il décrit les évolutions récentes du théâtre en France, survol intéressant d'une réalité qui, nous l'avons vu, nous est trop peu connue.

Dans ce bilan de la recherche, il faut noter, pour la période allant jusqu'au milieu des années soixante-dix, l'absence de moyens de diffusion dynamiques voués à la publication des recherches théâtrales. Cependant, avec la fondation de *Jeu* en 1976 et celle de *la Grande Réplique* (qui échappe par la densité de son contenu à la catégorie des programmes élaborés) en 1977, praticiens et chercheurs bénéficient de lieux vivants d'échange et de parole.

À l'instar des pratiques de la représentation qui son indépendantes des frontières nationales, la recherche, comme on l'a vu, tient de moins en moins compte de ces limites. Même à l'intérieur des départements de lettres françaises, l'enseignement suit la tendance. Si les cours de littérature dramatique se donnent toujours, nombre de départements ont ajouté des cours d'esthétique et de pratique théâtrales qui initient les étudiants à Brecht ou Grotowski. Quant aux cours de littérature dramatique, ils ont tendance à suivre cette orientation que le cours «Lecture des formes dramatiques» de l'Université Laval illustre bien: le corpus est constitué en fonction d'études sur la théâtralité et échappe aux bornes nationales.

Evidemment, les remises en question de la recherche, elles aussi, se répercutent dans l'enseignement. André G. Bourassa propose le programme suivant afin d'accorder l'enseignement du théâtre aux préoccupations contemporaines:

- 1) Montrer qu'un texte théâtral n'est pas un roman.
- 2) Montrer l'ordre de la représentation (par exemple, qu'un personnage mineur dans le texte peut être majeur sur scène).
- 3) Apprendre à lire un texte dramatique comme représentation potentielle, comme on lit une partition musicale.

Si le critique de roman ou de poésie procède, comme les objets auxquels il s'intéresse, par l'écriture, il n'en est pas de même pour celui qui s'attache au théâtre. C'est probablement cette tradition néfaste de traiter les textes théâtraux comme les autres textes qui a créé ce manque d'adéquation entre

la pratique et la recherche universitaire, manque d'adéquation se traduisant souvent par un mépris mutuel.

Il est certain qu'une représentation, pour être riche, doit s'accompagner de recherches théoriques. Souvent, les metteurs en scène (ou l'ensemble des praticiens, dans le cas d'une création collective) manquent de connaissances. L'avancement des sciences se fait par la *recherche* et l'*enseignement*: tant qu'on lira le théâtre comme du roman dialogué, on aboutira à une impasse, à une recherche stérile. Les chercheurs semblent pencher vers la solution suivante, à la fois simple et radicale: généraliser la pratique théâtrale. Ce retour à l'intégration des recherches et de la pratique semble en effet nécessaire à l'aboutissement des remises en question des dix dernières années.

Juin 1979

Michel Vaïs
Université McGill
Paul Lefebvre
Université de Montréal

Index des auteurs dramatiques

Anouilh: 728, 729
Arrabal: 732
Artaud: 697
Beckett: 715, 716
Camus: 735, 736
Césaire: 723
Claudel: 724, 734
Cocteau: 725, 726
Genet: 716
Gide: 718

Giraudoux: 727
Ionesco: 715, 716, 719, 720, 730, 731
Jarry: 697, 733
Lenormand: 717
Obaldia: 721
Rousseau: 697
Schehadé: 720
Vinaver: 722
Weingarten: 716



4

Lecture(s) québécoise(s) de la littérature française

La question d'une lecture québécoise de la littérature française (ou de lectures québécoises, au pluriel, car il ne saurait être question d'une lecture *homogène* et fondée en substance, mais plutôt d'un dispositif souple, vivant, ouvert aux contrastes et aux déplacements), cette question doit être posée en référence à un contexte, qui pourra seul l'éclairer. Car, comme toutes les questions politiques - au sens large -, et en particulier de politique culturelle, elle n'a rien en elle-même de bien clair. C'est du milieu, culturel et social, c'est de l'histoire aussi, qu'elle tire sa pertinence. J'évoquerai donc à grands traits la situation à partir de laquelle la question s'est imposée à moi. Cette situation déborde largement, mais concerne tout de même de façon précise celle de la recherche sur la littérature française, qui est le thème de la présente rencontre. Elle s'étend à tous les aspects du rapport que nous, Québécois, avons avec la littérature française, et à l'évolution de ce rapport au cours des dernières années. Une fois circonscrites les principales données de la situation, il y aura moyen de donner un sens précis à la question, et d'esquisser une réponse.

Je rappelle un certain nombre de faits connus, mais qu'il est important d'avoir présents à l'esprit. Jusqu'au début des années soixante, la littérature française était l'objet presque exclusif de l'enseignement littéraire dans les collèges et à l'université: la littérature, c'était la littérature française. La littérature du cru, qu'on appelait alors la littérature canadienne ou

canadienne-française, était un phénomène culturel marginal. On pouvait être lettré et ne rien connaître de la production locale, laquelle retenait surtout l'attention d'une élite cléricale et nationaliste. Je parle en connaissance de cause. Pendant tout le temps de mes études au collège, j'ai voué un franc mépris à la plupart des oeuvres littéraires québécoises dont je connaissais l'existence, et je ne jurais que par Louis-Ferdinand Céline, Samuel Beckett, Henri Michaux et Jean-Paul Sartre. C'est plus tard seulement, au moment de mes études à l'université, que j'ai découvert, par moi-même surtout, la littérature québécoise comme réalité autonome, organique, à travers les oeuvres de Gérard Bessette, Yves Thériault, Gabrielle Roy et André Langevin. Mon cheminement fut celui de la plupart des littéraires de ma génération - la première génération qui accéda massivement à l'enseignement aux niveaux collégial et universitaire. Jusque là, l'enseignement collégial était la chasse gardée du clergé, les départements de Lettres étaient embryonnaires et s'adressaient à une clientèle en bonne partie cléricale.

Au cours des vingt dernières années, la situation a complètement changé. L'enseignement des lettres a été laïcisé, les départements de Lettres ont considérablement évolué et un phénomène majeur s'est produit: on a pris conscience de l'existence d'une littérature québécoise en plein essor, distincte de la littérature française, nord-américaine par son inspiration et ses aspirations. L'option culturelle que reflète l'émergence de cette littérature est tout à fait différente de celle qui s'est fait jour dans un pays comme la Belgique, par exemple. En Belgique, au dix-neuvième siècle, on parlait de littérature belge d'expression française, puis on a parlé, et on parle encore aujourd'hui de littérature française de Belgique, en soutenant paradoxalement, d'une part, que cette dernière dénomination reflète un dépassement du provincialisme, et d'autre part, que la littérature belge est désormais française au même titre que celle qui s'écrit à ... Bordeaux, Marseille ou Lyon ! Or il y a deux façons pour une littérature d'être «française»: c'est d'être parisienne (mais ce privilège est réservé à celle qui s'édite à Paris), ou d'être provinciale. La Belgique d'expression française ne saurait échapper au provincialisme en se constituant comme une province littéraire de la France.

Au Québec, contrairement à ce qui se passe en Belgique, du moins en Wallonie, on prétend à l'autonomie sur les plans littéraire et culturel, tout comme on aspire à la souveraineté sur le plan politique. On sait cependant que l'engouement pour la littérature québécoise, dans l'enseignement collégial, a conduit à d'étranges excès, et qu'on a fini par éliminer presque complètement l'enseignement de la littérature française. Ou peut-être est-ce l'enseignement de la littérature elle-même, qu'elle soit française ou québécoise, qu'on a jugé préférable de reléguer à un plus haut niveau. Si l'on en croit de trop nombreux témoignages, les lettres seraient maintenant devenues une spécialité universitaire, tout comme le droit ou la médecine.

La situation présente, c'est donc, pour une part, une régression radicale de l'enseignement de la littérature, en particulier de la littérature française,

dans les CEGEP (ne parlons pas du niveau secondaire). Mais c'est aussi, paradoxalement, dans les universités comme il se doit, un développement réel, sinon spectaculaire, de la recherche en littérature, surtout de la recherche sur la littérature québécoise, mais aussi de la recherche sur la théorie littéraire (sémiotique, narratologie, analyse des idéologies), sur le théâtre et, ce qui nous intéresse plus particulièrement, de la recherche sur la littérature française.

Il y a ici plusieurs aspects à signaler. D'abord, il y a le fait que la recherche en littérature en est encore au stade des premiers balbutiements au Québec. Il y a vingt ans, elle était pratiquement inexistante, sinon dans certains secteurs périphériques comme le folklore, qui relève tout aussi bien de l'ethnologie. Pour qu'elle commence à se développer, il a fallu la constitution, dans les universités francophones du Québec, de départements d'études littéraires relativement considérables et articulés, c'est-à-dire répondant, grâce à une politique de recrutement, à des besoins précis et diversifiés dans les domaines de l'enseignement et de la recherche. Les traditions universitaires étant inexistantes ou presque, dans ces deux domaines, on a fait appel, du moins dans certaines universités, à un nombre assez considérable de professeurs d'origine et de formation étrangères, surtout françaises. Et l'on peut dire que ce qui se fait ici, au Québec, et à plus forte raison dans le reste du Canada, de recherche sur la littérature française, et même, dans plusieurs universités, d'enseignement des lettres françaises au niveau universitaire, nous en sommes principalement redevables à ce fort contingent de professeurs étrangers ou néo-québécois, dont beaucoup ont finalement adopté la nationalité canadienne.

Un autre secteur important de la recherche sur la littérature française correspond aux thèses de doctorat que les étudiants québécois font, depuis plusieurs années, en France ou parfois au Québec et dont certaines, publiées ici ou ailleurs, surtout ici, constituent des apports non négligeables à la connaissance des oeuvres, ou même à l'élaboration des méthodes d'analyse nouvelles. Cependant, dans la majorité des cas, une fois son diplôme obtenu, le chercheur délaisse la recherche en domaine français, et cela pour plusieurs raisons. Très souvent, il va orienter son enseignement, ou en tout cas sa recherche, du côté de la littérature québécoise, à cause des facilités de travail qu'offre la proximité des sources de documentation, mais aussi, il faut bien le dire, par timidité et peur d'entrer en concurrence, dans son milieu de travail, avec les héritiers directs de plusieurs siècles de tradition universitaire. Mais il y a une autre cause de désertion du domaine français, et c'est le déplacement des priorités dans le champ des études littéraires elles-mêmes. L'intérêt pour les littératures nationales, qu'il s'agisse de la française ou de la québécoise, tend à s'estomper de plus en plus au profit de la théorie, d'une modernité qui fait carrément abstraction des corpus institués et qui se donne surtout pour objectif la connaissance du langage littéraire en général (ou de l'écriture, ou du texte), dans le prolongement de la problématique linguistique ou philosophique.

Voilà donc esquissée, à traits sans doute trop rapides, la situation de la littérature française au Québec, du double point de vue de l'enseignement et de la recherche. Je voudrais maintenant poser la question de la possibilité d'une lecture ou de lectures québécoises de la littérature française, et de ses incidences sur notre travail.

Dans sa préface au tome III de *l'Histoire des littératures* dans la Pléiade, Raymond Queneau se plaint d'avoir dû s'écarter du «plan primitif» de l'ouvrage, qui attribuait à la littérature française «un traitement proportionnel à celui des autres littératures». Hélas ! écrit-il, il n'a «pas été possible de trouver un collaborateur qui consentît à la traiter dans des limites conformes à une perspective cosmopolite», aussi a-t-il fallu se rabattre sur une formule «qui s'accordât plus avec des habitudes nationales». Maurice Blanchot cependant eut une idée, trop tard pour que le directeur de *l'Histoire des littératures* pût en tenir compte: c'était, ô astuce, de confier la rédaction de la section sur la littérature française à un étranger. Mais cette solution, que Queneau trouve ingénieuse et qu'il ne songe même pas à discuter, si l'on s'y arrête un peu, n'est guère praticable. On se demande, en effet, quel accueil le lecteur français aurait fait à l'ouvrage, si on avait confié à une tête non hexagonale (comme on dit une tête carrée) le soin de lui parler de sa littérature. On se demande surtout quels critères auraient présidé au choix de l'étranger. L'étranger pur, en effet, c'est une vue de l'esprit. Il n'y a jamais que tel ou tel étranger. Une histoire abrégée de la littérature française aurait été fort différente selon qu'on l'aurait confiée à un Russe, un Anglais, un Allemand, un Italien ou un Américain. On sait quelle importance les Russes, par exemple, accordent à un Maupassant ou un Jules Verne, les Américains à un Zola. Les auteurs les plus prisés en France, Racine, Stendhal, ne sont pas les plus lus à l'étranger. Ce qui vaut pour la France vaut aussi pour les autres pays. Dostoïevski est plus apprécié dans les pays de l'Ouest qu'en Russie, Faulkner et Edgar Allan Poe sont plus célébrés en France qu'aux Etats-Unis, et ainsi de suite.

Il y a donc le *fait* d'une lecture française de la littérature française, reconnu par Queneau, et celui, plus problématique, d'une lecture non-française de la littérature française - plus problématique car cette lecture doit immédiatement se spécifier en lecture allemande, anglaise, italienne, russe, bref, là encore, en lecture *nationale*. Le cosmopolisme, c'est-à-dire une lecture qui ferait abstraction de la *perspective*, du *point de vue* culturel national, est un leurre, et pas seulement quand il s'agit de la lecture de sa propre littérature, mais aussi de l'ensemble des littératures du monde: *l'Histoire des littératures* de la Pléiade est, dans sa majeure partie du moins, un ouvrage bien français.

Toute littérature forte suppose une problématique littéraire autonome, laquelle s'exprime à travers un ensemble diversifié de pratiques et de théories de l'écriture. Ces pratiques, ces théories évoluent, connaissent même des révolutions; elles subissent aussi des influences, réagissent aux

convocations ou provocations de courants plus vastes, contribuent à la formation desdits courants. Mais il y a une autonomie, un caractère distinct de chaque problématique littéraire nationale. La théorie, partout où les littératures sont adultes, s'alimente à une pratique de l'écriture qui est en continuité de façon tout essentielle avec une héritage littéraire spécifique. La modernité en France, pour ne prendre que cet exemple, se réclame principalement, au plan de l'écriture, de Mallarmé et de Lautréamont, qui sont des écrivains français (peu importe, du reste, leur origine).

On n'échappe pas à l'ancrage national, à l'enracinement dans une culture qui est, en même temps qu'un découpage particulier du champ du savoir, une façon de vivre et de penser, en réponse à des conditions d'existence collective particulières à chaque peuple.

Cependant il y a des cultures fortes et des cultures faibles, des cultures anciennes et des cultures récentes, des cultures adultes et d'autres qui sont en voie de formation. Au Québec, la culture commence seulement à s'affirmer, les traditions universitaires sont toutes jeunes, la littérature est sans doute assurée désormais d'un avenir mais son passé ne pèse pas encore très lourd. On a réalisé des progrès considérables depuis vingt ans, aux plans qualitatif et quantitatif, dans les domaines de la poésie, surtout du roman et du théâtre. La critique littéraire, en particulier de type universitaire, a connu un essor remarquable en comparaison de ce qui existait jusqu'au début des années soixante. Seulement, on ne peut pas dire que, de la pratique de l'écriture et de la théorie littéraire, soit issue encore aujourd'hui une problématique littéraire autonome au Québec. Nous sommes tributaires de ce qui se fait en France et aux États-Unis, ce qui, du reste, est normal puisque les grands courants d'idées, s'ils ont une origine nationale, ont tout aussi bien une diffusion internationale et s'inscrivent dans un vaste circuit d'échanges intellectuels et culturels. Ce qui est moins normal, c'est que nous soyons si étroitement dépendants de ce qui se fait ailleurs, et que nous ne produisions pas davantage nos propres mouvements d'idées, lesquels seraient susceptibles de créer un équilibre avec ceux que nous importons.

Il n'existe donc pas encore, à proprement parler, de lecture québécoise de la littérature française, sinon de façon tout à fait parcellaire et dispersée. Il existe tout juste, pour l'instant, et de façon inchoative, une lecture québécoise de notre littérature. Encore fait-elle appel à tout un appareil théorique et méthodologique d'inspiration européenne. Certes, en général les critiques ne se contentent pas d'appliquer mécaniquement les grilles d'interprétation ou de description fabriquées ailleurs, ils les adaptent à l'objet de l'analyse, opèrent la refonte de problématiques particulières qui, à Paris, restent étanches les unes aux autres, prennent des libertés salutaires à l'endroit des terreurs instituées. Mais il n'y a pas encore production de schèmes d'intellection nouveaux, qui rendraient compte directement de ce que présente de spécifique la pratique littéraire québécoise, sans doute parce que cette spécificité est encore indécise, tout comme la praxis collective elle-

même. Les Québécois ne contribuent pas eux-mêmes au développement des forces de production, ils sont des consommateurs très avancés mais de piètres producteurs, et une littérature dynamique, créative, ne s'édifie pas sur une telle infrastructure. Cette situation, il va sans dire, s'explique par l'éveil tout récent du Québec à sa vocation de nation moderne, et on peut espérer que les prochaines années y remédieront vigoureusement - à moins, bien entendu, que la main de Dieu ne nous replonge dans le marasme séculaire.

Il n'y a pas de lecture québécoise de la littérature française parce qu'il n'y a pas encore de culture québécoise forte. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille se croiser les bras - bien au contraire.

Je crois que la recherche qui se fait au Québec sur la littérature française souffre beaucoup de la situation que j'évoquais tout à l'heure, à savoir la régression de l'enseignement de la littérature française dans les CEGEP. Cette régression, si elle se maintient, menace de marginaliser de plus en plus le chercheur et de le priver de l'audience *de base* qui peut seule donner un sens à ses travaux.

Une des solutions à ce problème, c'est très certainement la constitution, sur la littérature française, d'instruments de travail c'est-à-dire d'ouvrages réalisés par des Québécois et pour des Québécois, en l'occurrence pour les étudiants de nos CEGEP et, peut-être, les étudiants de première année de l'université. Ces instruments de travail - panorama de la littérature française, choix de textes commentés, éditions scolaires d'oeuvres majeures - devraient accorder une importance particulière aux travaux de la critique québécoise sur la littérature française. Il est grand temps de créer les médiations indispensables entre l'étudiant québécois et la littérature française. Ce n'est pas en proposant une lecture française de la littérature française qu'on accrochera l'attention et qu'on stimulera l'intérêt de l'étudiant québécois des années quatre-vingt. L'image que la France, et en particulier Paris, projettent d'eux-mêmes, fait écran entre la littérature française qui reste, pour nous, une littérature privilégiée, et un public étudiant qui, parce qu'il a appris à se chercher dans une littérature sienne, demande aussi à retrouver quelque chose de lui-même dans la littérature française. Si la littérature française nous touche, ce n'est pas surtout parce qu'elle est française mais parce qu'elle est, dans ses meilleures oeuvres, universelle, et c'est à chaque peuple, à chaque culture de déchiffrer à *sa façon* l'universel dans une littérature qui n'est pas la sienne.

Il faut donc créer une didactique de l'enseignement de la littérature française - j'entends par là qu'il faut ouvrir des chemins qui nous soient propres dans le domaine littéraire français. Il faut, en d'autres mots, nous approprier la littérature française, en faire une chose à nous, et rétablir ainsi l'alliance entre elle et le jeune lecteur québécois.

Il est certes plus délicat, et sans doute plus vain, de vouloir mobiliser la recherche comme telle. Le chercheur a certainement intérêt à tenir compte

du contexte culturel où il travaille et dont, le plus souvent, il est issu, mais il a aussi le droit, et même le devoir, de rester parfaitement libre face à tout ce qui n'est pas de son ressort immédiat. C'est à chaque chercheur d'évaluer moralement les obligations qu'entraîne son appartenance à la collectivité. Voici, cependant, quelques réflexions qui seront peut-être utiles.

Les chercheurs se rattachent toujours à ce que j'appellerai des *centrales*, qui sont des foyers de constitution et de diffusion de problématiques spécialisées. Pour chaque période de la littérature française, parfois même pour tel ou tel grand auteur, il y a une ou des revues, souvent liées à des centres de recherche et de documentation universitaires. Ces diverses centrales, comme il est normal, se situent en majorité en France. Et c'est naturellement à l'une ou l'autre d'entre elles que le chercheur québécois va se rattacher.

Mais il serait hautement souhaitable aussi qu'une revue, au Québec, joue un rôle équivalent, pour la littérature française, à celui de *Voix et images* pour la littérature québécoise. Ce pourrait être d'ailleurs l'une ou l'autre des revues universitaires existantes, réformée dans le sens d'un accueil plus large fait à l'ensemble de la recherche sur la littérature française au Québec et au Canada français. Une telle revue pourrait se donner pour objectif de travailler, à sa façon, à l'élaboration d'une problématique littéraire autonome, rejoignant en cela les efforts des chercheurs d'autres disciplines, notamment des chercheurs sur la littérature québécoise et sur la théorie littéraire. On y encouragerait particulièrement les initiatives visant à prendre du recul devant les lectures reçues de la littérature française, et à élaborer de nouvelles perspectives d'analyse. Il s'agit, en somme, de créer un milieu propice à l'éclosion d'*individualités* critiques fortes, originales, car c'est en multipliant les personnalités fortes qu'une collectivité s'épanouit.

Pour que ces individualités apparaissent, il faut un appel, une incitation du milieu. Réjean Ducharme, en littérature, est l'exemple même d'une personnalité qui transcende son milieu mais qui est apparue dans le sillage d'une prise de conscience collective, celle de l'existence de la littérature québécoise. La conscience collective favorise l'éclosion de la personnalité forte, qui semblera souvent tourner le dos à son milieu parce qu'elle se nourrit de ce qui, en lui, n'accède pas à la conscience, mais qui agira justement sur cette conscience du milieu en l'augmentant de tout l'inconnu qu'elle recélait et qu'elle fait apparaître à la lumière. De la même façon, l'imagination critique, qu'elle s'exerce à propos de la littérature québécoise ou de la littérature française, puisera dans la force d'affirmation collective l'impulsion propre à créer les matrices nouvelles de production du savoir, plus particulièrement de ce savoir infiniment complexe de l'oeuvre qui est, ultimement, l'exacte intuition de la beauté, obtenue par tout le détour des raisons et des causes.

Parce qu'il y a une littérature québécoise et qu'elle s'applique à produire, ici, l'universel, il doit y avoir une critique québécoise, et cette criti-

que, bien loin d'être l'expression d'un point de vue régionaliste, sera notre façon à nous, critiques du Québec, de servir la littérature et d'inventer l'universel.

André Brochu
Université de Montréal

5

Critique (française) et littérature (québécoise)

«Peut-il exister une critique québécoise?» Cette question que posait Guy Laflèche dans le texte liminaire de la section des comptes rendus d'essais dans *Livres et auteurs québécois 1976*¹, je la fais mienne ici parce qu'elle s'inscrit dans la problématique de la critique littéraire aujourd'hui et de l'utilisation au Québec de certains modèles de la critique française.

A cette question, Guy Laflèche répondait et par l'affirmative et par la négative. Par l'affirmative, disait-il, «si on entend par 'critique' un type de lecture et une sensibilité particulière à des textes également particuliers». Et il en donnait pour preuve la lecture que j'avais faite de la poésie d'Anne Hébert, mais en ajoutant: «aucun autre texte que celui-là ne pouvait donner lieu à *cette* lecture. Encore faut-il des textes de qualité exceptionnelle (ou plus simplement: encore faut-il des textes *littéraires*), car le même Jean-Louis Major - et plus largement le même langage critique - serait resté le bec dans l'eau devant la prose d'une Gaétane de Montreuil». Je laisse à Guy Laflèche la responsabilité de ses preuves, me contentant de préciser que je ne me suis pas encore essayé à un ouvrage critique sur Gaétane de Montreuil. Affaire de bec fin ou d'hydrophobie ? Vous avez tout loisir d'en décider. Mais fer-

1 Guy Laflèche, «Du vieux et du flambant neuf», *Livres et auteurs québécois 1976*, P.U.L., 1977, p. 207-208

mons cette parenthèse et revenons à notre première question, à laquelle Guy Lafèche répondait aussi par la négative, dans la mesure où l'existence d'une critique implique une connaissance des discours critiques actuels d'où qu'ils soient, une réflexion et une théorie; en d'autres termes: une méthode et une épistémologie. «En ce sens, disait-il, il n'y aura jamais de critique québécoise: du moins pas avant que la critique actuelle ne se fasse ici.»

Dans son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française* Camille Roy déclarait: «Avant 1900, la critique littéraire n'existait pas chez nous comme genre régulièrement pratiqué»². Et ce, même s'il signalait l'existence, avant 1900, des études de l'abbé Casgrain, à qui il avait d'ailleurs consacré une monographie³; alors que Gérard Tougas, lui, fera remonter «la véritable critique canadienne» à l'abbé Casgrain⁴, et ce, même s'il signale qu'il «y avait bien eu une critique littéraire au XVIII^e siècle à l'époque de la *Gazette littéraire* de Montréal»⁵.

Je ne juxtapose ces exemples que pour souligner la persistance de ce qu'on pourrait appeler la structure du «même si...», et peut-être de quelques autres formes de pensée, lorsqu'il s'agit de discuter de notre critique littéraire. Mais revenons à Camille Roy, selon qui «Ce ne fut qu'après 1900 que la critique commença à s'exercer régulièrement et à étudier avec méthode soit les oeuvres anciennes, soit les oeuvres nouvelles»⁶.

On pourrait noter que Camille Roy faisait coïncider les débuts de la critique littéraire avec ses propres débuts⁷, mais c'est là coïncidence qui se retrouve en trop d'endroits pour qu'on y attache beaucoup d'importance ici. Il est peut-être plus significatif de signaler que les critères qu'il pose à l'existence de la critique sont la régularité et la méthode, et celle-là plus que celle-ci, car enfin l'abbé Casgrain, qu'il renvoyait à la préhistoire de la critique, avait des principes qu'il appliquait méthodiquement et même, pourrait-on dire, trop méthodiquement. D'ailleurs, avant de consacrer quelques pages de son manuel à ses propres positions, Camille Roy précisait: «La critique n'a pas chez nous créé de nouvelles doctrines littéraires. (...) Nous n'avons donc pas à exposer, à l'occasion de notre critique canadienne, des théories originales»⁸. Ainsi, s'il prétendait «appliquer aux oeuvres des règles de bon goût ou d'art, qui sont permanentes»⁹ en les associant ou en les soumettant

2 Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Beauchemin, éd. de 1939, p. 168.

3 Camille Roy, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Garneau, 1907, p. 29-104; *L'abbé Henri-Raymond Casgrain, la formation de son esprit, l'historien, le poète et le critique littéraire*, Beauchemin, 1913, 141 p.

4 Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, P.U.F., 2e édition: 1964, p. 21.

5 *Ibid.*, p. 22.

6 Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, p. 168.

7 Camille Roy publia ses premiers articles dans *La Nouvelle-France* à compter de 1902.

8 Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, p. 170.

9 *Ibid.*, p. 170.

aux lois de la morale et en les diluant au moyen de l'indulgence dont aurait besoin «une littérature encore jeune», sa méthode et ses notions de bon goût, d'art, d'ordre et de clarté s'inspiraient des critiques français du XIX^e siècle, qu'il avait étudiés et à qui il avait consacré une série de conférences publiées en 1918 sous le titre *La Critique littéraire au XIX^e siècle: de Madame de Staël à Emile Faguet*¹⁰.

C'est d'ailleurs ce que lui reprochait Jules Fournier. «Il applique, écrivait-il dans *Le Nationaliste* en 1909 à propos de l'auteur de *Nos origines littéraires*, aux poésies de Joseph Mermet, par exemple, les procédés d'analyse que d'autres ont essayés sur Voltaire ou sur Joseph de Maistre. Il distingue tour à tour en cet écrivain le barde patriotique et guerrier, le poète descriptif, le faiseur de madrigaux et d'impromptus, le satirique, et que sais-je encore ? De même, il passe successivement en revue, sous couleur de nous faire connaître Joseph Quesnel, cinq ou six «genres»: l'épître, l'idylle, la poésie didactique, la comédie... Tout cela à propos de pièces uniformément insensées, tout cela à propos de nullités complètes et absolues; tout cela, je ne dirai pas sans une plaisanterie, mais même sans un sourire. Il commente et dissèque ces pauvretés avec le plus grand sérieux, du même ton, et dans le même style, qu'il étudierait la *Phèdre* de Racine ou les *Oraisons* funèbres de Bossuet»¹¹.

Si je cite aussi longuement l'article de Jules Fournier, c'est que je me demande parfois si nous ne sommes pas revenus au même point que Mgr Camille Roy et si cette diatribe ne pourrait s'appliquer *mutatis mutandis* à ce que nous faisons aujourd'hui. Je sais bien que les jugements de Fournier sur nos écrivains sont excessifs, que nous avons aujourd'hui d'autres modèles et d'autres principes que ceux de Camille Roy; mais le procédé fondamental ne serait-il pas le même, qui consiste à emprunter aux critiques français les méthodes et les modes d'analyse que nous appliquons aux oeuvres et aux auteurs d'ici ?

Pour trouver un élément de réponse à cette question quelque peu inquiétante j'ai effectué un relevé des références aux ouvrages critiques¹² étrangers dans les 11 numéros de *Voix et images* parus depuis 1975. Pourquoi

10 Québec, *L'action sociale*, 1918, 236 p.

11 Jules Fournier, «Nos origines littéraires par l'Abbé Camille Roy», *Le Nationaliste*, 18 juillet 1909; repris dans Jules Fournier, *Mon encrier*, Fides, 1965, p. 75-81; la citation est de la page 76.

12 Pour les fins de ce relevé, j'ai considéré comme références à des ouvrages critiques les allusions, les renvois, les citations, soit dans le corps de l'article, soit en note, se rapportant à des ouvrages ou à des articles susceptibles de faire partie du métalangage critique. C'est ainsi qu'y sont comptées les références à Marx, à Freud, à Chomsky ou à Althusser au même titre que les références à Greimas, à Barthes, à Genette, etc. Dans les articles qui font l'objet de ce relevé, les références à des ouvrages étrangers ont une fonction autre («théorique») que celles se rapportant immédiatement aux oeuvres étudiées ou aux oeuvres connexes, ces dernières (québécoises) se situant à un même niveau de langage critique que l'article lui-même.

Voix et images ? D'abord parce que la revue a pour objectif de «publier des études consacrées exclusivement à la production québécoise», comme le soulignait son directeur dans la présentation du premier numéro¹³, et que, par conséquent, toute référence aux ouvrages critiques étrangers a de fortes chances d'y remplir une fonction de théorie. Ensuite parce que la revue est ouverte: elle n'a pas, à ma connaissance, d'orientation définie à l'avance; elle accueille des collaborateurs représentant des approches et des milieux divers, donc un assez large éventail de travaux sur la production québécoise.

Première constatation: un relevé de ce genre représente une assez grande extension. En comptant comme une seule occurrence les citations, les renvois ou les allusions à une même auteur dans un même article, on rencontre soixante-dix auteurs différents pour environ 140 références.

Deuxième constatation: les références théoriques sont empruntées à peu près exclusivement à la critique française. La plupart des autres références renvoient à des ouvrages ou à des auteurs qui ont été incorporés en quelque sorte à la critique française par la traduction ou l'utilisation. Outre des classiques comme Marx et Freud, on trouve dans ce cas des auteurs tels Jakobson, Chomsky, Hjelmslev, Buyssens, Saussure, Propp, Lukacs ou Jung et même les Canadiens McLuhan et Northrop Frye. Je signale en passant l'absence à peu près complète de la critique littéraire américaine. Bien entendu, ma façon d'effectuer le relevé m'a conduit à ne tenir compte que des auteurs étrangers, mais tout au cours de ma lecture j'ai été à l'affût de références à des ouvrages québécois qui auraient rempli une fonction théorique analogue: je n'en ai trouvé à peu près aucune que j'aie pu identifier comme telle de façon certaine, tout au plus quelques références québécoises se rapprochent-elles de cette fonction.

Troisième constatation: on semble suivre d'assez près la production de la critique française, compte tenu des délais nécessaires de lecture, de rédaction et de publication, i.e. avec un décalage de quelques années seulement dans bien des cas.

Quatrième constatation: on renvoie à des auteurs qui se rattachent aux recherches récentes de la critique française. Par exemple, on ne cite ni Sainte-Beuve, ni Lanson, ni Brunetière ni d'autres maîtres français de l'histoire littéraire ou de la critique traditionnelle. Mais cette constatation appelle une remarque: si dans les articles s'inspirant visiblement de la tradition française de la critique on ne trouve pas de références aux maîtres de cette méthode, cela ressortit en quelque façon à la méthode elle-même; c'est dans les formes plus récentes de la critique que les références théoriques sont devenues de rigueur. Par ailleurs, les références théoriques ont un caractère plus ponctuel que systématique, du moins dans la plupart des articles qui ont

13 Jacques Allard, «Avant-propos: pour la continuité», *Voix et images*, I, 1, septembre 1975, p. 3.

fait l'objet de mon relevé: elles servent plus souvent à établir, à définir ou à étayer un élément du discours critique qu'à structurer l'ensemble. Ce qui suscite chez moi une question polémique. Ces références théoriques ne servent-elles pas plus souvent à connoter une modernité ou une actualité du discours critique qu'à remplir une fonction d'objectivité, au sens où celle-ci exigerait la mise en lumière des postulats de la méthode? En d'autres termes, les références théoriques sont-elles déclarées ou affichées? Chose certaine, elles n'ont pas partout même valeur. Par exemple, selon le relevé que j'ai effectué dans *Voix et images*, Barthes est de loin l'auteur le plus fréquemment cité; j'ai compté pas moins de 15 références à ses ouvrages, et certaines représentent plusieurs occurrences dans un même article: jusqu'à huit en un cas et trois ou quatre en d'autres. Dans cette liste de fréquence, Barthes est suivi de Greimas avec 7 références. Par contre, je n'ai rencontré qu'un seul article appliquant des procédés d'analyse empruntés à Barthes (*S/Z*), alors que les schémas de Greimas sont appliqués de façon explicite en quatre articles.

Cinquième (et subjective) constatation: les références à une certaine critique française sont moins massives que je ne l'avais prévu. Avant d'effectuer ce relevé j'avais l'impression que tout étudiant en lettres, au CEGEP ou à l'université, citait obligatoirement en chacun de ses travaux Barthes, Todorov et/ou Kristeva ou l'un des articles de *Qu'est-ce que le structuralisme?* repris dans la collection «Points». Mon impression était sans doute liée à l'orientation de mes lectures ou à l'agacement que j'éprouve à l'égard de l'utilisation qu'on fait parfois (ou souvent) de certaines références «théoriques». Quoi qu'il en soit, voici quelques-unes des références les plus usuelles après celles que j'ai déjà indiquées: à la fréquence 6 on trouve Genette; à la fréquence 5 Freud et Bremond; à la fréquence 4 Jakobson, Todorov et Ricardou; à la fréquence 3 Saussure, Benveniste, Bachelard et Propp.

J'avoue avoir été quelque peu étonné de ne noter que deux références à Kristeva et à Derrida et une seule allusion à Foucault, me demandant s'il fallait y voir une absence de réflexion épistémologique ou simplement un effet du caractère des textes paraissant dans *Voix et images*. D'où une dernière remarque au sujet de mon relevé: je n'attribue aucune valeur scientifique ni statistique à une compilation aussi élémentaire. Je ne puis même garantir l'exactitude des chiffres que j'avance, puisqu'il m'est arrivé de me laisser prendre à la lecture des textes et d'oublier de compter les références. Je n'ai utilisé ce relevé qu'à titre d'indice. Il faudrait le compléter par une analyse des contenus pour identifier les méthodes. Peut-être y aurait-il aussi quelque intérêt à le reprendre de façon plus rigoureuse et plus systématique; à effectuer, par exemple, un relevé analogue dans les numéros de *Voix et images du pays* depuis 1967 pour fins de comparaison diachronique; à pousser une pointe du côté d'autres revues ou encore dans les monographies consacrées aux oeuvres québécoises. On en tirerait sans doute une idée plus exacte des orientations de la critique au Québec et du rôle qu'y joue la critique française.

Quand à moi, pour compléter cette exploration plus ou moins objective, j'adopte maintenant un point de vue délibérément subjectif. M'étant octroyé, il y a quelque temps, le privilège d'un retour sur mon propre parcours intellectuel¹⁴, je dus constater que pour moi aussi les références théoriques étaient françaises et qu'elles le sont encore, mais avec certaines réserves. Cela remonte au début des années soixante, alors que je commençai de m'intéresser de plus près à certains aspects de la critique littéraire. C'était du même coup m'engager dans une mise en question qui est loin d'être terminée.

On se souviendra qu'en ces années, et surtout entre 1963 et 1968, on assiste en France à un renversement de perspective de la critique littéraire et à l'éclatement de son langage. En 1963 Roland Barthes publie *Sur Racine*, qu'il présente comme «une sorte d'anthropologie racinienne à la fois structurale et analytique»¹⁵, proposant d'essayer «sur Racine tous les langages que notre siècle nous suggère»¹⁶. En 1965, dans un pamphlet intitulé *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*, Raymond Picard attaque l'ouvrage de Barthes et à travers lui tout le mouvement dit de la «nouvelle critique». En 1966 Barthes réplique avec *Critique et vérité*. Si dans ce débat se fixent certains aspects d'une rupture dans la tradition des études littéraires, c'est toutefois par un ensemble de publications les plus diverses et souvent divergentes que la critique s'impose comme activité multiforme aussi bien au plan de la pratique qu'à celui de l'épistémologie. Je rappelle, pour mémoire, qu'en 1964 paraissent entre autres *Pour une sociologie du roman* de Goldman, les *Éléments de sémiologie* de Barthes, qui seront suivis de *Système de la Mode* en 1967; en 1965, des travaux des *Formalistes russes* sont traduits et présentés sous le titre *Théorie de la littérature*; en 1966 Greimas publie sa *Sémantique structurale*, Lacan ses *Écrits*, Michel Foucault *Les Mots et les choses*, qui seront suivis de trois ouvrages de Derrida en 1967 (*La Voix et le phénomène*, *De la grammatologie* et *L'Écriture et la différence*) et, en 1968, de *Théorie d'ensemble* par le groupe de la revue *Tel quel*, de *Qu'est-ce que le structuralisme ?* sous la direction de François Wahl et de *Recherches pour une sémanalyse* de Julia Kristeva. A quoi il faudrait ajouter des revues comme *Tel quel*, *Communications*, *Critique*, le numéro de *La Nouvelle critique* reprenant les exposés du colloque de Cluny et, du côté de la linguistique, les travaux de Martinet et de Benveniste, la traduction des *Essais de linguistique générale* de Jakobson, des ouvrages de Hjelmslev et de Chomsky; la révélation, par Starobinski, des recherches de Saussure sur les anagrammes; l'analyse d'un poème de Baudelaire par Jakobson et Lévi-Strauss. Et j'en passe, me contentant d'énumérer ici ce qui, à l'époque, constitua pour moi un ensemble de jalons. Si les travaux les plus importants des années 1963 à 1968 apparaissaient comme le prolongement et en quelque sorte la cristallisation des recherches les plus diverses s'effectuant en France

14 «A la recherche de l'idée de littérature», discours de réception à l'Académie des lettres et des Sciences humaines, 2 février 1979, à paraître dans *Présentation... à la Société royale du Canada*.

15 Roland Barthes, *Sur Racine*, Seuil, 1963, p. 9.

16 *Ibid.*, p. 12.

depuis 1945, ils en établissaient aussi les axes fondamentaux pour les dix ou quinze prochaines années.

Face à un tel foisonnement, quelles étaient mes réactions ? D'abord, évidemment, l'impression d'être submergé: il s'agissait de suivre, de l'extérieur et sans trop de retard, un mouvement tumultueux où chaque nouvel ouvrage proposait une nouvelle théorie et souvent un nouveau vocabulaire et remettait en question à peu près tout ce qui l'avait précédé. Par ailleurs, chaque nouvelle publication suscitait en moi une avidité nouvelle car il me semblait percevoir enfin à propos de littérature une volonté de rigueur intellectuelle. Surtout, je croyais discerner en tout cela, qu'on appelait «nouvelle critique», structuralisme ou sémiologie, les amorces d'une pensée qui fonderait la spécificité de la littérature et d'une méthode qui permettrait d'en rendre compte.

De ces enthousiasmes tel article de 1965¹⁷ porte trace, ainsi qu'une communication de 1966¹⁸ et une conférence en 1967¹⁹, et peut-être encore quelques autres écrits. Mais j'allais bientôt déchanter. À mesure que paraissaient des travaux portant sur des oeuvres particulières, à mesure que je tentais de relier à ma connaissance des oeuvres québécoises les théories, les moyens et les langages nouveaux qu'on me proposait et que j'apprenais à maîtriser tant mal que bien, je découvrais qu'on s'intéressait moins aux oeuvres qu'aux structures qu'on en pouvait dégager et aux modèles qu'on pouvait construire pour les appliquer indifféremment et universellement.

Cela s'accomplit à peu près en 1967-1968. Chose certaine, lors d'un stage à la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en 1968-1969, j'eus l'occasion de prendre connaissance des projets et des orientations qui s'amorçaient et se précisaient chez ceux que réunissaient les séminaires de Barthes, de Greimas et quelques groupes de recherche, mais je dus aussi mesurer mes distances, justifier et accentuer mes réticences, sans qu'en fût diminué pour autant mon intérêt. Qu'on m'entende bien. Il ne s'agissait pas pour moi, il ne s'agit pas plus aujourd'hui, de revenir aux postulats traditionnels mais bien de voir clair en ce qui se fait, de le relier à mes propres préoccupations.

En 1966 Barthes affirmait que «la spécificité de la littérature ne peut être postulée qu'à l'intérieur d'une théorie générale des signes (...); bref, disait-il, pour rendre l'oeuvre à la littérature, il faut précisément en sortir et faire appel à une culture anthropologique²⁰». Avec quoi je ne puis qu'être d'ac-

17 «Le philosophe comme critique littéraire», *Dialogue*, IV, 2, 1965, p. 230-242.

18 «La nouvelle critique française: présupposés et orientations», au congrès de l'A.P.F.U.C., Université de Sherbrooke, 1966; un résumé en est paru dans les *Actes abrégés du congrès annuel de l'A.P.F.U.C.*, p. 18-21.

19 «La nouvelle critique», à l'Université d'Alberta, en février 1967.

20 Roland Barthes, *Critique et vérité*, Seuil, 1966, p. 37.

cord mais pour constater aussitôt que si l'on est sorti de la littérature on ne se hâte pas d'y restituer l'oeuvre et que si l'on inscrit la littérature dans une théorie générale des signes, c'est, plus souvent qu'autrement, en niant la spécificité de la littérature. Je n'en donnerai ici que quelques exemples bien explicites.

Après avoir retracé l'évolution de la notion de littérature depuis ses origines grecques et latines jusqu'à sa transformation à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Escarpit conclut, à la fin d'un chapitre de l'*Histoire des littératures*: «Le concept de littérature est une de ces hypothèses [par quoi l'on organise le donné en vue d'un objectif stratégique]. Après un siècle et demi d'usage, il est maintenant usé²¹».

Présentant une «théorie du discours poétique» en tête d'un recueil d'*Essais de sémiotique poétique*, Greimas affirme: «Il n'est plus possible de parler aujourd'hui du fait poétique en l'intégrant dans la théorie générale de la littérature, en considérant, par exemple, les textes poétiques comme un sous-ensemble de textes littéraires, et ceci pour une première raison très simple: la littérature en tant que discours autonome comportant en lui-même ses propres lois et sa spécificité intrinsèque est presque unanimement contestée, et le concept de 'littérarité' qui voulait la fonder est aisément interprété comme une connotation socio-culturelle, variable selon le temps et l'espace humain²²».

Todorov, dans le chapitre qu'il consacre à «La notion de littérature» au début de son ouvrage sur *Les Genres du discours*, pose la question: «y a-t-il des règles qui soient propres à toutes les instances de la littérature (identifiées intuitivement), et seulement à elles?» A quoi il répond aussitôt: «posée sous cette forme, la question ne peut recevoir, me semble-t-il, qu'une réponse négative». Voilà qui est logique. Mais d'une question posée de façon aussi restrictive et de la réponse qu'elle entraîne, il conclut: «l'opposition entre littérature et non-littérature cède la place à une typologie des discours». Ce qui l'autoriserait «à nier la légitimité d'une notion structurale de 'littérature', à contester l'existence d'un 'discours littéraire' homogène» et à proposer qu'«à la place de la seule littérature apparaissent maintenant de nombreux types de discours qui méritent au même titre notre attention²³».

Il y a en ces exemples où la notion de littérature est discutée de façon explicite, de même qu'en de nombreux travaux où elle demeure implicite, une

21 Robert Escarpit, «Histoire de l'histoire de la littérature», in *Histoire des littératures*, t. 3, «Encyclopédie de la Pléiade», 1958, p. 1799; voir aussi Robert Escarpit, «Le littéraire et le social» et «La définition du terme littérature», in *Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Flammarion, 1970, p. 9-41 et 259-272.

22 A. J. Greimas, «Pour une théorie du discours poétique», in *Essais de sémiotique poétique*, Larousse, 1972, p. 6.

23 Tzvetan Todorov, *Les Genres du discours*, Seuil, 1978, p. 24, 25.

confusion qui est érigée en postulat. Parce qu'on fait entrer la littérature dans le champ d'étude des sciences humaines, on décrète qu'elle n'est rien d'autre que cet objet qu'on se donne ou qu'on se fabrique. Il serait intéressant à cet égard de dégager les concepts ou les notions de littérature que mettent en oeuvre d'une façon plus ou moins explicite un certain nombre d'analyses et de travaux critiques parus en France depuis une vingtaine d'années.

Le déplacement de la notion de littérature - et en certains cas son annulation - que je perçois en presque tout ce qui se fait sous couleur de science de la littérature me ramène à la question du début: «Peut-il exister une critique québécoise ?» A mon sens, la réponse à cette question passe par une question plus fondamentale: «Qu'est-ce que la critique ?» Et du même coup, «qu'est-ce que la littérature ?» En d'autres termes, pour établir les conditions de possibilité d'une critique québécoise, il faut d'abord définir les conditions et le statut épistémologique de la littérature et du discours critique. Utopique ? Inutile ?

Je prends pour exemple ce qui se passa à l'Hexagone en ses débuts. En posant la question de l'existence d'une poésie québécoise on y interrogea de fait les conditions de la poésie et on y répondit par une pratique de la poésie qui se trouva être du même coup authentiquement québécoise.

Par contre je signale que nous avons hérité d'une longue tradition qui consiste à restreindre nos questions en ces domaines par adjonction de l'épithète. Ainsi, et historiquement: Existe-t-il une littérature canadienne-française ? Qu'est-ce que le roman québécois ? Peut-il exister une critique québécoise ? Alors qu'en France on pose les questions dans l'absolu: qu'est-ce que la littérature ? qu'est-ce que la poésie ? Il est temps que nous abordions les problèmes d'une façon tout aussi radicale si nous voulons y répondre par une réflexion et par une pratique qui aient quelque chance d'être valides. D'une certaine façon, nous devons transposer en critique littéraire ce que Lacan disait de la psychanalyse: «la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent²⁴». C'est dans cet esprit et pour amorcer une réflexion en ce sens que je voudrais maintenant esquisser, à titre d'hypothèse, la définition d'une perspective spécifiquement littéraire.

Un tel projet, même à l'état d'esquisse, peut paraître bien naïf si l'on se reporte aux commentaires que suscita, par exemple, une lettre circulaire de Greimas en janvier 1977 - Hans-George Ruprecht en rendit compte en 1978 dans un document de travail du Centre international de sémiotique et de linguistique de l'Université d'Urbino²⁵ - annonçant le projet d'un ouvrage

24 Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 246.

25 Hans-George Ruprecht, «Pour un projet de 'théorie de la littérature'», *Documents de travail et pré-publications*, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Università di Urbino, no 72-73, mars-avril 1978, 44 p.

collectif qui pourrait servir de prolégomènes à une 'théorie de la littérature' et demandant leur avis à des chercheurs de divers pays. Greimas lui-même manifestait ses propres hésitations, se demandant s'il est «possible de proposer à l'heure actuelle un projet de théorie de la littérature» ou s'il est préférable «de présenter seulement une mise au point substantielle».

Toutefois, on peut, me semble-t-il, définir la perspective de la critique littéraire sans passer par les arcanes des prolégomènes et des théories de l'ensemble des sciences humaines. Il suffit de réfléchir sur une pratique du texte dit littéraire, de revenir à l'expérience que nous avons des oeuvres, pour en mettre en relief les conditions premières. Nous pourrions même, en procédant d'une façon aussi élémentaire, interroger le projet de faire entrer la connaissance littéraire dans les sciences humaines.

C'est un fait que le champ de la littérature est aujourd'hui ouvert aux sciences humaines: les uns le déplorent, les autres s'en réjouissent, sans compter ceux qui l'ignorent. Pour l'instant je le constate. En réalité, je m'en réjouis et le déplore à la fois. C'est dire que je voudrais clarifier sinon corriger la situation et en tirer parti.

Ce qu'on propose généralement sous le nom de science de la littérature s'inscrit, par l'intention du moins, dans le champ des sciences humaines et par là même traite de ce qui est, à mon sens, le matériau de la littérature, si structurée qu'en soit l'étude, débordant ainsi le domaine spécifiquement littéraire. Je rappelle que, d'un point de vue épistémologique, un domaine de connaissance se définit non par la matière dont il traite mais par son objet, c'est-à-dire par la conjonction d'une matière et d'une perspective qui la délimite et l'organise.

Or la critique littéraire a pour objet ce qui est spécifiquement littéraire, et qui se pourrait définir comme *individuation du discours ou du langage* - On voudra bien me permettre de conserver les deux termes, *discours* et *langage*, comme le signe d'une hésitation et d'une recherche à poursuivre. - Le littéraire comme tel se définit donc pour moi comme *individuation du discours ou du langage*, définition qui reprend une idée souvent exprimée sous d'autres formes mais rarement exploitée et respectée en ce qu'elle implique; définition qui rejoint, me semble-t-il, une expérience quotidienne et sans cesse renouvelée, celle de la rencontre. C'est en cette expérience que la littérature trouve sa signification essentielle, celle d'une création et d'une révélation de l'individuel, la lecture s'accomplissant comme la rencontre de deux individualités, celle du texte et celle du lecteur. C'est d'ailleurs par allusion à cette expérience que j'ai parfois désigné le texte comme *figure*, empruntant moins à l'expression «figure de rhétorique» qu'à la signification de «visage» telle que la révèlent la perception et la reconnaissance de l'individuel, autre et unique.

La définition que je propose ici de la littérature s'inscrit sans doute dans

le prolongement de l'*Essai d'une philosophie du style*²⁶ de Gilles Granger mais elle rejoint aussi, entre autres, l'affirmation de Meschonnic: «Un texte est un je-ici-maintenant»²⁷ ou encore, par certains côtés, la perception qui est à l'arrière-plan de *Plaisir du texte* et que Barthes reprend dans son *Roland Barthes*: «Le corps, c'est la différence irréductible, et c'est en même temps le principe de toute structuration (puisque la structuration, c'est l'Unique de la structure)»²⁸. Cette définition peut aussi avoir un statut structural, que j'explimerais ainsi: le texte est un système unique du langage. Ou encore, selon les termes de Meschonnic, «L'oeuvre est ce système qu'elle constitue»²⁹.

Je sais bien ce qu'une telle définition exigerait de justifications et d'explications pour éviter au moins certains des malentendus qu'elle ne peut manquer de susciter, mais je me contenterai ici d'en tirer trois corollaires se rapportant à la critique littéraire.

1- Le texte étant fondamentalement un je de l'écriture, et non une écriture du je comme le voudrait la tradition romantique qui survit encore aujourd'hui, la critique littéraire est une écriture de la rencontre du texte. Elle a pour objet le littéraire ou, plus précisément, le texte en tant qu'individualité, et elle est elle-même texte. La critique littéraire est une écriture qui se donne pour axe premier la rencontre d'une autre écriture. On n'est pas écrivain parce qu'on raconte des histoires et non-écrivain parce qu'on parle d'une autre oeuvre. C'est là une notion persistante chez Barthes par exemple, et qui déjà trouvait à s'exprimer dans *Critique et vérité*: «Si la critique nouvelle a quelque réalité, elle est là: non dans l'unité de ses méthodes, encore moins dans le snobisme qui, dit-on commodément, la soutient, mais dans la solitude de l'acte critique, affirmé, loin des alibis de la science ou des institutions, comme un acte de pleine écriture»³⁰. Ce qui ne signifie pas que la critique peut dire n'importe quoi ou qu'elle ne parle que de son auteur. Annoncer, comme le faisait Anatole France - pour prendre un exemple qui ne risque de blesser personne -, «je vais parler de moi à propos de Shakespeare, à propos de Racine ou de Pascal ou de Goethe»³¹, c'est peut-être ouvrir la porte à une oeuvre autobiographique, ce n'est pas s'engager à faire oeuvre de critique.

2- Entre la critique et les sciences humaines, il y a rupture épistémologique: ni leur perspective ni leur objet ne sont les mêmes. Ce qui ne signifie pas que la critique doive s'installer dans une tour d'ignorance pour préserver

26 Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Librairie Armand Colin, 1968, 312 p.

27 Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, Gallimard, 1973, p. 286.

28 Roland Barthes, *Roland Barthes*, Seuil, 1975, p. 178.

29 Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, Gallimard, 1973, p. 178.

30 Roland Barthes, *Critique et vérité*, Seuil, 1966, p. 46-47.

31 Cité par Maurice Martin du Gard, *Les Mémoires*, t. 1, Flammarion, 1957, p. 256.

la «pureté» de son langage. Au contraire, il est impensable aujourd'hui qu'un critique ne puisse au moins prendre connaissance de ce qui, de près ou de loin, se rapporte au matériau de la littérature, et en particulier des sciences humaines qui cernent de plus près l'objet spécifiquement littéraire: linguistique, sémiotique, stylistique, mais aussi de celles qui traitent des éléments et des formes de représentation. La perception de l'individualité du texte ressortit sans doute à l'intersubjectivité, mais sa conversion en une écriture de la rencontre sous la forme d'un discours critique cohérent ne peut que profiter de l'apport des sciences humaines. Par contre, la critique ne saurait se réduire à la vérification sur un texte d'hypothèses, de modèles ou de grilles empruntés ailleurs: un texte littéraire n'est pas que le lieu de convergence de structures universelles³². La critique, en tant qu'écriture de la rencontre du texte, est un acte autonome. Ce qui ailleurs est science ne peut être que conscience chez le critique, mais conscience aujourd'hui nécessaire.

3- La littérature exige sans doute d'être située par rapport aux formes culturelles, c'est-à-dire par rapport au discours collectif, mais d'abord en ce sens que le discours collectif peut être considéré comme l'un des matériaux du texte, et sa connaissance n'intervient alors en critique qu'au même titre que les autres connaissances. Quant aux autres questions - qu'advient-il de l'individualité du texte dans le discours collectif ? dans quelle mesure la littérature participe-t-elle aux formes culturelles ? ou encore, dans quelle mesure les oeuvres participent-elles à la représentation que la collectivité se donne d'elle-même - elles ressortissent davantage à l'étude du discours collectif qu'à la critique littéraire. Par ailleurs, l'affirmation et la mise en relief, par la critique, du caractère unique du texte en tout ce qui le constitue devrait, me semble-t-il, inciter ceux qui font profession d'étudier le discours collectif à n'user des textes littéraires qu'avec de nombreuses réserves.

Voilà donc en quels termes se pose à moi le problème de la critique française au Québec. Il ne s'agit pas de refuser ce qui se fait ailleurs, sous prétexte de développer une critique autonome. Nous devons au contraire y puiser des occasions de renouvellement et de rigueur, nous devons interroger nos propres démarches à la lumière de ce qui s'accomplit ailleurs, mais nous

32 Einstein, à qui l'on demandait s'il croyait que tout pouvait être exprimé scientifiquement: «Oui, ce serait possible, mais cela n'aurait aucun sens. Ce serait de la description sans signification - comme si l'on décrivait une symphonie de Beethoven en tant que variation de la pression ondulatoire». (Ronald W. Clark, *Einstein. The Life and Times*, New York, Avon Books, 1972, p. 243). Et plus près de notre domaine, Barthes à propos de l'intérêt d'une science générale du *récit*: «tâche épuisante (...) et finalement indésirable, car le texte y perd sa différence» (Roland Barthes, *S/Z*, Seuil, 1970, p. 9).

devons aussi interroger ce qui se fait ailleurs à la lumière de nos propres exigences et de notre propre réflexion. Si la question de l'existence d'une critique québécoise a un sens, et quelle que soit la validité des hypothèses que j'ai proposées ici, nous n'y répondrons pas en nous donnant pour maîtres les disciples des maîtres français mais en menant pour notre propre compte à la fois une pratique des oeuvres et une réflexion sur les conditions de la littérature et de la critique.

Jean-Louis Major
Université d'Ottawa



Index des auteurs

- Alembert: 427, 492
Alexandre du Pont: 25
Allain: 681
Anouilh: 728, 729
Apollinaire: 556, 563
Aragon: 525, 526, 577
Arnault Daniel: 89
Arrabal: 732
Artaud: 697
Baïf: 222, 241, 299
Bakhtine: 688
Balzac, H.: 601-604
Balzac, J.L. Guez: 306, 311, 353, 382
Barbey d'Aureville: 613
Baudelaire: 512, 536, 557, 560, 562, 570
Beaumarchais: 492
Beckett: 671, 715, 716
Beckford: 680
Bérout: 48, 83, 213
Bernanos: 625
Bersuire: 134
Beys: 342
Bigot, E.: 345
Bigot, J.: 403
Boccace: 122
Boileau: 320, 324, 360, 379
Bossuet: 344
Bouhours: 316, 324
Brasillach: 651
Breton: 524, 544, 555
Buffier: 475
Bussy-Rabutin: 351, 352
Butor: 675-677
Campistron: 347
Camus: 594, 626-634, 735, 736
Cartier: 247
Casanova: 423-426
Céline: 640-652
Cendrars: 568
Cerveri de Girona: 91
Césaire: 723
Challe: 364, 465, 466, 469
Champier: 266
Chancy: 242
Char: 527, 559, 574, 575
Charles d'Orléans: 111

- Charlevoix: 504
Charnes: 371
Charron: 354, 366
Chartier: 126
Chassignet: 328
Chaulieu: 323
Chrétien de Troyes: 86, 87,
200-205
Claudél: 531, 552-554, 572, 573,
343
Cocteau: 725, 726
Commynes: 116, 117, 243
Condillac: 480
Conrart: 318
Constant: 579
Corneille: 331, 332, 338, 342,
724, 734
Courtecuisse: 124
Crispin 1er: 346
Cyrano: 389
Dancourt: 428
Daudet: 614
Deguy: 558
De la Tour du Pin: 532
Descartes: 399
Deshoulières: 349
Des Masures: 232
Desnos: 329, 532
Des Périers: 287, 290
Desportes: 252
Diderot: 446-449, 461, 477, 493
Du Bellay: 231, 290
Du Fail: 261
Duhamel: 221, 310
Du Périer: 309
Du Petit Val: 304
Duras: 672
Eluard: 521-523, 545, 546, 571
Epictète: 325
Erasme: 223-228
Flaubert: 580, 590, 608-611
Flore: 248
Froissart: 28, 29
Galilée: 399
Genet: 716
Gherardi: 337
Gide: 655, 668, 718
Giono: 658, 659
Giraudoux: 727
Goethe: 511
Gracian: 361
Gracq: 693
Graffigny: 498
Green: 578, 657
Grotius: 325
Guillaume de Machaut: 54
Guilleragues: 319
Guillevic: 566
Guiraut de Bornelh: 88
Guyart des Moulins: 27
Guy de Warwick: 24
Hamilton: 429, 430
Hélinand de Froidmont: 214
Héluvétius: 497
Hemingway: 638
Hémon: 584-589
Holbach: 490, 494
Hualt d'Ardenne: 24
Hugo: 511, 534, 535, 596,
617-619
Ionesco: 715, 716, 719, 720, 730,
731
Jarry: 697, 733
Jean de Condé: 210
Joinville: 22
Jünger: 693
Kant: 474
La Bruyère: 372, 417
Laclos: 481, 482
La Fayette: 371, 394, 420
La Fontaine: 320, 355, 359, 365,
370, 373, 470
La Hontan: 409, 505
Lamartine: 509
La Mothe le Vayer: 375
Larcher: 458
La Rochefoucauld: 361
Lautréamont: 567
Le Chapelain: 237
Le Franc: 551, 583
Legrand: 127
Lejeune: 403
Le Marchant: 17
Lenormand: 717
Lesage: 431-432, 503
Lescarbot: 408
Mably: 433-438

- Mahieu le Poirier: 16
 Mairet: 348
 Malherbe: 358, 368, 380
 Mallarmé: 513, 537-540, 564, 680
 Malraux: 636-639
 Maquerelle: 391
 Marcabru: 90
 Marivaux: 464, 500
 Martin du Gard: 656
 Mauriac: 577, 624
 Maurois: 593
 Melville: 590
 Mercier: 463
 Meschinot: 280
 Michault: 18, 19
 Miron: 147
 Molière: 332, 339, 341, 357,
 Molinet: 277
 Montaigne: 249, 250, 256, 259, 262, 296, 300, 325
 Montesquieu: 485, 502
 Nicolas de Gonesse: 125
 Ninon de Lenclos: 314
 Noël: 533
 Nouveau: 519
 Obaldia: 721
 Parmentier: 108, 109, 281
 Pascal: 325, 326
 Péguy: 530, 548-550
 Peire d'Alvernhe: 50
 Picabia: 597
 Plutarque: 121
 Poe: 515
 Pontus de Tyard: 239, 246, 254, 255, 257, 265, 268, 270, 293
 Prévost: 439, 501
 Proust: 654
 Pure: 321, 349
 Rabelais: 244, 250, 251, 253, 258, 267, 271, 298, 688
 Racine: 329, 339, 340, 342, 373, 378, 418
 Ragueneau: 308, 403
 Raisin: 347
 Régnier: 653
 Restif de la Bretonne: 461
 Reverdy: 528, 561
 Richard de Fournival: 38
 Rigaut de Berbezilh: 99
 Robbe-Grillet: 670
 Ronsard: 263, 269
 Rousseau: 450-454, 697
 Sade: 439, 492
 Saint-Amant: 381
 Saint-Evremond: 312, 313, 367
 Saint-Exupéry: 620-623
 Saint-John Perse: 547
 Saint-Simon: 373
 Sand: 598, 599, 615, 616
 Sartre: 590, 635, 644
 Sauvage: 32
 Scarron: 350
 Scève: 293
 Schehadé: 720
 Sigone: 390
 Simon: 673, 674
 Sorel: 366, 390, 393
 Soupault: 547, 555
 Souvestre: 681
 Staël: 492
 Stendhal: 612
 Sue: 681
 Superville: 565
 Tallemant des Réaux: 327
 Théophile de Viau: 399
 Thevet: 134
 Tite-Livre: 134
 Thomas d'Angleterre: 84, 207
 Trotterel: 236
 Urfé: 260, 362, 391, 420
 Valère-Maxime: 128
 Valéry: 514-518, 541, 542, 576
 Valincourt: 371
 Vauvenargues: 356, 440-445, 496
 Verlaine: 569
 Vian: 662-667
 Vigny: 510
 Villon: 113, 147, 209
 Vinaver: 722
 Voltaire: 434, 455-460, 473, 479, 486-489, 491, 492, 495, 499
 Walter of Bibbeswoth: 33
 Weingarten: 716
 Yourcenar: 660
 Zola: 581, 600, 605-607



Index des critiques

Allard, Jacinthe: 319
Allard, Jacques: 607
Allen, John: 55, 58, 60, 75, 77
Allien, Francklin: 8
Amesse, Fernand: 526
Angenot, Marc: 681, 682
Arbour, Roméo: 219-221, 303,
304, 309, 310, 366, 408
Archibald, Jim K.: 9
Astier, Colette: 578
Avril, Yves: 614
Ayotte, Alfred: 584
Badir, Magdir Gabriel: 457
Bakker, B.H.: 600
Bareau, M.: 327
Barreau, Michel: 64
Baudin, Henri: 662
Baudot, Alain: 569, 572
Baudoin, Rae S.: 28, 29, 59
Beauchesne, Yves: 528
Beaudoin, Marthe: 531, 724
Beaulieu, Benoît: 223-228, 297
Beaulieu, Victor-Lévy: 534, 590

Béhar, Henri: 697, 733
Bélanger, Marcel: 567
Belleau, André: 250, 687, 688
Bendayan, D.: 361
Benoît, Monique: 566, 686
Bergeron, André: 703
Bergeron, H.P.: 376
Bergeron, Réjean: 30
Bergman, Rosemarie: 64
Berman, Lorna: 439
Bernard, Julien: 736
Bernier, Yvon: 660
Berthiaume, André: 247, 249,
262, 300
Berthiaume, Pierre: 432, 438,
501
Bérubé, Claude: 563
Beugnot, Bernard: 300, 311,
318, 360, 374, 379, 383, 384,
387, 388, 390, 392, 421, 422
Bidaux, Michel: 407
Bilodeau, François: 602
Blais, Jean-Ethier: 550

- Blanche, Jeannine: 376
Bleton, Paul: 650
Bogliioni, Pierre: 100
Boillat, Gabriel: 589
Boissé, Michèle: 517
Boisvert, Lionel: 135
Bolduc, Charles: 657
Bonenfant, Joseph: 549, 550
Bongie, Laurence Louis: 448, 478, 479
Bothorel, Nicole: 616
Bouchard, Guy: 683
Boucher, Jean-Pierre: 613
Bourneuf, Roland: 560, 658, 659, 691, 693
Bourque, Ghislain: 567, 673
Boursier, N.: 330, 363, 420
Bousquet, François: 631
Boutet de Monvel, Denis: 644
Boutin, Réjean: 713
Bratiey, Paul: 63
Brault, Jacques: 147, 559
Brind'amour, Lucie: 64, 100, 110, 281
Brochu, André: 535, 617
Brodeur, Léo-A: 553
Brulotte, Gaétan: 685
Burf, K.: 348, 393
Burger, Beaudoin: 408, 503
Burrell, Margaret: 11
Butler, Sharon: 217
Caillol, Michel: 728
Caldicott, C.E.T.: 333
Campeau, Lucien: 410, 413, 414
Carrier, Roch: 568
Cartwright, Michael: 446
Chavy, Paul: 64
Chesneau, Albert: 640, 641, 649, 652
Chevel, Yves: 614
Childs, Patricia: 111
Choquette, Diane: 15
Chouinard, Daniel: 391, 393, 421
Chung, Mimi: 525
Collet, Paulette: 551, 583
Collins, Frank: 31, 139
Conlon, Denis: 23, 24, 42
Conlon, P.M.: 302
Corbett, Noël: 22
Corcoran, Cynthia: 88
Costanzo, Antonio: 113
Cotnam, Jacques: 595
Cremona, Isida: 230, 253, 258-261
Cromie, M.A.: 82
Curtis, A.R.: 322, 346
Dainard, J.A.: 338, 377, 498, 499
David, Gilbert: 702, 738
Day, Philip Stephen: 642, 643
Dechêne, Louise: 411
Demakos, Paraskevi: 233
Demers, Jeanne: 64, 115, 116, 208, 243, 294-296, 672, 678
Deloffre, Frédéric: 500
Deschamps, Nicole: 67, 585, 587
Dickson, O.P.: 407
Di Stefano, Giuseppe: 65, 76, 112, 121-131, 143-145
Di Tiolo, F.: 315
Divoort, Nadia: 520
Doat, Jan: 698
Doucette, L.: 345
Dubé, Juliette C.: 376, 417
Dubois, Jacques: 614
Dupuy, Michel: 376
Duquette, Jean-Pierre: 580, 609
Dussault, Louis: 615
El Diwani, R.: 316, 317
Ellis, Madeleine B.: 450
Essar, Dennis F.: 427
Faribault, Marthe: 32
Filteau, Claude: 429, 430
Finck, R.: 313
Fitch, Brian T.: 627
Fitting, Peter: 684
Fleischauer, Charles: 486
Folkart, Barbara: 18, 19
Forest, Jean: 603
Foreta, R.: 344
Fortier, André: 717
Fortier-Lépine, Colette: 732
Fouché, Frank: 714
Fournier, R.T.: 331
Frémont, Gabrielle D.: 677

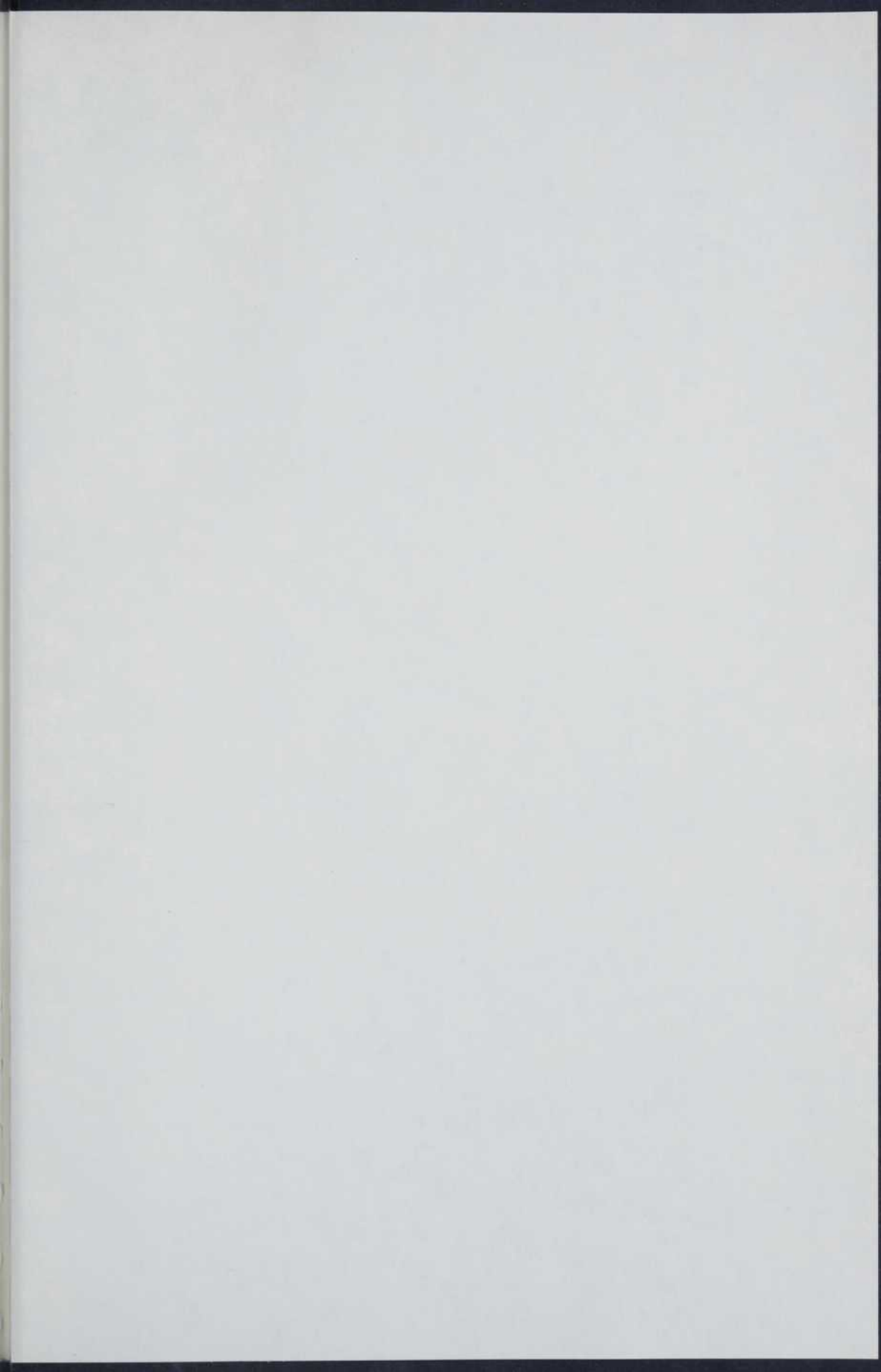
- Furlan, Francis: 423-426
Gadbois, Vital: 663-666
Gagnon, François-Marc: 416
Gallant, Melvin: 656
Galliani, Renato: 433-438, 634
Galupeau, Serge: 573
Gaulin, Michel: 485
Gauthier, Roland: 376
Gauvin, Lise: 678
Gay-Grosier, Raymond: 627, 675
Gendron, Jean-Denis: 135
Gill, Rosalind: 514
Gingras, Jeanne-Marie: 516
Girard, Gilles: 701
Girouard, Lisette: 248
Giroux, Robert: 537, 564-566
Giroux-Swidorski, Marie-Laure: 464-469
Gold, Marguerite: 117
Goldin, Jeanne: 389, 390, 393, 421, 610, 611
Goodstadt, Ann: 90
Graham, D.E.: 375
Grant, J.I.: 4
Green, M.A.: 358
Grise, C.: 328
Grunmann, Minette: 78, 79, 142
Guédon, Jean-Claude: 460, 476-478
Guégan, Gilles: 574
Guilbert, Lucille: 150
Guilmette, Bernadette: 555
Gunter, Alice: 264
Gutwirth, Marcel: 245, 417
Hakim, Georges: 513
Harden, Robert: 31
Harris, Rodney E.: 723
Hayne, David M.: 409, 504, 505
Hébert, François: 636, 639
Hébert, Lorraine: 707
Heidenreich, Conrad: 415
Heller, I.M.: 325
Héroux, Raymonde: 588
Hervé, Claude: 524
Hieatt, Constance B.: 33, 217
Hunter-Chapco, Ellen: 307
Huyghe, Evelyn: 34
Imbert, Patrick: 506, 601, 604, 605, 618, 619
Jeay, Madeleine: 35, 120
Jobin-Tremblay, Christiane: 81
Johnson, Aina M.: 735
Joliat, E.: 312
Joly, Raymond: 461
Jones, Henri: 323, 347, 543
Jones, Robin: 36
Jourdan, A.: 368
Jourlait, Daniel: 362, 393
Julian, John: 89
Juneau, Marcel: 148
Kattan, Naïm: 696
Kaye, F.: 354
Kirkness, W.J.: 336, 337
Klaniczay, T.: 229
Knutson, H.: 397
Köngäs-Maranda, Elli: 150
Koritz, L.S.: 350
Kunstmann, Pierre: 5, 6, 17, 37, 66, 84, 140, 206, 207
Kushner, Eva: 64, 229, 235, 238, 239, 242, 246, 254, 255, 265, 266, 270, 283-293, 301, 624
Kushnir, Slava: 651
Laberge, Marguerite: 263
Lacasse, Rodolphe: 638
Lachance, Lise: 527
Lacoste, Louise-Marcil: 472-475
Lacoursière, Luc: 149
Ladouceur-Lacasse, M.: 267
Lafèche, Guy: 308, 385, 403-404, 540, 648, 680
Lafleur, Mireille: 251
La Fontaine, G.E. De: 355
Lafrenière, Suzanne: 530
Lalonde, Frederica: 232
Lamy, Suzanne: 544
Langlois, Richard: 519
Langlois, Yvon: 731
Laporte, Michel: 699, 708
Laroch, Philippe F.: 482-484
Lavallée, C.: 318
Lazaridès, Alexandre: 541
Legendre, Ghislaine: 41, 62, 138
Lemaire, Michel: 539
Lemoine, Roger: 257

- Lepage, Yvan G.: 21, 25, 38, 69, 73, 74, 210, 256
Lévy, Claude: 12
Livni, Abraham: 542
Lizé, Emile: 449, 487-495
Longtin, Jean-Louis: 725
Lusignan, Serge: 56, 57, 61, 63
Maisani-Léonard, Martine: 606, 655, 668
Mailhot, Laurent: 633
Maillet, Antonine: 271
Major, Jean-Louis: 621
Malenfant, Marc: 740
Marcotte Gilles: 559
Marteau, Robert: 559
Martineau, Hélène: 387
Maser, Simone: 222, 236, 241, 299
Marcotte-Ferland, M.: 148
Maurin, Mario: 653
McLaughlin, Maureen: 727
McLelland, Denise: 7
Melançon, Joseph: 536
Melançon, Marcel: 632
Mélancçon, Robert: 252, 421, 676
Ménard, Jacques: 51
Mercier, Jean-Luc: 596, 597
Michon, Jacques: 538
Miquet, Jean: 39, 40, 64, 106
Mitterand, Henri: 600
Moisan, Jean-Claude: 231, 269, 273, 282
Monnet, Claude: 593
Moreau, Gérard: 623
Morgan, Jane: 519
Morice, Louis: 560
Morisot, Jean-Claude: 550
Moureaux, José-Michel: 456, 458, 459, 499
Moussaly, Adnan: 720
Muise, Elisabeth: 509
Murch, Anne C.: 721
Mydlarski, Henri: 386, 440-455, 496
Myers, R.L.: 340
Naaman, Antoine: 1, 508, 592
Nadeau, Vincent: 661
Nydlarski, H.: 356
O'Gorman, Donald: 447
Olivier, Andrew: 579
Ollier, Marie-Louise: 61, 87, 200-205
Ouellet, Réal: 393, 395, 462, 502, 622, 669, 694, 701
Pagé, Pierre: 586
Painchaud, Louis: 592
Paquette, Jean-Marcel: 2, 48, 53, 83, 146, 188-191, 209, 211-216
Paquot, Annette: 300
Paramskas, Danute: 730
Parc, Pierre: 256
Pastwa, Agnès: 510
Pavis, Patrice: 700
Pfeffer, Wendy: 92
Piehler, Paul: 51
Plourde, Michel: 552, 734
Pomet, Georges: 630
Poulin, Gabrielle: 545, 546, 571
Pouliot, Adrien: 376
Principe, Charles: 407
Pugh, A.: 326
Pugliese, Olga: 64
Purkis, H.: 341
Rapoza, Nicole: 565
Rathe, A.: 357, 381
Rayez, André: 376
Reiss, T.: 342, 399
Rheault, Raymond: 598, 599, 612
Ricard, François: 550, 679, 680, 692
Richer, Jean: 557
Richmond, I.M.: 321, 329, 349
Rigault, Claude: 701
Rivard, Yvon: 625
Rizk, Nazl: 114, 272
Robert, Guy: 523
Roberts, Roda: 729
Rosmarin, L.: 367
Rouben, C.: 305, 351, 352, 371
Rouillard, C.D.: 334, 335
Roy, Bruno: 13, 26, 51, 57, 67, 68, 118-120
Roy, Paul: 27
Royer, Georges: 10
Royle, Peter: 635

- Rubin, D.: 358
Runte, Hans: 14, 71, 72, 86, 102-105
Runte, Roseann: 359, 369-372, 431, 451, 481
Russell, D.W.: 20, 43
Sabourin, Pascal: 637
Sachs, Murray: 614
Saint-Amour, Robert: 521
Saint-Martin, Fernand: 671
Sarrazac, Jean-Pierre: 722
Schön-Pietri, Nicole: 576, 577
Schulze-Busacker, Elisabeth: 49, 50, 70, 80, 93-98, 100, 136, 137
Scully, Tarence: 16, 85
Séguin, Fernand: 577
Serodes, Serge: 654
Sérouet, Pierre: 376
Servais-Maquoi, Mireille: 582
Servin, Micheline B.: 741
Sgard, Jean: 501
Shore, Lys Ann: 44
Siguret, Françoise: 377, 400, 401, 572
Sitarz, Beata: 91
Smith, André: 645-647
Soares, A.: 343
Soda-Bozzer, Angela: 131, 234
Sokalski, Alexander Artem: 428
Somville, Léon: 561, 562, 614
Stegman, A.: 229
Stevens, Marguerite-Marie: 570
Stokle, Norman: 594
Sutto, Claude: 54, 95
Swiderski, M.L.: 364
Tarrab, Gilbert: 709-712, 715, 719
Taylor, Robert: 3, 45, 46, 52, 99
Techmeier, Mary: 532
Terrasse, Jean: 452, 460
Tesson, Françoise: 47
Thaon, Brenda: 218
Thériault, A.: 314
Thibaux, Hélène: 695
Thomadaki, Caterina: 705
Thomas, Arlette: 54
Tichoux, Alain: 455
Toulet, Suzanne: 608
Treil, Claude: 628
Tremblay, Victor: 584
Trenholme, Janine: 522
Trottier, Aimé: 376
Trudel, Marcel: 405, 411, 414
Turbide, Roch: 704
Vachon, André: 409
Vachon, Georges-André: 244, 254
Vachon, Hélène: 463
Vaïs, Michel: 706, 716, 637
Vance, Christie: 453, 454
Vance, Eugène: 192-199
Van Delft, L.: 314, 316, 343, 361, 372, 378, 386
Van Rutten, Pierre: 547
Venseoen, C.: 315, 320, 324, 339, 344
Vercier, Bruno: 620
Verstraelen, A.: 240
Vidal, Jean-Pierre: 567, 667, 670, 674
Viens, Jacques: 581
Vigneault, Robert: 548, 550
Villeneuve, Normand: 588
Voros, Simone: 529
Walker, M.: 398
Waltz, Yvonne: 718
Warwick, Jack: 406, 407
Waterson, K.: 332, 369, 386
Watson, Robert: 726
Watts-Poll, Irène: 511
Weis, Mercia: 629
Williams, David: 51
Wittlin, Curt: 132-134
Wood, Paul: 512
Woodfruff, I.: 349
Woodsworth, Judith: 515
Youssef, Z.: 353, 365
Zuber, R.: 360, 422
Zumthor, Paul: 64, 107-108, 151-187, 274-281, 421

Achevé d'imprimer
en novembre 1980
chez
A. Roy Imprimerie
Montréal-Nord, Québec









R.C.L.

JUIN 2014





Sommaire

Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française 1970-1979

Présentation

Jean-Pierre Duquette

1 La littérature française et l'écrivain québécois Gilles Hénault

2 La cathédrale engloutie ou réflexions sur l'histoire récente de l'enseignement de la littérature française au Québec Pierre Boissonnault et Vital Gadbois

3 Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française Le Moyen Âge, Bruno Roy et Madeleine Jeay Le XVI^e siècle, Jean-Claude Moisan Le XVII^e siècle, Bernard Beugnot Le XVIII^e siècle, Pierre Berthiaume Les XIX^e et XX^e siècles La poésie, Joseph Bonenfant Le roman, Guy Lafèche Le théâtre, Michel Vaïs et Paul Lefebvre

4 Lecture(s) québécoise(s) de la littérature française André Brochu

5 Critique (française) et littérature (québécoise) Jean-Louis Major

Index des auteurs

Index des critiques